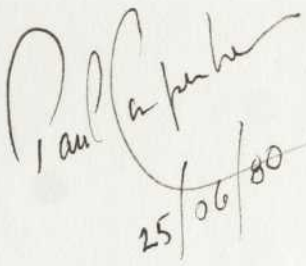
Les Barbes-bleues

Contes et récits du Lac Saint-Jean

répertoire de Monsieur Joseph Patry
recueilli par Bertrand Bergeron

musée national de l'homme
Quinze / mémoires d'homme

Bibliothèque
et Archives
nationales
Québec



mémoires d'homme

Collection dirigée par Jean-Pierre Pichette

Les Barbes-bleues

Contes et récits du Lac Saint-Jean

Les Barbes-bleues
Contes et récits du Lac Saint-Jean

répertoire de Monsieur Joseph Patry

recueilli et présenté par Bertrand Bergeron

musée national de l'homme

Quinze

Maquette de la couverture : Jacques Robert
Dessin de la couverture : Suzanne Duranceau

Les dessins accompagnant les contes sont de Michel Légaré

Ce travail a bénéficié d'une subvention de recherche du Centre canadien d'études sur la culture traditionnelle, Musée national de l'Homme.

LES QUINZE, ÉDITEUR
(Division de Sogides Ltée)
955, rue Amherst, Montréal
H2L 3K4
tél. : (514) 523-1182

Distributeur exclusif pour le Canada :
AGENCE DE DISTRIBUTION POPULAIRE INC.
(Filiale de Sogides Ltée)
955, rue Amherst, Montréal
H2L 3K4
tél. : (514) 523-1182

Copyright 1980, Les Quinze, éditeur
Dépôt légal, 2e trimestre 1980
Bibliothèque nationale du Québec

ISBN 2-89026-238-3

Tous droits de reproduction, d'adaptation ou de traduction réservés

Préface

Les Barbes-bleues, *ce beau livre qu'a préparé Bertrand Bergeron, nous introduit dans l'univers merveilleux du pays de Maria Chapdelaine, et, un peu à l'image de ses* bleuets* *fameux dont il ne faut d'après le dicton que trois spécimens pour composer une tarte appétissante, la qualité des récits colligés, plus que leur quantité, suffit à révéler une tradition généreuse et originale.*

En redonnant la parole à monsieur Joseph Patry, un octogénaire lucide à la mémoire prodigieuse, l'auteur met enfin à la portée du grand public une partie de la tradition orale du Lac Saint-Jean, région relativement méconnue du point de vue ethnologique, en même temps qu'il offre aux spécialistes du conte populaire le corpus varié d'un informateur unique dont ils pourront scruter le répertoire précieux, comparer la fidélité de sa tradition avec les sources françaises ou étrangères, apprécier son adaptation au contexte jeannois et québécois et circonscrire les qualités littéraires de ses récits oraux.

Relevé de dessins propres et minutieux qui rendent intelligible à l'oeil la parole du conteur, l'ouvrage de monsieur Bergeron constitue un chapitre nouveau dans la connaissance de notre littérature orale régionale.

* * *

L'auteur nous propose un recueil de douze contes populaires qu'il a recueillis à Notre-Dame d'Hébertville en 1975 et 1976. Il les présente dans la langue même du conteur avec des notes d'introduction et un glossaire.

---

* Les mots ou expressions en italique renvoient au glossaire à la fin du volume.

Bertrand Bergeron est originaire de Saint-Bruno au Lac Saint-Jean. Il a fait des études classiques à Alma puis il a complété une licence en études canadiennes à l'université Laval ; à l'automne 1979, il obtenait de cette même institution une maîtrise en arts et traditions populaires. Depuis 1971, il est professeur de littérature au cégep d'Alma.

JEAN-PIERRE PICHETTE
Centre d'études sur la langue,
les arts et traditions populaires (CELAT),
Faculté des lettres, université Laval.

Tous les pays qui n'ont plus de légende
Seront condamnés à mourir de froid.

Patrice de la Tour du Pin
(*La Quête de joie*)

Nous devons enseigner aux masses avec précision ce que nous avons reçu d'elles avec confusion.

Mao Tsé-Toung à André Malraux

Je dédie ce recueil de contes à celui qui en fut la source jaillissante et le cours surabondant, M. Joseph Patry. Qu'il y retrouve la lettre et l'esprit des récits qu'il m'a racontés avec tant de patience et de sollicitude. S'il n'en est pas l'auteur au sens que l'usage prête à ce mot, il en fut et est encore le conservateur fidèle, attentif, disponible, le maillon actuel de cette longue chaîne de conteurs dont l'origine se perd dans la nuit des temps. Que ce livre-ci poursuive son entreprise, emboîte son pas à tous ceux que M. Patry a faits avant nous jusqu'à nous !

Je ne puis passer sous silence l'attention et les encouragements constants et bienveillants de M. Jean-Claude Dupont, directeur du CELAT, sans l'aide de qui cette publication eût été impossible. Qu'il trouve ici l'expression de ma plus vive gratitude !

Je remercie également Mlle Margaret Low qui a si gentiment usé de ce savoir encyclopédique, qui est le sien, en ce qui concerne les problèmes de la classification des contes. Je n'oublie pas non plus la patience de tous les instants et l'aide indispensable de ma femme, Denise.

Les illustrations qui enjolivent ce recueil sont dues au crayon habile de Michel Légaré et à sa belle faculté de voir ce qu'il lit.

Comme cette publication bénéficie d'une subvention du Musée national de l'Homme d'Ottawa, je dois un grand merci à M. Pierre Crépeau, directeur du Centre canadien d'études sur la culture traditionnelle.

J'oublie nécessairement des noms. Qu'ils reçoivent ici le merci que je leur dois selon la part qu'ils ont prise à cette publication.

BERTRAND BERGERON
Collège d'Alma
en collaboration avec le Centre d'études sur la langue,
les arts et les traditions populaires de l'université Laval

Introduction

Le beau plaisir de conter

> Tiens toute chose incertaine pour vivante, toute chose certaine pour morte.
>
> Marcel Schwob

Quand le folkloriste, au cours de ses enquêtes sur le terrain, demande à de vieilles gens : « Vous souvenez-vous des contes que l'on racontait, dans votre temps, au cours des veillées ? » de plus en plus souvent - j'allais dire invariablement - il s'entend répondre : « Non, moi je ne m'en souviens pas. C'était des histoires, des menteries. Il y avait bien un tel qui en racontait, mais il est mort voilà trois ou quatre ans passés. » Si ce n'est davantage parfois.

Et le fait est que les conteurs se font de plus en plus rares. De temps à autre en découvrons-nous un, telle une dernière flambée de soleil au crépuscule. Un mode littéraire, hier si florissant chez nous, est en train de mourir. S'il est loisible d'en observer l'agonie, il serait cependant téméraire d'en constater la mort. Les contes autant que les conteurs qui les véhiculent ont la vie dure. Et avant de décréter savamment leur disparition, le folkloriste doit faire le même acte d'humilité que le naturaliste qui met à jour des représentants bien vivants d'êtres fossiles disparus depuis des millions d'années. L'exemple du cœlacanthe, que l'on croyait éteint depuis soixante-dix millions d'années et qui a été pris, frétillant, par un pêcheur en 1938, illustre assez bien le genre de méprise dans laquelle le folkloriste doit se garder de tomber. On s'autorise parfois trop de la science.

Le conte oral n'est pas mort ; il se tapit et sommeille au fond des mémoires. Rien ne permet de croire à sa résurgence prochaine : l'acte de conter n'est plus un phénomène social car la société actuelle, par sa structure même, ne le favorise plus. Ce mode d'expression littéraire

n'est plus socialement viable dans sa phase orale du moins. Mais demeurent d'autres métamorphoses !

Faut-il s'attrister ou s'accommoder d'un tel état de fait ? Il n'y a pas de réponse simple devant l'agonie d'une tradition, même pour le folkloriste qui l'ausculte, assis à son chevet. La réplique accoutumée : « C'est la rançon du progrès », sert souvent d'alibi pour justifier la déperdition d'une tradition vivante. Mais elle ne met pas longtemps à donner mauvaise conscience à son tour, à inquiéter elle aussi.

Deux attitudes paradoxales peuvent tenter l'esprit : se réfugier dans le passé qui devient, pour la circonstance, l'âge d'or, le paradis perdu ; ou foncer en avant dans l'avenir, le progrès, avec ses amputations obligées, ses concessions nécessaires. Les retours en arrière idylliques n'ont pas d'espérance de vie étalée dans le temps. L'histoire nous a assez appris que c'est là un palliatif, un refus des exigences du présent et non une solution d'avenir. Ce ne peut être qu'un comportement individuel et non collectif. Si on se réfugie dans la délectation du passé, du révolu, c'est souvent faute d'avoir su savourer le temps qui passe, d'avoir su s'en imprégner de telle sorte qu'il demeure en nous et que ce soit une joie de le passer ensemble.

Ressusciter le conte oral tel qu'il était il y a un siècle ou un demi-siècle peut s'avérer une entreprise louable mais qui a peu de chance de succès parce que le milieu de vie qui le nourrissait de son suc n'existe plus. Ce ne serait tout au plus qu'une greffe anachronique, qu'une entreprise intellectuelle qui ne s'enracinerait pas dans le viscéral social. La réussite serait momentanée, ponctuelle.

Le conte oral ne peut s'épanouir que dans une société où la parole est la valeur attestée, suprême, le ciment social qui noue les individus en une même collectivité, en un même corps. La parole est communautaire. Tous les poètes, un jour ou l'autre, ont eu à témoigner de cette exigence :

J'avance quelques mots . . .
quelqu'un les répète comme son propre écho (Gaston Miron).

Et comme le conte est une œuvre de parole, il ne peut exister au-delà d'elle. Le transcrire, c'est le condamner, ou du moins constater

qu'il agonise. C'est en faire le testament « in extremis ». On le déshydrate comme on le fait avec les aliments, pour le mieux conserver. Mais il a perdu son suc, sa saveur, sa succulence. Il ne désaltère plus. Un conte oral retranscrit, c'est un conte mis en conserve. À la limite extrême, en publier tout un recueil, c'est commettre un attentat à son endroit, ajouter une pierre à son mausolée.

Le conteur, lorsqu'il s'installe, aime tout de suite le silence, le cercle des auditeurs. Comme un chef d'orchestre, il attend que tout bruit cesse. Le silence doit inaugurer le récit, l'entourer, le protéger contre le bruit du monde. Il le caparaçonne. Le huis-clos est décrété, tacitement. On se retrouve entre soi, entre initiés. Mais le silence instauré ne demande qu'à être rompu.

Et cette rupture, presque toujours la même, banalisée à travers les âges et les civilisations, ouvre les auditeurs sur le Grand Temps, l'âge d'or où tout était possible, où les trois règnes de la nature, catalogués, classifiés, inventoriés - le minéral, le végétal et l'animal - partageaient entre eux le même destin d'horizontalité, c'est-à-dire d'égalité. Les roches parlent, les arbres et les animaux dialoguent avec les hommes, les contrarient ou leur viennent en aide.

La formule si simple et si évidente : « Il était une fois », ou plus complexe selon le génie ou la verve du conteur, est la pierre d'assise du récit. Elle supprime le temps de deux manières : en rompant avec le temps profane, continu, historique, irréversible, et en situant d'emblée conteur et auditeurs dans un temps sacré, ponctuel, synchronique. Le sablier cesse de couler. Il n'y a plus de repères chronologiques. Le temps profane a perdu ses balises. L'auditoire doit donc faire diligence à bien suivre le conteur, son seul guide, pour ne pas s'égarer.

Il ne faut pas croire que les auditeurs soient leurrés par le conte, qu'ils acceptent les entorses à la raison sans faillir ni sourciller. Ils savent que ce qu'ils vont entendre n'est pas vrai, mais que ce n'est pas faux non plus. Ils sont prévenus en faveur et contre le conte. En supprimant le temps profane, le conte abroge cette fonction dualiste, manichéenne du vrai et du faux. L'histoire dont le conteur va dérouler la quenouille est à la fois vraie et fausse ; vraie à l'intérieur du conte, en

deçà de la formule rituelle « il était une fois » ; et fausse au-delà. La vérité du conte est donc ponctuelle. Elle naît de la complicité bienveillante, consentie, assumée du conteur et de l'auditoire.

C'est pourquoi certaines formules d'introduction appuient expressément sur le besoin absolu de complicité afin d'instaurer le conte dans sa vérité propre. Au Soudan, tout conteur ne commence jamais son récit sans cette précaution oratoire :

- Je vais vous dire un conte.

À quoi les assistants infailliblement répondent :

- Nâmoun ! (ce qui veut dire : bien entendu !)

Le dialogue se poursuit :

- Nâmoun !
- Mais tout n'y est pas faux.
- Nâmoun ![1]

L'assistance est prévenue ; elle accepte l'ambiguïté de la situation. Le conteur n'a désormais plus de compte à rendre qu'au conte lui-même. En Haïti, du moins dans sa partie sud-est, un dialogue s'instaure également qui introduit le récit. Le conteur dit : « Cric » et l'assistance répond : « Crac »[2].

Tout aussitôt, l'univers profane tait son bruit, sa rumeur. Il cesse de battre aux oreilles de l'assistance qui n'a désormais plus d'attention que pour le récit qui s'inaugure. Toutes les vicissitudes de la vie quotidienne avec ses petits drames et ses tracasseries inextricables, qui sont chevillés au temps diachronique, disparaissent.

Un auditeur qui ferait écho de ses préoccupations profanes pendant le récit se verrait sur-le-champ frappé d'ostracisme par l'assistance et le conteur. Il aurait rompu le lien ténu, fragile, qui suspend le conte dans un temps et un espace hors du quotidien. Il commettrait un sacrilège, souillerait le conte de son bavardage profane. Car le con-

---

1. Jean Marcel, *Jacques Ferron malgré lui*. Montréal, Éd. du Jour, 1970, p. 50. L'auteur ne donne pas la source où il a puisé ce renseignement.

2. Détail fourni par M. Maurice Cadet, originaire d'Haïti et professeur de littérature au Collège d'Alma.

te est une célébration de la parole, et toute parole y est éminemment sacrée. Si elle vient à perdre ce caractère singulier, irrémédiablement le récit retombera au niveau profane, c'est-à-dire au niveau le plus bas ; les êtres et les choses reprendront leur destin de verticalité, c'est-à-dire de hiérarchisation, de cloisonnement. Le conte sera frappé de trivialité comme de sa maladie la plus mortelle.

J'ai dit plus haut que le conte aimait tout de suite le silence et le cercle. Quelle figure géométrique, en effet, ne poursuit mieux un destin de complicité, de silence, de solidarité et d'hermétisme que le cercle ? Conteur et auditeurs, soudés entre eux par les liens serrés du récit, laissent néanmoins subsister à l'intérieur de ce cercle irréfragable, imperméable, un espace, une arène sacrée où vont vivre et évoluer les divers personnages du récit qui doivent accomplir ce que le conteur dit d'eux et de leurs actes, tout en gardant leur prestige intact afin de permettre au conte d'être réitéré plus tard, en d'autres lieux, devant une autre assistance. Le cercle conserve l'intégrité du merveilleux. Chaque fois que le cercle se forme, le merveilleux devient disponible. La parole n'a plus qu'à le rendre opératoire.

C'est donc dire qu'il faut se comporter avec le conte comme l'ingénieur devant des déchets radioactifs : l'isolement est de rigueur. Comme le plutonium, le conte ne doit pas s'échapper du cercle qui le contient et le retient. C'est pourquoi la complicité la plus rigoureuse des auditeurs est nécessaire, essentielle. Elle concourt à renforcer l'hermétisme naturel du cercle. Hors de ce cercle, le conte s'érode, se dégrade à n'être bientôt plus qu'un scénario. Il a perdu sa substance, sa vie. Il ne peut survivre dans une relation ouverte du conteur et de son auditoire. Il exige une relation d'échange close, fermée.

Il est faux de croire que le conte soit fait pour étonner. S'il n'avait tenu qu'à cela, il y a longtemps qu'il aurait disparu. Son existence n'aurait pu être attestée ; sa mort encore bien moins. L'étonnement échappe à la temporalité du conte car il se mesure en minutes peut-être, en secondes plutôt. Si tout art ne se vouait qu'à l'étonnement, tout art aurait disparu. On ne s'en étonnerait même pas.

Le conte n'étonne donc pas, il émerveille. C'est une mécanique propre à déclencher le merveilleux et à l'entretenir pendant le temps qui lui est alloué pour se dire. Les linguistes mettront peut-être à jour des catégories morpho-syntaxiques qui seraient porteuses de ce merveilleux comme le génotype est porteur des facteurs héréditaires constitutionnels d'un individu. Déjà, Roland Barthes les y oriente lorsqu'il soutient que « l'expressivité est une convention de l'expression », donc régie par des catégories grammaticales. Ce sont là des spéculations bien faites pour les chercheurs. Nous leur abandonnons volontiers cette tâche.

Un conteur connu, apprécié dans une collectivité donnée, possède un répertoire qu'il s'est constitué au fil des ans, au hasard de ses rencontres avec d'autres conteurs. Il les repasse sans cesse dans sa mémoire, élabore certaines séquences, développe plus en détail certains thèmes. Son répertoire est connu de la collectivité dans laquelle il vit. Lorsqu'on lui propose, à la veillée, de raconter tel ou tel récit, ce n'est donc pas dans le dessein de vérifier s'il a ajouté un nouveau conte à ceux qu'il possédait déjà, ni pour faire une séance de commémoration. Ce que l'on recherche, c'est d'assister pendant un laps de temps indéfini, indéterminé, à la restauration intégrale du temps sacré auquel le conte a accoutumé. Le conteur est susceptible de ce miracle.

Il s'opère alors entre le conteur et ses auditeurs un phénomène étrange qui tient à la nature même du conte. Car il est une relation, c'est-à-dire qu'il relate les faits et gestes d'un héros en liant entre eux les auditeurs. Le conte existe entre ; il n'est ni dans la mémoire du conteur, ni dans les oreilles des auditeurs mais entre les deux.

Ainsi, le conteur en action ressemble davantage à un coryphée qu'à un monologuiste. Il fournit le texte que les auditeurs interprètent ; il le récite à travers eux et eux à travers lui, un peu comme on fredonne derrière ou en même temps qu'un chanteur, un air connu. Mais cette interprétation est toute silencieuse, la parole, tout intérieure. Il n'y a que le conteur qui s'exprime à haute voix. S'il faut trouver du merveilleux dans le conte, c'est là que l'on doit le chercher : rassembler le conteur et l'assistance en un seul et même texte et n'exister qu'entre

eux. Une veillée de contes, c'est la constitution d'une trinité : conteur, auditeurs et conte, ce dernier procédant de la relation nécessaire des deux autres.

Mais si le conte est exécuté comme un chant choral, il est perçu par l'auditoire comme un canon. Chaque membre de l'assistance apporte au conte sa propre compréhension. Tous ne possèdent pas la même qualité de vulnérabilité au merveilleux. Il y a le passé de chacun, la somme de ses expériences vécues, sa culture, sa sensibilité, tout un réseau de significations qui vont marquer le récit d'un cachet singulier. Chacun recevra donc la parole du conteur selon sa propre partition ; chacun dans la confraternité des auditeurs est un soliste, et la perception qu'il renvoie peut être dégradée, par rapport à celle de ses voisins, d'une mesure. Le récit est donc fractionné en plusieurs niveaux sémantiques selon la réceptivité particulière des auditeurs.

Le conte réitéré devant dix personnes devient dix contes en un même. Il est à la fois unité et diversité sémantiques car les mots que l'on perçoit deviennent nos mots qui rejoignent et nomment nos expériences. Et un mot ne vit vraiment en nous que s'il vit notre expérience particulière, qu'il nomme. Les mots du conteur devront donc vivre selon l'expérience et le vécu qu'il y a derrière les nôtres. Tel conte deviendra notre conte, fera partie de notre fibre sensorielle et affective.

Conteur et auditeurs sont donc noués par des liens de commensalisme. Ils partagent le même pain ; chaque chanteau va vers un destin particulier selon la chair qui le reçoit. Dans une veillée de contes, on est entre commensaux. Mais c'est le conteur qui rompt le pain et le distribue. C'est lui qui officie, et il ne manque pas de s'en nourrir aussi. Tout invite à la communion.

Mais si la parole nourrit, c'est qu'elle aussi reçoit de l'homme, qu'elle aussi s'en imprègne. La parole, rompue et partagée comme du pain, est elle aussi attablée et accueille le don des autres. Elle est consubstantielle au conteur et à l'assistance. Si la parole ne recevait pas autant qu'elle donne, elle n'aurait bientôt plus rien à donner. Elle ne permettrait plus d'échange. Et par la vertu de cet échange, le conteur tire le merveilleux autant des auditeurs que du conte lui-même.

Cette relation d'échange illustre assez que le conte oral ne peut exister que dans une société de participation où il n'y a que des « actants ». Dans une société de représentation où il y a une nette démarcation entre le créateur et le public de quelque niveau que ce soit, le conte ne peut se maintenir. C'est pourquoi il est si anémique dans la nôtre où chaque spectateur est heureux de déléguer la part de créativité qui lui revient en propre à des professionnels de la création bien souvent patentés par des institutions spécialisées. Ceci a pour conséquence immédiate de former des castes de créateurs de plus en plus distants du public, lui-même s'y retrouvant de moins en moins. L'art n'est plus du peuple, même si les artistes se disent et se veulent « populaires ».

Les incursions périodiques des hommes dans le sacré ne peuvent se prolonger indéfiniment. Il faut bien revenir. « Je ne vis pas dans l'infini, parce que dans l'infini on n'est pas chez soi » écrivait Gaston Bachelard. Aussitôt que les héros ont réparé les méfaits des antagonistes, comblé un manque originel et restauré l'ordre du monde, ils ont droit à leur récompense qui mettra fin au conte. Eux aussi aspirent au repos. Tout invite le conte à cesser d'être. Tout pousse les auditeurs à réintégrer le quotidien en conservant dans leur mémoire une part de ce merveilleux.

Mais on ne peut passer d'un univers sacré à un univers profane sans un rite de désacralisation, si succinct soit-il. La formule consacrée : « Ils vécurent heureux et eurent beaucoup d'enfants » remplit cette fonction qui correspond à l'« Ite missa est » de la messe. En Haïti encore, on ne termine jamais un conte sans y inclure cette formule rituelle : « Donne-moi un coup de pied et renvoie-moi l'autre bord de la mer »[3]. Un conteur qui omettrait cette précaution élémentaire se verrait poursuivi, harcelé, hanté par le conte jusqu'à sa mort. Comme un revenant, il exigerait le repos, l'apaisement. Une parcelle de l'infini viendrait déranger l'ordre du monde et constituerait, pour l'occasion, un élément de désordre. Il est donc de toute nécessité d'ouvrir le cer-

3. Renseignement fourni par M. Maurice Cadet.

cle qui enfermait conteur et auditeurs dans un temps et un espace sacrés pour les laisser sortir. Mais ce rite de renvoi, de sortie, garantit le conte de la dégradation et de l'érosion de l'univers profane. Chaque chose retrouve sa place accoutumée. Les amalgames sont évités.

Les auditeurs se mettent alors à parler, à bouger. La rumeur du monde vient battre de nouveau à leurs oreilles. Le cercle se défait, se dissout. Le merveilleux est ajourné. Le conteur reprend sa fonction habituelle au sein de la société : bûcheron, cultivateur, travailleur à la journée. Chacun retourne à sa propre densité, retrouve ses petits drames, reprend le fardeau des tracasseries obligées de la vie. Le conte est désormais de l'ordre de la mémoire, du souvenir. Il n'est plus car il n'existe plus entre. Le réseau de liens qui le nécessitait s'est évanoui.

Le conteur a fait faire un pas à la tradition orale en la portant jusqu'aux oreilles des auditeurs pour qu'ils lui prêtent, à leur tour, leur voix, qu'ils emboîtent son pas. C'est comme cela qu'une tradition se maintient, perdure.

Le conteur a bien mérité du patrimoine.

* * *

Les contes que nous présentons dans ce recueil ont été transcrits à partir de documents sonores avec un souci constant de fidélité au discours parlé. Le lecteur y retrouvera tous les éléments qui caractérisent ce discours avec son rythme redondant, ses répétitions obligées qui en sont comme l'assiette sur laquelle le conteur s'appuie pour relancer sans cesse son récit. M. Patry possède un style processif, en ce sens qu'il suit pas à pas son héros. Cela donne à ses contes un cours majestueux et permet aussi de mettre davantage l'accent sur l'aspect visuel que sur l'aspect dynamique du discours. Les exclamations abondent ; elles dispensent le conteur de devoir décrire certains personnages ou certaines scènes. En fait, en usant de l'exclamation, M. Patry laisse ce soin aux lecteurs. Pour marquer le caractère et l'intensité du merveilleux, il recourt volontiers à des expressions qui servent habituellement à définir l'horreur la plus totale : ainsi, parlant d'une princesse

extrêmement belle, il en arrive à dire que c'est impossible, épouvantable, effrayant, terrible. Cette façon de marquer le superlatif est fréquente dans le parler populaire au Lac Saint-Jean. En somme, devant toutes situations exceptionnelles où les mots manquent pour exprimer ses pensées et ses sentiments, le conteur contourne la difficulté en s'exclamant.

Nous avons résisté le plus possible aux suppressions, nous prévalant du principe que le folkloriste est avant tout un cueilleur et un compilateur, non pas un censeur. Nous ne sommes intervenu que lorsque le code était embrouillé et ne garantissait plus de fidélité au message. Nous présentons là des versions que l'on peut qualifier d'intégrales.

Le répertoire de M. Patry se divise en deux catégories. Une première catégorie comprend des contes merveilleux nettement identifiés et classifiés comme étant d'origine orale et populaire, parmi lesquels on retrouve :

1 - Le conte de Parle, AT 327 et 328, coll. Bertrand Bergeron, enreg. no 35, bobine no 3, recueilli le 22 déc. 1975.

2 - Le conte de God, AT 531 et 530, coll. idem, enreg. no 32, bobine no 2, recueilli le 8 déc. 1975.

3 - La petite Alice, AT 705-712 et 403, coll. idem, enreg. no 33, bobine no 2, recueilli le 15 déc. 1975.

4 - Le jeune Sélénois, AF 991-999, coll. idem, enreg. no 40, bobine no 4, recueilli le 17 fév. 1976.

5 - La petite Marie, AT 311-312, coll. idem, enreg. no. 38, bobine no. 3, recueilli le 9 janv. 1976.

6 - La Sainte Vierge, la religieuse et le soldat, AT 770, coll. idem, enreg. no. 39, bobine no 3, recueilli le 9 janv. 1976.

7 - L'oiseau vert, AT 707, coll. idem, enreg. no 36, bobine no 3, recueilli le 22 déc. 1975.

8 - Le conte d'Hélène, Motifs B 401 et T 230, coll. idem, enreg. no 31, bobine no 2, recueilli le 8 déc. 1975.

9 - Le Rocher Percé, Motif G 82, coll. idem, enreg. no 37, bobine no 3, recueilli le 9 janv. 1976.

10 - Les deux bessons, AT 707, coll. idem, enreg. no 95, bobine no 9, recueilli le 2 déc. 1977[4].

La seconde catégorie des récits de M. Patry témoigne du passage de l'imprimé à l'oral, de la littérature savante à la littérature populaire. Il ne faut pas s'étonner de rencontrer un pareil phénomène chez un conteur. L'explication est toute simple : le soir, à la veillée, si quelqu'un savait lire et possédait une voix agréable, on lui faisait faire la lecture de récits d'aventures. Des conteurs pouvaient s'emparer de la trame de ces récits, l'adapter à l'exercice de leur art et les raconter par la suite.

M. Patry, qui ne sait pas lire - il ne peut qu'épeler les mots écrits en majuscules sans parvenir à en percer le sens - avoue avoir subi une influence similaire. Il raconte qu'en faisant des randonnées sur l'eau avec deux de ses amis dont l'un savait lire, « on s'assoyait dans le canot, puis notre gars qui était bien instruit, avec nous autres, il s'assoyait au milieu du canot, puis il commençait à nous lire des livres ». Pour un conteur, c'était une occasion merveilleuse d'enrichir son répertoire. De ces lectures entendues pendant qu'il ramait, il lui en reste deux, soit :

11 - Le jeune Dinqué, coll. idem, enreg. no 34, bobine no 2, recueilli le 15 déc. 1975.

12 - Le marin et la religieuse, coll. idem, enreg. no 42, bobine no 4, recueilli le 1er mars 1976.

C'est ce qui reste, actuellement, du répertoire de M. Patry. Alors qu'il était jeune et en pleine activité, l'étendue de son répertoire était plus grande. Quand nous avons entrepris de recueillir ses contes, M. Patry nous a révélé qu'il n'avait pas conté depuis environ 45 ans. L'état et la fidélité présente de sa mémoire donne à réfléchir de ce qu'elle pouvait être il y a 50 ou 60 ans.

* * *

4. Le conte type (titre et numéro) réfère à la classification internationale de Antti Aarne et Stith Thompson ; voir référence complète en bibliographie.

Ce que les textes colligés exigent du lecteur, c'est d'être lus non d'yeux mais d'oreilles, de la même manière que Montaigne recommandait « d'écrire non de plume mais de bouche ». Le présent lecteur de contes doit être tout oreilles avant d'être tout yeux. C'est aux mots de voir à sa place. Ce faisant, il restituera à l'œuvre son caractère oral. Il entendra le conte se raconter à travers lui, auditeur privilégié.

Fermer les yeux quand on écoute un conte, ce n'est pas cacher la lumière sous le boisseau, mais la concentrer au cœur des mots. L'idéal serait de lire les yeux fermés. C'est ce que l'on nomme, parfois, méditer.

Éléments d'une biographie

De ma première rencontre avec M. Joseph Patry, je garde le souvenir vivace d'un homme élancé, aux gestes rares et qui porte bien ses 80 ans largement dépassés. Son existence me fut révélée par une de mes étudiantes, Hélène Lavoie. Qu'elle trouve ici l'expression de ma gratitude.

Il y avait 45 ans qu'il n'avait pas conté. On serait en droit de s'attendre qu'après une si longue période, sa mémoire se soit émoussée sous l'action abrasive du temps. Mais il n'en était rien. Sa mémoire était toujours fidèle, alerte et claire.

Aussitôt que le magnétophone était amorcé, sur un simple signal, M. Patry commençait le conte convenu entre nous. Celui-ci pouvait durer entre 25 et 45 minutes et pourtant, jamais il ne cherchait ses mots, jamais il ne reprenait l'une quelconque de ses phrases, jamais il ne mêlait les épisodes. Tout se déroulait avec continuité, permanence, régularité.

À le voir, le port de tête droit, assis dans son fauteuil, le geste si rare - et d'autant plus précieux - que ses deux mains demeuraient presque immobiles, on eût dit qu'il participait à une sorte d'extase, qu'il n'était plus maître de son conte mais que c'était le conte qui se manifestait à travers lui.

Toute son attitude témoignait de cette exigence. Sa manière de conter même était, informulée, cette mise en garde : « Attention ! Ce n'est pas moi qui conte, c'est le conte qui se raconte à travers moi. Je ne suis que son véhicule. » En fait, il illustrait d'une façon poignante l'aphorisme célèbre de Marshall MacLuhan : « le médium, c'est le message ».

Peut-être existe-t-il deux manières fort différentes de conter : l'une, pittoresque, gestuelle, pleine de verve, dynamique ; l'autre, plus stati-

que, plus discrète, plus effacée, en un mot presque mystique. M. Patry participe de cette dernière.

Au fur et à mesure de nos rencontres, quand nos relations devinrent plus familières, de nouveaux contes surgissaient de sa mémoire avec cette même exigence et ce même souci de discrétion et d'effacement devant le récit. On eût dit une source enfin libérée des débris qui en scellaient le passage et qui livre avec abondance la nappe d'eau phréatique qui la nourrit.

Quand je lui demandais s'il en savait d'autres, il me répondait invariablement : « Il y en aurait bien un autre, mais je ne m'en rappelle pas assez. Mais la prochaine fois, je le saurai. » La fois prochaine, il le savait.

En pareil cas, le folkloriste éprouve toujours un double plaisir : celui d'abord, plus familier et plus certain, du collectionneur, et l'autre, plus indicible et à cause de cela peut-être plus enivrant, de l'archéologue qui met à jour des vestiges d'une civilisation disparue. Mais cette archéologie est tout entière orientée vers la mémoire, celle qui, dit-on, n'oublie jamais. On oublie seulement qu'on se souvient.

À deux reprises, nous avons invité M. Patry à venir raconter quelques récits de son répertoire devant des élèves du niveau collégial au Collège d'Alma. Il s'est prêté de bonne grâce à cette aventure nouvelle pour lui.

Quand je lui demandai s'il ne se sentait pas intimidé d'avoir à affronter un auditoire après un si long silence, il m'a répondu, simplement, qu'il avait largement dépassé l'âge où l'on éprouvait encore pareil sentiment. Presque soixante-dix ans le séparaient de ses jeunes spectateurs dont la majorité avait à peine dix-sept ou dix-huit ans. Nous avons filmé ces rencontres dans lesquelles nous avons tenté, avec les moyens modestes qui sont ceux d'un collège, de recréer ce que pouvait être, autrefois, l'atmosphère qui existait lors d'une veillée de contes. Ces films sont conservés à l'audio-vidéothèque du Collège d'Alma.

M. Joseph Patry est né à la Grande-Baie, lieu reconnu par notre historien régional, Mgr Victor Tremblay, « comme le berceau de la co-

lonisation du Saguenay », le 24 août 1891, un demi-siècle seulement après l'ouverture de la région au défrichement et au peuplement par la Compagnie de la Baie d'Hudson dont le bail sur l'exclusivité du territoire se terminait en 1842. Il fut baptisé dès le lendemain. En ces temps pénibles où le taux de mortalité infantile était élevé, on ne courait pas le risque de différer le baptême. Si on ne trouvait pas de prêtre disponible, on ondoyait l'enfant à la maison.

Il ne devait pas demeurer longtemps à cet endroit : sa famille déménage à Notre-Dame-d'Hébertville (Lac Saint-Jean) alors qu'il avait deux ans. Son père y exerça le métier de bedeau.

C'est là qu'il entreprit des études sporadiques desquelles il ne retint que peu de choses, sinon qu'il a « fait sa première communion dans les étoiles ». Il n'apprit ni à lire, ni à écrire si ce n'est de signer son nom, faute d'assiduité. Aujourd'hui encore, si on lui présente un mot imprimé en majuscules, il ne fait que l'épeler sans arriver à le lire.

Lorsqu'il parle de ses années d'école, M. Patry avoue, avec une pointe d'humour non dissimulée, que parfois « la maîtresse y était, d'autres fois, elle n'y était pas ». Il abonde dans le sens d'un aphorisme que nous avons relevé souvent auprès de ceux qui n'ont pas eu la chance de s'instruire : « J'ai été à l'école trois jours et la maîtresse n'y était pas. » Le peu d'intérêt manifesté pour la fréquentation scolaire, en ce temps-là, s'explique facilement par l'urgence de la colonisation qui réclamait davantage de bras que de cerveaux.

À onze ans, il quitte Notre-Dame-d'Hébertville et il se rend à Saint-Cyriaque habiter chez un des ses oncles. Il devait y résider jusqu'à l'âge de vingt-cinq ans, soit jusqu'en 1916.

C'est à l'âge de treize ans qu'il s'engage pour la première fois dans les chantiers des frères Price comme aide-cuisinier et garçon à tout faire. Il allait y apprendre le métier qu'il a exercé longtemps dans les divers chantiers où il a séjourné : celui de cuisinier.

Le temps où il cuisait du pain pour les draveurs le long des cours d'eau demeure vivace à sa mémoire. Comme ses nombreux déplacements l'empêchaient d'avoir à sa disposition un four à pain, M. Patry utilisait de la cendre chaude dans laquelle il enfouissait ses pétrins.

Pour ce faire, il dépêchait un homme qui le précédait d'un endroit à l'autre, et qui construisait une « beanerie », c'est-à-dire qu'il creusait un trou dans la terre dans lequel il déposait du sable. Ensuite, il abattait du bois de bouleau avec lequel il allumait un feu qu'il nourrissait pendant deux ou trois jours jusqu'à ce qu'il y ait dans la « beanerie » une abondante couche de braise vive. M. Patry s'amenait alors, et il détrempait cent livres de farine dans une huche. Après quoi, il déposait sa pâte dans des pétrins spéciaux munis de couvercles qu'il recouvrait entièrement de cendre chaude.

Après une heure et demie de cuisson, il en retirait du pain « léger comme de la plume et jaune comme de l'or. Les hommes en criaient » selon l'expression énergique de notre cuisinier. Il nourrissait ainsi entre vingt-cinq et trente hommes. Avec un orgueil justifié d'ailleurs et de bon aloi, il ajoute : « Je cuisais sans pareil, d'un temps comme de l'autre. »

C'est pendant cette période de sa vie que M. Patry a développé et mis en valeur ses talents de conteur hérités de son père. Les bûcherons et les draveurs exigeaient qu'il conte et prenaient tous les moyens pour ne pas qu'il se dérobe à cette fonction qui lui était dévolue d'office :

> À tous les samedis, il fallait que je conte. Ils m'auraient battu à coups de bâton si je n'avais pas voulu conter. Il y en avait qui avaient des bâtons dans les mains, puis ils me sacraient des coups. Des fois, ils me faisaient mal : « Il faut que tu contes, mon câlisse ! » Ils me lâchaient trois, quatre sacres par la tête, puis il fallait que je leur conte des contes. Des fois, je contais des contes de deux heures. C'était pas des farces ! Ça faisait passer le temps. Mais aujourd'hui, je ne les conte pas aussi longs. Je les raccourcis un peu.

Il faut dire que dans la vie traditionnelle québécoise, les chantiers ont constitué un milieu exceptionnel de transmission et de diffusion de contes et de chansons populaires, à cause surtout du brassage d'hommes provenant de toutes les contrées qui s'y réalisait. Les conteurs échangeaient leur répertoire, l'enrichissaient, bon gré mal gré, car ils

étaient capables de mémoriser sur-le-champ tel conte ou telle chanson qu'ils avaient entendus. « Moi, j'apprenais tout d'une fois. J'avais une idée épouvantable ! »

M. Patry a toujours pratiqué la plus stricte économie, contrairement aux mœurs habituelles de certains bûcherons qui « brûlaient les gages d'un hiver » en une semaine, parfois moins, surtout ceux que l'on appelait les « jeunesses » parce qu'ils n'avaient pas encore charge de famille. Cette bombance - des ethnographes diraient : ce potlatch - s'explique facilement si on prend en considération la vie de labeur, d'isolement et parfois de misère qui prévalait dans les chantiers du temps. Les bûcherons trimaient dur d'une étoile à l'autre, et ici l'expression retrouve sa justesse et sa véracité.

« J'ai jamais pris un coup de ma vie. J'ai toujours mis mon argent pour qu'il serve. Je n'ai jamais dépensé vingt-cinq cents pour une bouteille de bière, jamais de ma vie ! » C'est pour cette raison qu'il a pu dire du mariage qu'il a contracté, à l'âge de dix-neuf ans, avec Marie Belley, d'un an son aîné : « J'ai rentré ma femme dans une maison bien finie, le haut et le bas, puis le beau poêle, puis les belles armoires vitrées, le moulin à coudre, puis tout ce qu'il fallait dans la maison. Ma femme est rentrée « roi et maître ». Mon père m'a jamais aidé. Il allait à la chasse, puis il pêchait. »

Cette maison, fruit de son labeur et de son esprit d'économie, il doit la céder à la Commission des eaux qui ferme la localité de Saint-Cyriaque. La construction d'un barrage hydro-électrique, en faisant monter le niveau du lac Kénogami sur les bords duquel le village était situé, devait noyer tout le territoire.

Il achète, avec le produit de la vente de sa propriété, une ferme à Saint-Léonard, tout près de Jonquière. Il vient d'avoir vingt-cinq ans. Il y réside huit ans.

Il fait alors l'échange de sa ferme contre une maison située à Jonquière. Mais il est vite lassé de cette vie villageoise. Au bout d'un an à peine, il vend cette résidence et il décide de participer à l'effort de colonisation soutenu par le gouvernement libéral d'Alexandre Tasche-

reau. Il se rend à Saint-Ludger-de-Milot (au Lac Saint-Jean) avec un contingent d'environ soixante-cinq colons.

Les débuts furent pénibles comme le sont ceux de toute entreprise de colonisation. M. Patry en conserve un souvenir amer. Il déplore surtout le manque de sérieux et d'organisation du gouvernement qui a laissé les colons pendant deux jours sans abri, avec du pain si dur « qu'on aurait pu assommer des hommes en leur en donnant un coup sur la tête ». Ils durent donc coucher à la belle étoile, au printemps, dérangés continuellement par les mouches et les maringouins. Ceux qui ont lu les pages qu'Arthur Buies a consacrées aux moustiques du Lac Saint-Jean savent de quoi il en retourne !

Le gouvernement octroyait un montant de quinze dollars pour chaque acre défriché. Cette somme était payée en « grimaces », sortes de bons donnant droit à des provisions et à des articles de première nécessité au magasin. On ne pouvait les convertir en argent comme cela pouvait se faire avec les « pitons ». Dans ce dernier cas, cependant, il fallait sacrifier au changeur un bénéfice de 6% à 10%. La rareté du numéraire explique cette pratique introduite au Lac Saint-Jean par la compagnie Price au dix-neuvième siècle. « Pitons » et « grimaces » ont laissé de mauvais souvenirs parmi les colons et les bûcherons du Saguenay-Lac Saint-Jean.

M. Patry reçut le lot no 29. Mais il n'eut pas le temps d'aller le voir car le responsable gouvernemental de l'implantation des colons, mis au courant de son expérience passée, le nomma cuisinier. On l'installa dans une tente de grande dimension qui reposait sur un plancher de bois. C'est là qu'il devait pourvoir aux repas de soixante-cinq hommes et des visiteurs de passage. Il avait fait mettre un écriteau sur lequel on pouvait lire : « Repas à toute heure ».

Afin de ne pas retarder son établissement pendant qu'il faisait la cuisine pour les colons, les autorités lui firent ériger une maison sur sa terre. Celle-ci terminée, il se démit de ses fonctions et se consacra dès lors au défrichement. Mais il devait être déçu par la qualité de la terre qu'on lui avait concédée : « J'ai défriché ma terre, puis j'ai été payé avec des roches. J'avais rien que des roches. »

L'année même de son arrivée à Saint-Ludger-de-Milot, il fit venir sa femme qui venait d'accoucher de jumeaux et sa mère, âgée de quatre-vingt-sept ans. Cette dernière s'éteignit l'année suivante.

Puis vinrent les travaux et les jours, les joies et les peines, les naissances et les morts, enfin tout ce qui remplit une vie d'homme et en est le lot accoutumé. Des seize enfants que sa femme lui a donnés, six sont morts en bas âge. Des dix qui lui restaient, neuf vivent toujours qui lui ont assuré une abondante postérité : cinquante petits-enfants et cinquante-cinq arrière-petits-enfants. M. Patry se trouve à la tête d'une famille de cent quatorze membres.

À la mort de sa femme, il se départit de sa ferme. Il ne trouvait plus la force d'y résider parce qu'il la sentait trop présente parmi les objets de la maison : « Je voyais trop son ouvrage » explique-t-il.

Il va demeurer avec sa dernière-née, Rosalia, âgée de dix-huit ans, au village de Saint-Ludger-de-Milot. Mais elle devait mourir tragiquement à l'âge de trente-quatre ans à cent cinquante pieds à peine de sa demeure. Cette mort lui causa une peine profonde : « Elle m'a fait pâtir, cette petite fille-là ! »

Rien ne le retenant désormais plus, il quitte Saint-Ludger-de-Milot après y avoir résidé pendant quarante-sept ans. Il va habiter chez l'un de ses frères un court moment.

Depuis quelques années, il réside à Notre-Dame-d'Hébertville, d'abord chez M. J.-A. Pineault, et maintenant au Foyer le Pionnier, où il jouit d'une vieillesse sereine et tranquille. Quand il regarde en arrière et qu'il se remémore ses faits et gestes, il laisse échapper cette réflexion qui n'est certes pas exempte d'admiration : « Je ne dis pas ça pour me vanter mais j'étais un homme sans pareil. » Il n'y a pas de vantardise à reconnaître ce que l'on est. Ce n'est que modestie et esprit de mesure. Peut-être réalise-t-il, l'âge aidant, l'injonction de Delphes que Socrate avait fait sienne : « Connais-toi toi-même, et tu connaîtras les dieux et les hommes. »

Contes populaires

Le conte de Parle

Dans le folklore international, Le conte de Parle *reçoit le nom de :* Le garçon qui vole le trésor de l'ogre, *conte type 328. Mais celui de M. Patry a été contaminé par le conte type 327, chose fréquente dans la littérature orale, dont le titre admis est :* Le Petit Poucet ou les enfants abandonnés dans la forêt. *Cette contamination ne vaut que pour la partie initiale du conte.*

En effet, nous y retrouvons tous les éléments du Petit Poucet, *soit : des parents réduits à la misère la plus extrême et qui projettent de perdre leurs enfants dont ils n'arrivent plus à assurer la subsistance : un de leurs enfants, il s'agit de Parle dans ce cas-ci, plus débrouillard que les autres, surprend les intentions de ses parents et décide de baliser son chemin avec de la cendre ; mais le père les conduit si loin dans la forêt que la cendre vient à manquer et le stratagème de Parle échoue. La suite du conte introduit l'auditeur ou le lecteur, suivant le cas, dans le conte type 328.*

Dans le conte de M. Patry, les enfants sont au nombre de trois. Habituellement, lorsqu'une famille possède trois enfants dans un conte, ils sont tous du même sexe. S'il n'y en a que deux, ils sont de sexes opposés. Quand le nombre atteint quatre enfants, on a bien souvent trois garçons et une fille, ou l'inverse. Dans le récit qui nous occupe, il s'agit de trois garçons dont les noms respectifs sont : Parle, Pierre et Jacques. Certaines versions donnent Parle comme étant le sobriquet de Jean. Étrangement, si on associe Pierre, Jacques et Jean, on n'est pas sans penser aux trois apôtres avec qui Jésus aimait le mieux se retrouver. Ce sont eux qui ont assisté, notamment, à la transfiguration du Christ. Et Jean, le nom du héros cyclique par excellence de nos contes populaires, est, parmi les douze apôtres, celui que Jésus aimait le plus.

Le moteur du récit est la jalousie que les deux frères de Parle entretiennent à son endroit. Cette jalousie vient du fait que Parle obtient du roi chez qui ils se réfugient une situation privilégiée, alors que ses deux frères reçoivent des emplois subalternes. Pour se venger, ils lui prêtent des propos qu'il n'a jamais tenus. Ainsi, Parle est obligé d'aller voler un violon magique qui appartient à un géant qui est, de surcroît, cannibale. Il séduit la femme de l'ogre et, avec sa complicité, obtient l'instrument merveilleux.

La réussite de Parle fait croître la jalousie de ses frères qui font savoir au roi que Parle s'est vanté d'être capable de capturer le géant. Parle s'exécute. Il part avec une cage et c'est là qu'il montre toute l'étendue de sa ruse, en circonvenant l'ogre. Il revient indemne de son aventure. Normalement, on aurait droit au triplement de la fonction. Le conteur ne retient que deux épisodes.

La fin du conte permet à Parle de manifester sa générosité : il pardonne à ses frères qu'il fait ses propres serviteurs puisqu'il est désormais regardé par le roi comme un prince. Quant aux relations du roi et du géant, elles prennent un tournant pour le moins curieux : ils « se plurent » dit le conteur. Le roi l'exhibe afin de s'assurer de bonnes rentrées d'argent.

Pour ce qui est du violon, outre le fait qu'il émettait une sonorité exceptionnelle, il ne semble avoir eu d'autre utilité que de mettre Parle à l'épreuve.

On retrouve ce conte notamment en Europe, dans le Caucase, en Mongolie, en Afrique du Nord et en Amérique du Nord.

LE CONTE DE PARLE

J'ai pas besoin de vous dire, une fois, c'était dans une petite paroisse qui était terriblement pauvre, tellement pauvre en tout cas, qu'il y avait de la misère. Il y avait une famille qui avait trois enfants : ils s'appelaient Parle, puis Jacques, puis Pierre. Comme de raison, les parents étaient tellement pauvres qu'ils ne pouvaient quasiment pas faire vivre leurs enfants. Un bon moment donné, le bonhomme dit à la bonnefemme :

- Écoute ! Ces enfants-là, on en est embarrassé ! On ne peut pas les faire vivre, c'est impossible ! Si tu veux *être comme moi*, on va aller les perdre dans le bois, puis on va s'en débarrasser. On a assez de vivre tous les deux.

Ça faisait pas mal de peine à la bonnefemme, mais que veux-tu ! Le bonhomme voulait absolument !

Ça fait que, comme de raison, Ti-Parle, lui, qui était *pas mal fin*, il s'aperçoit de ça *au travers des branches*. Il entend parler de ça un peu et il dit à ses petits frères :

- On va peut-être bien partir d'ici ! J'ai entendu parler de ça un peu *au travers des branches*. Mais laissez-moi faire, en tout cas.

C'est lui qui était le plus vieux ; les autres étaient plus jeunes : l'un avait à peu près sept ans, l'autre huit ans, puis Ti-Parle neuf ans. Ils avaient rien qu'un an de différence entre eux.

Un bon moment donné, le bonhomme se décide. Il prend un petit sac de galettes et puis le voilà parti avec ses petits garçons en disant qu'ils allaient faire un tour dans la forêt. Mais Ti-Parle, qui était *pas mal fin*, la veille, il s'était pris un sac de cendre, bien plein de cendre. Puis, pendant qu'ils marchaient, il était en arrière puis il laissait *couler* son sac de cendre. Ses petits frères lui demandaient :

- Pourquoi fais-tu ça ?

- Bien, il dit à ses petits frères, des fois, on peut s'en servir, on ne sait pas !

Lui, il le savait. Il dit :

- En tout cas, si *par cas* on était perdu, ça nous ferait une trace pour pouvoir s'en aller.

Ils marchent toute la journée. Là, Ti-Parle vient à manquer de cendre, comme de raison. Un bon moment donné, quand ils sont rendus loin dans la forêt, le bonhomme dit :

- Mes petits enfants, attendez-moi ici ! Moi, je vais aller faire un petit tour puis je vais arrêter vous prendre en passant.

Toujours, le bonhomme part pour s'en aller, mais il fait une tournée dans le bois puis il laisse les enfants tout seuls. Une fois que son père est parti, Ti-Parle dit :

- Mes petits frères, on ne verra plus papa. C'est impossible ! Là, il nous a perdus dans le bois. J'ai tout entendu, moi ! Il faut s'en aller à la *bonté du bon Dieu*. Ne vous découragez pas ! C'est moi le plus vieux. En tout cas, on a quelques galettes. On va s'en aller à la *bonté du bon Dieu*, comme ça, puis on va *prendre* la forêt, puis on va marcher jusqu'à temps qu'on puisse *ressourdre* dans un *désert*, quelque part, je ne sais pas. En tout cas, on va s'envoyer dans la *bonté du bon Dieu*.

Les voilà partis tous les trois ! Ils couchaient dans la *tête des arbres* pour *se mettre à l'épreuve* des loups puis des bêtes féroces des bois, puis des serpents, puis de toutes sortes de choses. Mais Ti-Parle avait un peu de galettes ; ils ne mangeaient rien qu'une galette par jour pour se *restreindre*, pour être plus soutenants un peu, pour faire plusieurs jours dans la forêt.

Ils sont trois jours dans le bois comme ça ; ils couchaient dans la *tête des arbres*. Ils étaient rendus à ne plus avoir de galettes ; ils n'avaient plus rien. Un bon moment donné, quand vient l'heure de l'après-midi, ils *ouvrent dans un grand désert*. Ce qu'ils voient au loin ? Un beau gros château, puis ils voient des animaux, des moutons, puis tout ce qu'ils voyaient. Ti-Parle dit :

"Dis-moi donc! C'est toujours bien un homme terriblement riche! En tout cas, on va s'en aller frapper au château."

- Dis-moi donc ! C'est toujours bien un homme terriblement riche ! En tout cas, on va s'en aller frapper au château.

Ils partent tous les trois, quasiment habillés en *mi-souillons* qu'on va dire, avec des petits habits bien sales sur le dos, puis ils s'en vont frapper au château. Il arrive un grand domestique. Il dit :

- Qu'est-ce que vous voulez, mes petits enfants ?

Ils ont dit :

- Mon cher monsieur, on est des enfants perdus dans le bois et on vient vous demander l'hospitalité, absolument. On est fatigués, puis on a faim.

Puis ils se lamentent.

- Je vais aller dire ça au roi ; il a coutume d'être terriblement bon. Je pense que vous allez être reçus *de première classe.*

Il va dire ça au roi. Le roi est tout pressé. C'était un roi terriblement charitable. Il dit :

- Vite les domestiques puis les servantes ! Faites entrer ces enfants-là, puis donnez-leur à manger puis à boire. Ayez-en bien soin. Faites-les coucher dans de bons lits, puis demain matin, j'irai les voir.

Comme de raison, les enfants sont *reçus comme sur la main.* On leur donne à manger comme il faut, puis à coucher, tout de *première classe.* Les enfants se trouvent quasiment dans le paradis : ils n'avaient jamais mangé à leur saoul de leur vie, je pense, que depuis qu'ils étaient là.

Toujours, voilà le lendemain matin ! Le roi se lève puis rien de plus pressé que d'aller voir les petits enfants. Il arrive puis il leur donne la main :

- Bonjour, mes petits enfants !
- Bonjour !
- Quels sont vos noms ?

Le plus vieux s'avance. Il dit :

- Moi, mon nom c'est Parle. L'autre c'est Jacques, puis l'autre c'est Pierre.

Le roi dit :

- Vous êtes trois beaux petits jeunes hommes *de première classe* !

- Écoutez, sire mon roi, dit Ti-Parle ! Si vous voulez nous employer une *escousse*, là ; on n'a pas d'argent ; on n'a rien ; on voudrait travailler.

- Vous n'êtes pas bien vieux, mais en tout cas, quand même je vais essayer de vous employer.

Il en met deux aux vaches puis aux cochons : Pierre puis Jacques. Quant à Ti-Parle, lui, le plus vieux qui était plus beau que les autres un peu, il le met dans le jardin pour avoir soin des roses, puis les arroser. Ti-Parle est bien *changé* puis les autres, habillés comme des *misouillons*. Comme de raison, au derrière des vaches puis des cochons, ils ne pouvaient pas être habillés en princes.

Un bon moment donné, ils sont jaloux de Ti-Parle, de leur frère, de voir qu'il est avec la princesse et qu'il va faire des tours dans le jardin. La princesse, elle, trouvait que c'était le plus beau petit jeune homme qu'il n'y avait pas, puis elle était toujours *alentour* de Ti-Parle. Ses petits frères le voyaient faire, puis ils étaient jaloux. Pierre dit à Jacques :

- Si tu veux, on va dire que Ti-Parle est capable d'aller chercher le violon du géant !

Ils avaient entendu parler de ça, eux autres, qu'il y avait un géant qui avait un violon qui jouait terriblement.

- On va dire qu'il s'est vanté d'aller chercher le violon du géant. On va dire ça au roi. Le roi va l'envoyer, c'est tout probable ! S'il y va, il meurt !

Toujours, comme de raison, le soir arrivé, il y en a un qui se faufile, puis il s'en va trouver le roi :

- Sire mon roi ! Voyez-vous, Ti-Parle, il est *vanteux pas mal* !

- Qu'est-ce qu'il a fait, Ti-Parle ? Il n'a pas l'air de ça. Il a l'air d'un petit jeune homme qui est bien intelligent puis bien aimable.

- Oui ! Il s'est vanté qu'il serait capable d'aller chercher le violon du géant. Vous savez ! Lui, il est toujours mieux que les autres ! Il se croit capable d'aller chercher le violont du géant. Il s'en est vanté.

- Bien, s'il s'en est vanté, il va y aller ! Ne craignez pas ! *D'abord qu*'il s'est vanté de ça, il va aller chercher le violon du géant !

Un bon moment donné, le roi voit Ti-Parle. Il dit :

- Ti-Parle ! Tu n'es pas *easy*, toi ! Paraît que tu te serais vanté que tu étais capable d'aller chercher le violon du géant ?

- Sire mon roi ! C'est étrange pour moi ! Je n'en ai jamais entendu parler ! Je ne sais même pas s'il y a un géant qui a un violon. En tout cas, s'il faut y aller, sire mon roi, je suis prêt à y aller. Seulement, je ne peux pas y aller à pied, c'est terriblement loin. Vous allez venir me *mener* un bout, puis après ça, je ferai le restant à pied.

On va dire, comme de raison, que Ti-Parle *se trime* un sac de galettes, puis il part pour aller chercher le violon du géant. Voilà Parle parti ! Il se fait conduire par un domestique avec une voiture, juste un certain bout, puis quand il a *pris la forêt*, il *débarque* :

- *Asteure*, il dit au cocher, *vire de bord* puis ne t'occupe pas de moi ! Laisse-moi faire ! Moi, je vais *prendre la forêt*. Je vais aller voir pour trouver où *reste* ce géant-là, pour trouver sa cabane.

Finalement, il *prend la forêt*. C'était *pas mal piqué par les pistes* du géant. Il voyait ça. Il y avait des *chemins de pied* battus. À force de suivre ces *chemins de pieds*-là, un bon moment donné il arrive. Il voit une petite grotte qui avait de la mousse après ; c'était terriblement vieux !

Toujours, il se faufile le long de la petite grotte. Tout d'un coup, qu'est-ce qui arrive ? Une vieille ! Elle dit :

- Bonjour, mon petit garçon ! Dis-moi donc où tu cours ?

- Qu'est-ce que je cours, ma bonne grand-mère ? Je suis perdu dans le *bois* puis je suis arrivé ici.

- Mon petit garçon ! Moi, mon *vieux*, c'est un géant épouvantable ! Je ne sais pas où je vais te mettre. S'il faut qu'il arrive et qu'il te voie, il te dévore. Il mange de la chair humaine. C'est un géant épouvantable !

- Bon Dieu, ma bonne grand-mère ! Comment vais-je faire ? Il va toujours falloir que vous essayiez de me cacher quelque part !

- On va attendre un peu puis quand je vais le voir venir, j'essaierai de te cacher.

Toujours, elle voit venir son géant qui s'en vient d'un pas ! Il avait des bottes épouvantables puis il s'en venait. Il avait les pieds peut-être bien longs de même. . . (geste du conteur), puis, écoute, il faisait une *piste* ! Elle voit venir son bonhomme. Elle dit :

- Vite, mon Ti-Parle ! *Rentre* ! Viens avec moi !

Elle part puis elle l'emmène dans la cave. Elle ouvre la porte de la cave : puis dans la cave, elle avait une cuve. Elle fait fourrer Ti-Parle sous la cuve, puis elle rabat la cuve. Puis elle dit :

- Ne *grouille* pas, ne fais pas signe de vie, reste là ! Le soir, si tu veux sortir quand il dormira, tu auras beau ! Ne fais pas de bruit. Prends garde, il *dort tendre* ! Prends bien garde à toi, je te défends ! S'il faut qu'il te voie, il te dévorera net vivant.

Toujours que Ti-Parle se fourre net sous la cuve, puis voilà Ti-Parle qui est là. Il attend. Tout d'un coup, le géant arrive. C'est bien court, le plancher en tremblait à recevoir cet animal qui marchait dessus. En entrant, il dit :

- Sa vieille !

Il se met à renifler :

- Il y a de la viande fraîche, ici, *certain* !

La bonnefemme dit :

- Es-tu fou ? Bien croire qu'il n'y a pas de viande fraîche !

- Je le sais !

Il *sacre une claque* par la tête de la bonnefemme.

- Tu viendras pas me dire que j'ai menti ! Je te le dis : ça sent la viande fraîche ! Moi, je sais que ça sent !

- Des peurs ! Je ne sais pas. Je suppose que tu veux être choquant ! T'as ça dans le nez la senteur ! Y a rien ici, je t'en réponds, y a rien ici !

Toujours, il fouille partout partout. Il ouvre la porte de la cave. Ti-Parle, qui était sous la cuve, avait une *maudite* peur qu'il aille lever la cuve. Mais le géant regarde puis il ne voit rien. Toujours, il ferme la porte de la cave. Il dit :

- En tout cas, c'est bien moi qui avais ça dans le nez parce que je ne vois pas grand-chose ici. C'est impossible !

Finalement, la nuit est arrivée puis Ti-Parle entend ronfler le géant qui est dans son lit, couché avec sa bonnefemme. Tout tremble, c'est bien court ! Quand il ronflait, la maison tremblait, ce n'est pas mêlant ! Il dit :

- Je suppose qu'il dort d'un profond sommeil.

Là, Ti-Parle vient à bout d'ouvrir la porte de la cave. Puis là, il dit :

- *Asteure*, il faut que je fonce !

Il regarde dans la chambre. Ti-Parle avait vu le violon, dans le jour, dans la chambre du bonhomme. Ce n'était pas un violon ordinaire ! Un *tannant*, oui ! Il dit :

- Il faut prendre bien garde de toucher aux cordes. S'il faut que je touche aux cordes, je suis *fini* !

Comme de raison que Ti-Parle se faufile. Il s'approche du géant qui ronflait tellement que tout tremblait. Il part pour *s'élonger* la main pour mettre la main sur le violon, à tâtons, il *s'adonne* à mettre la main sur une corde. Eh *maudit* ! Le violon te *sacre un barba* épouvantable ! Le géant *sacre une claque* à sa bonnefemme. Il dit :

- Ma vieille *maudite* ! Veux-tu pas laisser mon violon tranquille ! Tu m'as fais *faire un saut* ! Je te préviens !

La bonnefemme ne parle pas, comme de raison. Elle se met là puis elle ne dit pas un mot. Elle le savait, elle. Elle s'en doutait tellement que c'était Ti-Parle qui avait touché aux cordes du violon.

Finalement, lui, la deuxième fois, il *s'enfile*. Il vient à bout de décrocher le violon sans *mettre aucun barda*. Il *gagne* la porte puis il prend la course. Il court, en tout cas, pas loin d'un mille sans arrêter. Il était tout *pâmé*, essoufflé. Là, il s'arrête puis il reprend son souffle un peu. Il dit :

- Jamais je ne croirai que je ne suis pas assez loin pour que le géant me rattrape. C'est impossible !

Finalement, quand il a repris son souffle un peu, il continue son chemin. Là, il file jusqu'au château, à pied. Il arrive, c'est bien court, à la *brunante* du soir, *resté* à plat, avec le violon. Mais il n'y avait pas moyen de toucher à une corde, ça aurait pu retentir à un mille de loin.

C'est pas mêlant, ça sonnait c'était épouvantable !

Il arrive. En arrivant à la porte, il cogne puis les valets arrivent :

- Valet, va dire au roi que je suis arrivé avec le violon du géant ! Il m'avait dit que je serais pendu si je n'arrivais pas avec le violon. Je suis arrivé avec le violon.

C'est quand le roi aperçoit le violon ! C'était un violon épouvantable ! Le roi part pour toucher une corde : mais *maudit* ! C'est un *barda* dans le royaume, épouvantable ! Ça sonnait ! Il dit :

- Il est défendu de toucher une corde ! Je vous le dis, ô roi ! C'est le violon le plus fort du monde ! En tout cas, prenez-le ! Prenez-le puis accrochez-le dans votre chambre ! Ça, c'est tout pour moi !

Le roi dit :

- Ti-Parle, tu vas être récompensé ! Tu vas être récompensé pour ton violon.

Là, il lui met un beau petit habit de prince sur le dos. Puis voilà mon Ti-Parle qui est dans le jardin avec la princesse ! Puis ses frères ont dit :

- Il est toujours bien arrivé !

Ils entendent dire ça par les domestiques, après le dîner, que Ti-Parle est arrivé avec le violon du géant puis que c'est un *barda* terrible dans le royaume. Ils ont dit (les domestiques) :

- Il n'y a pas moyen de toucher une corde. Ça sonne épouvantablement !

Ses deux petits frères, Pierre et Jacques, ont dit :

- Oui ! Tu vois comme il est bien *maudit*, hein ! Il a été chercher le violon du géant. Bien, on va dire qu'il s'est vanté qu'il serait capable d'aller chercher le géant. Bien là. Il est *fini* ! Il va mourir, *certain* ! C'est impossible, une bête semblable . . . ! Bien croire qu'il ne sera pas capable d'emporter le géant, c'est impossible !

Toujours, comme de raison, ils s'en vont dire au roi :

- Ti-Parle est allé chercher le violon du géant. Bien, il s'est vanté qu'il serait capable d'aller chercher le géant lui-même !

- C'est impossible ! dit le roi. Vous savez toujours bien que c'est une bête féroce ! C'est impossible qu'il se soit vanté !

- Il s'est vanté, il s'est vanté de ça !

Le roi rencontre Ti-Parle. Il dit :

- Écoute donc, Parle ! C'est toujours bien terrible comme tu es *vanteux* ! Tu t'es vanté que tu serais capable d'aller chercher le géant lui-même !

- Oui, sire mon roi ! Mais je ne me suis pas vanté ! S'il faut y aller . . . ! Je n'en ai jamais parlé ! Vous savez bien qu'une bête féroce comme le géant, c'est impossible de la capturer, sire mon roi ! Si vous voulez que j'aille, je m'en vais y aller ! Mourir pour mourir, moi, il n'y a rien que je refuse à mon maître. Si vous me *trimer* une cage à toute épreuve, en fer, que personne ne serait capable de défoncer ; une cage faite en acier, puis *de première classe*, avec un bon cadenas à sept serrures, puis les clefs dans ma poche.

- Parle, tu vas l'avoir !

- *Asteure*, ça me prend un cocher, ça me prend une voiture pour mettre la cage dedans, ça prend deux hommes : moi, puis le cocher pour *mener* le cheval.

- C'est correct ! Tu vas les avoir.

En disant cela, la voiture est là, puis la cage est *embarquée* dans la voiture. Il y avait assez de domestiques . . . ! Tout était servi. Parle avait les deux mains croisées, puis tout se faisait à sa parole.

On va dire que, quand la cage est *embarquée*, Ti-Parle *embarque* avec le cocher en avant, puis les voilà partis pour aller chercher le géant !

Lui, il *était fâché sans connaissance* quand il a vu que son violon était parti. Il avait battu sa femme quasiment pour la tuer.

- Puis voir ! J'avais entendu sonner. Je pensais que c'était toi. Mais *à cause que* tu ne l'as pas dit ?

Puis là, le bonhomme *sacre une volée* à sa bonnefemme. Mais la bonnefemme a beau dire :

- C'est pas de ma faute ! C'est pas de ma faute !

Mais elle ne dit pas que c'était Ti-Parle, ni rien. Elle ne parle pas un mot. Tout ce qu'elle dit au géant :

- Hier au soir, il a couché un petit jeune homme ici. C'est peut-être bien lui, je ne sais pas !

Le géant le cherchait puis il courait après partout. Il a tout fait. Il est allé *virer* jusqu'au chemin du roi, puis il ne le voyait pas. Il ne voyait rien. Le géant était encore en devoir de chercher pour connaître celui-là qui était parti avec son violon et Ti-Parle s'en allait, *embarqué,* avec une cage épouvantable. Tout à coup, qu'est-ce qu'il voit ? Le géant le long du chemin ! Le géant ! Il lui fait signe :

- Géant, arrête ! Arrête !

Le géant arrête. Ti-Parle lui dit :

- Je cours après un petit jeune homme, nommé Parle, qui fait du mal. Il a volé puis il n'y a pas moyen de le prendre. C'est une bête féroce, c'est épouvantable ! Vois-tu la cage qu'on a là ?

Là, le géant dit :

- Oui !

- Bien, voudrais-tu *embarquer* là-dedans pour la *sonder* pour voir si elle serait capable de le tenir ? C'est une bête féroce !

- Oui ! Je te réponds : si moi j'*embarque dedans*, il n'y a pas un diable pour la briser !

Ti-Parle *débarre* la porte de la cage puis le géant entre. Une fois que le géant est entré dans la cage, il prend le cadenas à sept serrures puis il ferme la porte. Il dit :

- Oh ! Mon beau ! T'as forcé tout ce que tu as voulu puis tu n'as pas été capable de la briser ! Restes-y !

Il *revire de bord* avec le cocher puis le voilà parti pour aller chez le roi ! Dans les contes ça va bien vite, il avait été deux ou trois jours dans son voyage. C'était terriblement loin ! En tout cas, au bout de trois jours, qu'est-ce qui arrive au royaume avec cet animal dans la cage qui *faisait feu des dents* ? Le géant avait quasiment tout cassé ses dents à gruger après le fer. Il était enragé.

On va dire que Ti-Parle, en arrivant avec le géant chez le roi, il *remonte* encore de nouveau, là. C'est pas ça ! Il est grand prince dans le château ! C'est lui qui est le roi et maître quasiment du château ! Puis il voyage avec la princesse *de première classe.*

Ses petits frères, eux autres, qui étaient là, ils entendent dire ça ! Ils ont dit :

- C'est pas possible ! Parle est allé chercher le géant ! Il paraît que le géant est arrivé dans le château.

Ils parlent aux domestiques. Les domestiques disent :

- C'est bien trop vrai ! Si vous voyiez cette bête-là ! C'est épouvantable ! Venez le voir ! Il est dans la cage.

Ils partent puis ils s'en vont voir cet animal qui était dans la cage. Ils se sont dit :

- C'est épouvantable !

Ti-Parle rencontre ses petits frères. Il leur dit :

- Mes petits frères ! Vous étiez jaloux de moi, de mes *positions*. Vous avez essayé de me *détruire*, hein ? Bien, je suis bien plus fin que vous autres ! Vous voyez, moi, je suis allé chercher le violon du géant ; je suis allé chercher le géant. Vous m'avez déclaré sur tout. Je ne m'en serais pas vanté, mais vous avez travaillé pour me *détruire*. Mais, moi, ce n'est pas ça. Vous êtes mes petits frères. Bien, je vais vous habiller sur la *formance* d'un prince, tous les deux, et vous allez être mes serviteurs dans le royaume.

Le roi et le géant se plurent. Il a commencé à faire des soirées. Puis il a tout invité le monde à venir voir cet animal et ils ont fait de l'argent comme de l'eau. C'est la *finition* de mon conte.

Le conte de God

Plusieurs versions canadiennes de contes donnent Cod comme nom au héros éponyme de celle que nous avons recueillie. En fait, il peut s'agir, à l'origine, du même nom puisqu'en linguistique, la seule différence entre un k et un g réside non dans le lieu de l'articulation qui est le même, mais dans la sonorisation (g)/désonorisation (k). Dans l'un ou l'autre des moments de sa transmission orale, un conteur a pu percevoir God au lieu de Cod et transmettre son acquis. Mais ce n'est pas un problème qui doit retenir longtemps.

Le conte de God *est composé d'éléments des contes types 531 et 530. Dans le folklore international, le conte type 531 est intitulé :* La belle aux cheveux d'or, *et le conte type 530,* La montagne de verre.

La qualité principale accordée au héros est son savoir encyclopédique. C'est grâce à cette science qu'il découvre où réside la « plus belle princesse du jour » et qu'il part la retrouver afin d'en faire sa femme.

Comme elle réside sur une montagne de glace haute de deux cents milles, il lui faut recevoir l'aide d'un auxiliaire magique. En l'occurrence, il s'agit d'un cheval doué de la faculté de parler qui l'aborde, chemin faisant.

Deux motifs centraux retiennent l'attention : l'escalade de la montagne et la délivrance du prince métamorphosé en cheval. L'épisode de l'escalade de la montagne de glace n'est pas sans rappeler la façon dont le héros du conte Jean de l'Ours *s'y prend pour sortir de la grotte où ses compères l'ont abandonné. Avec une grande quantité de provisions, il monte sur le dos d'un aigle. À intervalles réguliers Jean de l'Ours doit sustenter sa monture. Mais les provisions manquent et Jean est réduit à couper un morceau de chair à même sa propre cuisse sans quoi il serait retombé au fond de la grotte avec*

son aigle[1]*. Cependant, God n'est pas réduit à cette extrémité. Sur le dos de son cheval qu'il nourrit à chaque saut, il arrive au sommet et rencontre celle pour qui il a entrepris cette escalade périlleuse.*

Le deuxième motif intéressant est celui de la délivrance du prince métamorphosé en cheval. Dans la langue populaire, métamorphoser se dit souvent « amorphoser » ou « emmorphoser ». La délivrance du prince se fait par décollation. Dans la mentalité populaire, on retrouve sous forme de légende, la croyance en ces formes de métamorphose. La plus répandue au Québec est sans contredit la croyance en l'existence de loups-garous, c'est-à-dire d'hommes changés en loups. Pour le devenir, cependant, il n'est pas besoin d'avoir été l'objet d'un sort particulier. Il suffisait seulement de ne pas avoir fait ses Pâques pendant sept années consécutives. La délivrance ne se faisait pas par la mise à mort du métamorphosé. On n'avait qu'à lui « tirer » une goutte de sang.

Ce conte a reçu une assez large diffusion dans le monde : Estonie, Finlande, Laponie, Danemark, Grèce, Russie et Tchécoslovaquie.

1. Conte type 301 B.

LE CONTE DE GOD

J'ai pas besoin de vous dire, une fois, ça se passait dans une province. Dans cette province-là, il y avait un roi, puis ce roi-là, il avait un fils. Ça va être le plus beau prince qu'il n'y a pas et il s'appelait God.

Lui, c'était un enfant intelligent *épouvantable*, et son père l'avait fait instruire dans *toute*, dans tout ce qu'il y avait de mieux. Il avait lu dans les livres magiques. Il avait lu partout dans tous les livres. Il était instruit *à la force du mot*.

Finalement, il était rendu à vingt ans. Il dit à son père :

- *Asteure*, il faut que je parte *à la découverte* pour aller me trouver la plus belle princesse du jour.

Là, le roi dit :

- Es-tu fou ! Tu sais toujours bien, God, il y en a *bien manque* des princesses ici, des princesses riches, des rois riches ! Pourquoi que tu *ruffes* ?

- Ah ! il dit, non ! Pas ces princesses-là ! Je ne les trouve pas de mon goût. C'est impossible. Moi, il faut que je prenne encore mieux que ça. Je vais partir pour un voyage.

Toujours, son père *se met après lui* :

- Ça n'a pas de bon sens, God, de partir pour un voyage.

Mais, finalement, il a ça dans la tête. Il se fait venir un domestique. Il fait brider un cheval puis seller. Il se prend des provisions, puis du vin, puis toutes sortes de choses. Des provisions !

Et voilà God parti ! Il *prend le bois*, en pleine forêt. Vous savez que dans la forêt il y a toutes sortes de choses : il y a des bêtes féroces, puis il y a toutes sortes de choses. Mais il était armé *pas mal*. Il avait un bon sabre, puis ensuite un revolver, puis tout ce qu'il fallait : des *baïonnettes*, puis *toute* !

Mais, finalement, il passe huit jours dans la forêt à coucher à la belle étoile et à combattre les bêtes féroces. Ensuite, il manque de provisions : il n'a plus rien, il est presque découragé. C'est bien court, c'était *terrible* ! Depuis le temps qu'il marchait dans la forêt à coucher *à la belle nuit*, je vous dis qu'il regrettait le royaume de son père ! Ça faisait bien longtemps qu'il n'avait pas fait ça ! Son habit était quasiment presque tout en lambeaux, son cheval était rendu raide maigre, tout fatigué. Manger rien que du *foin plate* comme il pouvait attraper !

Finalement, comme de raison, un bon moment donné, un bon jour, il se met à passer sur un terrain assez *rochu* c'est *épouvantable*, dans des montagnes *rocheuses effrayantes*. Et lui, il monte ça comme il peut. Son cheval était en arrière de lui. Finalement, son cheval s'envoie une patte dans un trou, puis il tombe, puis il se casse la patte. Il est obligé de tuer son cheval, de le *rachever*. Il laisse tout ça là, comme de raison ! Il *rachève* son cheval, et lui, il reste tout seul, à pied. Là, il pleure, il fait *toute*. Il est bien attristé de voir qu'il a tué son cheval, puis qu'il faut qu'il parte en pleine forêt. Mais courageux puis *capable* en tout cas, il *file* ! Il *prend la forêt* puis il *file*.

Un bon moment donné - ça faisait huit jours qu'il était dans la forêt à manger ce qu'il pouvait attraper - il a manqué de provisions. Il n'avait plus de provisions, il n'avait plus rien ! Il n'avait plus rien que du vin ; c'est tout ce qu'il avait. Finalement, il arrive dans un *désert*. En arrivant dans le *désert*, qu'est-ce qu'il voit ? C'est grand, c'est terriblement grand !

- Dis-moi donc ! Le bon Dieu m'a protégé d'arriver dans un si grand *désert* ! Il y a toujours bien quelque roi par ici, je suppose ? Jamais je ne croirai !

Il fait un bon bout dans le *désert*, aussi loin qu'il peut voir. Il voit des petites lumières et puis il voit une espèce de château, au loin. Finalement, il marche, il marche, puis il vient à bout d'arriver à la *brunante* du soir au château. En arrivant, c'est le plus beau château du monde ! Et il faisait bien noir ! Quand il arrive là, God part puis il s'en va frapper à la porte. Qu'est-ce qui arrive ? Un valet ! Il dit :

- Je voudrais vous demander la charité pour l'amour du bon

Dieu. Je suis *resté*, à bout. Je suis un jeune prince ; je suis rendu au bout de la faim et au bout de la capacité. Je voudrais un *couvert* pour la nuit, s'il y avait moyen.

- Bien oui ! On va aller voir, et j'en réponds que monsieur le roi . . . il est tellement bon ! Vous allez être reçu, *certain* !

Le domestique prend sa course, il part puis il s'en va dire ça au roi.

- Venez voir ! Il y a un jeune homme *d'arrivé* au château. Il est tout fatigué ; son habit est tout en lambeaux ; ça fait huit jours qu'il est en forêt. Il a eu bien de la misère ; il est rendu presque au bout de la faim.

Le roi dit :

- Je n'ai pas besoin d'y aller ! Dites-lui qu'il entre, puis ayez-en bien soin ! Dites aux servantes qu'elles lui donnent à manger, puis qu'elles aient soin du jeune homme ! Dans quelques minutes, je vais aller le voir.

Finalement, le domestique part à la course puis il s'en va dire ça, comme de raison, à God. God entre. Là, ils sont tous *alentour* de lui : il était tellement beau puis tellement aimable, c'était *épouvantable* ! Là, les domestiques puis les servantes sont *alentour* de God. Savez-vous que God est *porté sur la main* !

Il passe une quinzaine de jours chez le roi, comme ça, pour se laisser *revenir*. Le roi le trouvait aimable *épouvantable* et il l'engage. En tout cas, voilà le roi qui engage God pour avoir soin des animaux, des vaches puis des cochons, puis toutes sortes de choses comme ça. Il l'habille comme il faut, et ensuite, voilà God qui commence à avoir soin des animaux, des moutons, des cochons, des vaches, puis tout. Il part de même ; il se disait en lui-même :

- C'est pas un *règne* ça, avoir soin des animaux, des vaches ; être au cul des cochons puis des vaches, puis ci, puis ça ! C'est pas mon genre de vie ! Moi qui ai toujours été bien élevé, qui étais prince, puis ensuite qui étais riche, fortuné ! Ça fait pas ! Il faut absolument que je change mon métier !

Finalement, il lisait dans tous les livres magiques, le soir. C'était bien instruit, mes petits frères, ça ! Son passe-temps, c'était de lire. Un bon moment donné, tout en lisant dans les livres, il arrive sur une page, il aperçoit une princesse qui était belle. Mais elle *reste*, la princesse Bossi Boni, elle *reste* à deux cents milles en haut des montagnes de glace. C'était marqué dans les livres. Il dit :

- C'est impossible ! Aller là, c'est impossible !

Mais il était tellement courageux ! Il dit :

- Jamais je ne croirai ! En tout cas, le bon Dieu va peut-être bien me protéger. C'est une belle princesse, la princesse Bossi Boni ! Il n'y a pas moyen, il faut que j'y aille !

Il se *fourre* ça dans la tête pendant quelques jours. Puis il se décide tout d'un *bond*. Il dit au roi :

- Écoutez ! Il faut absolument que je change mon *régime* de vie. Moi, vivre de même, aux vaches puis aux cochons, puis ci, puis ça, avoir soin de ça ! Non ! Et vous savez ! Je suis fils de prince et j'ai toujours été bien élevé ! Je suis instruit. Il faut que je voie d'autres choses de la vie. Il faut absolument que j'aille à la *découverte* pour trouver une princesse qui est assez jolie, la plus belle princesse du monde !

- Écoute, mon petit God ! Tu vas avoir de la misère. Il y en a une, une belle princesse ! Mais elle *reste* terriblement loin : la princesse Bossi Boni. On en entend parler depuis bien des années : c'est la plus belle princesse du jour ! Mais personne est capable d'aller là ! Les montagnes de glace, ça ne se monte pas ! C'est impossible !

Finalement, il se *trime* un bon matin, il prend des provisions, un bon *pack-sac* de provisions. Puis voilà God qui *prend la forêt* encore ! Il fait un bon bout dans le chemin du roi, mais il se *tanne*. Il *prend la forêt*. Le voilà parti ! Il avait *pas mal* de provisions puis il était bien armé. Il dit :

- En tout cas, mourir pour mourir, si je meurs en chemin, je mourrai !

Il *prend la forêt* puis il *file*. Il marche un trois ou quatre jours de temps dans la forêt encore, avec beaucoup de misère. Mais, un bon

"...il lisait dans tous les livres magiques, le soir. C'était bien instruit, mes petits frères, ça!"

moment donné, il trouve un chemin du roi, un chemin au travers du bois. Il y avait un beau chemin ; il était *habité* ; il voyait qu'il y passait beaucoup de voitures. Finalement, il prend ce chemin-là, puis il se met à *filer*.

Tout d'un coup, en s'en allant le long du chemin comme ça, il aperçoit une petite grotte, où il y avait une vieille qui sort par la porte.

- Bonjour, petit God ! Dis-moi donc où est-ce que tu vas ?

- Comment, ma bonne grand-mère ! Vous me connaissez ?

- Oui ! Bien sûr que je te connais ! Je te connais certainement ! Où est-ce que tu vas ?

- Je vais pour découvrir la plus belle princesse du jour.

- Je sais ! Tu vas voir la princesse Bossi Boni. Bien, mon petit garçon, tu n'as pas qu'une petite idée là ! Elle *reste* au-dessus des montagnes de glace. Tu peux bien croire, c'est impossible de monter là ! Tiens ! Sois courageux ! Je te souhaite un bon voyage puis que tu réussisses dans tes entreprises.

Il lui avait donné trois ou quatre galettes à la bonne grand-mère, comme de raison. La grand-mère prend les galettes puis elle le remercie beaucoup.

Quant à lui, il continue, puis il marche, il marche dans la forêt, sur le même chemin. Puis ça *file* ! Un bon moment donné, il arrive au bout du chemin. Il n'est pas encore rendu aux montagnes de glace. Il *prend le bois*, puis ça *file* ! Il était tout seul dans la forêt et tout d'un coup il entend hennir. Il dit :

- Dis-moi donc comment ça se fait ? Un hennissement de cheval ! Comment ça peut se faire ?

Toujours, tout d'un coup, il voit un petit cheval. Le plus beau petit cheval *caille* qui *arrive pas*, puis qui ne se voit jamais ! Il arrive auprès de God ; il lui dit bonjour :

- Bonjour, God ! Où est-ce que tu vas ? Je sais où est-ce que tu vas ! Tu cherches la princesse Bossi Boni. Moi, je m'en vais t'aider. On va partir tous les deux.

- Comment, mon petit cheval, tu parles ?

- Oui ! Certainement que je parle ! Tu vas faire tel que je vais te le dire, puis je pense que tu vas réussir dans tes entreprises. Viens avec moi ! On va y aller !

Là, il part avec le petit cheval, puis c'est le petit cheval qui le conduit. Ils marchent encore trois jours dans la forêt, comme ça, à la belle étoile. Un bon moment donné, ils arrivent au pied des montagnes de glace. Le petit cheval dit :

- Tiens ! Vois-tu les montagnes, là ? Bien, c'est les montagnes de glace. Bien tu vois ? Il faut que je monte, il faut monter là-dessus !

- C'est impossible ! Comment peut-on faire pour monter là-dessus ? C'est impossible !

- Ce n'est pas impossible, God ! On va coucher ici ; demain matin on va s'envoyer pour monter les montagnes de glace.

Finalement, ils couchent là. Ils se font un feu puis ils se couchent là tous les deux, le petit cheval et God. Et le lendemain matin, le petit cheval se lève. Il dit à God :

- Donne-moi du pain, puis fais-moi boire une chopine de vin.

Il donne ça à son petit cheval, du pain, puis une chopine de vin.

- *Asteure*, nous voilà rendus au pied de la montagne ! Tu vas *embarquer*, puis ne regarde pas en bas. Je te défends de regarder en bas ! Moi, laisse-moi faire, là. À tous les deux cents pieds, il y a un espace de quatre pieds de large. Il y a deux cents milles à monter : ça me fait plusieurs sauts à faire ! Décourage-toi pas, puis ne regarde pas en bas ! Je te défends bien de regarder en bas ! *Embarque* ! Tiens-toi bien !

Voilà God qui *embarque*, puis il se tient. Il prend comme il faut son petit cheval par le cou, puis il tient bien, monsieur ! Puis voilà le petit cheval qui se *prend de l'air* ! Le cheval fait un saut. Il saute sur la première marche de la montagne, puis il gratte. Il était ferré pour la glace. Il gratte, puis il gratte, puis il *prend jusqu'aux dents*. Il vient à bout d'*embarquer* sur la petite place qu'il y avait là, pour se reposer. Il dit :

- God, *débarque !* Fais-moi prendre du vin puis du pain, puis ne regarde pas en bas. Je te défends de regarder en bas !

God *débarque* puis il fait boire du vin au petit cheval, puis du pain. Puis il *rembarque*. Pour *couper au plus court*, il fait trois *élancées* comme ça sur la montagne. À la quatrième *élancée* qu'il fait, il arrive à peu près à deux pieds du *bord* de la montagne, pour prendre le dessus de la montagne. Là, il gratte. Le petit cheval *prend aux dents*, puis il gratte. God était *embarqué* sur son dos. Il ne regardait pas en bas. Il pensait bien débouler *haut en bas* de la montagne.

C'était fini. Le petit cheval, à force de gratter puis de *prendre avec ses dents*, vient à bout de monter le *dessus* de la montagne. Quand il est rendu *sur le dessus* de la montagne, il dit à God :

- *Asteure, débarque* puis regarde !

God *débarque* puis regarde en bas, puis il s'aperçoit, oh ! je ne vous mens pas, je pense qu'il ne voyait pas le *bord*, à force que c'était haut. C'était *terrible* !

- Bien, il dit, *asteure*, viens avec moi !

Ils partent tous les deux. Ils font une *couple* de milles. Tout d'un coup, ils arrivent dans un grand *désert* : c'était le plus beau château du monde ! C'est bien court, c'était un château tellement riche, c'était *épouvantable* ! Il dit (le petit cheval) :

- Regarde, *asteure* ! Il faut que tu arrives bien tranquillement pour *faire la connaissance*. Moi, ne sois pas inquiet de moi ! Il y a une petite étable là, je vais m'en aller dans la petite étable, puis tu viendras me voir de temps en temps.

- C'est correct !

Le petit cheval part puis il entre dans cette petite étable-là. Il dit encore une fois à God :

- De temps en temps tu viendras me voir !

- C'est correct !

Voilà God qui *gagne* le château ! Comme de raison, il cogne à la porte. Qui est-ce qui *ressourd* ? Des valets, puis c'était des vieilles servantes qui avaient du poil au visage, ni plus ni moins, à force qu'elles étaient vieilles, et les vieux, c'était pareil ! Personne ne pouvait quasiment habiter là. Ça faisait bien des années qu'ils étaient là, tout en *croche*, bien vieux. Finalement, God s'informe aux vieux :

- Avez-vous une princesse ici ?

- Oui, il y a une princesse ! La princesse est tellement belle, c'est *grave* ! God, c'est impossible ! Il n'y a quasiment pas moyen de la voir. Elle est *renfermée*, puis ensuite, elle ne se montre pas *le* jour.

- Il faut absolument que je la voie, *c'est impossible* !

God, comme de raison, était si *fin*, puis si aimable, puis si beau qu'il ne put s'empêcher de séduire les domestiques puis les vieilles. Finalement, il commence à connaître le grand maître du château. Il lui fait une *façon terrible*, et toujours, il vient à bout de se faire ouvrir les portes pour aller à la princesse.

En ouvrant les portes, comme de raison, il entre dans un salon *épouvantable* : tout était en or, en or massif ni moins dans ce château-là. Il s'en va dans le château. Il voit un *garde-robe* qui est tout garni d'habits de beaux princes, puis de toutes sortes de choses. God se fait la toilette, et il s'habille comme il faut et le voilà parti pour aller à la chambre de la princesse.

Il arrive, la chambre était *barrée*. Mais God, à force de travailler puis de cogner, la princesse se lève puis elle s'en va ouvrir la porte. Quand elle aperçoit Ti-God :

- Le beau prince ! Seigneur, le beau prince ! Qui vous a dit de venir ici ? Qui vous a donné la permission de venir dans ma chambre ?

- Ah ! c'est une chance que j'ai eue ! Je suis arrivé, puis finalement, je suis venu à bout de faire consentir les vieux à me donner les clefs. J'ai ouvert une porte, puis une autre, d'une porte à l'autre, je ne pensais jamais vous rencontrer, belle princesse ! C'est vous la princesse Bossi Boni ?

- Oui ! Bien c'est le premier beau prince de même que je vois dans ma vie ! Vous êtes tellement beau, tellement aimable ! Jamais j'en épouserai un autre que vous ! C'est *impossible* !

Toujours, là, il fait connaissance avec la princesse, puis là il se fait aimer par la princesse, une affaire *terrible* !

God est deux jours là. Il n'avait pas pensé à son petit cheval. Son petit cheval lui avait dit d'aller le voir de temps en temps. Il n'avait pas pensé d'aller le voir. Un bon moment donné, il lui vient à l'idée

d'aller voir son petit cheval. God était dans le château tellement heureux. Mais le petit cheval, lui, était tout seul dans sa petite *bâtisse*.

Finalement, il s'en va trouver son petit cheval. Le lendemain matin, il arrive. Son petit cheval est sur le côté, puis il se lamente. Il dit :

- Vite, God ! Tu n'as plus rien que le temps ! Coupe-moi le cou ! Coupe-moi le cou avant que je meure ! Dépêche-toi ! Coupe-moi le cou !

- C'est impossible ! Tu m'as rendu un si grand service ! C'est impossible pour moi de te couper le cou.

- Coupe-moi le cou, God ! Tu n'as plus rien que le temps ! Vite ! Coupe-moi le cou ! Je te presse, vite ! Coupe-moi le cou au plus vite !

God écoute son petit cheval. Il prend son sabre puis il coupe le cou de son petit cheval. En lui coupant le cou, il se *dévire* : un beau prince était en arrière de lui !

- Tiens, God ! Tu m'as délivré ! Tu vas voir, *asteure*, la montagne de glace est disparue. Tu vas voir comme il y a un beau pays ici et comme on va être heureux tous les deux !

Là, en coupant le cou au petit cheval, la montagne de glace avait disparu. Tout cela avait été *amorphosé* par les fées. La montagne est disparue et cela a fait la plus belle grande ville du jour. Et God, j'ai pas besoin de vous dire que God était heureux avec sa princesse Bossi Boni.

Il a bien fallu qu'il aille voir ses vieux parents ! Il est parti. Comme de raison, ça lui a pris encore des années avant de revenir dans sa province. Son père ne pouvait quasiment plus le reconnaître, tellement il était changé, et de voir la belle princesse qu'il avait !

Finalement, God s'en est retourné dans son pays et il a vécu heureux avec sa princesse.

C'est final.

La petite Alice

Lorsque l'on demande à M. Patry de nous raconter un conte, tout de suite il nous propose La Petite Alice. *Il faut dire que ce récit occupe une place particulière dans son répertoire tant par le merveilleux qu'il véhicule que par l'atmosphère profondément religieuse, voire mystique, dans laquelle il baigne.*

Il s'agit, en fait, d'un conte complexe qui appartient au groupe 705-712 dans la classification d'Aarne-Thompson à cause de la persécution incessante et inefficace de l'héroïne par sa belle-mère (marâtre) et au conte type 403, La fiancée (l'épouse) substituée.

L'enchaînement des épisodes est parfois si complexe que le conteur doit en abandonner certains pour passer à d'autres et y revenir en fin de compte. Pour ne pas embrouiller son auditeur (ou son lecteur selon le cas), M. Patry prend la précaution de l'en avertir.

On remarquera la manière saisissante avec laquelle M. Patry raconte les mauvais traitements que la marâtre fait subir à la jeune Alice, celle non moins saisissante avec laquelle il décrit l'accablement de Tom qui doit contre son gré mettre l'héroïne à mort et enfin on notera aussi avec quelle piété et quelle grandeur d'âme Alice supporte tous ces sévices. Le conteur ne manque pas l'occasion de dégager une morale qui est en fait toute une vision du monde : « Le bon Dieu est plus fort que le diable », répète-t-il sans cesse.

Le triplement des épisodes du supplice du fouet et de la mise à mort ajoute un effet incantatoire au conte tant le rythme et les propos y sont constants. C'est le conte de M. Patry dont le style et l'efficience sont les plus achevés.

Soulignons qu'à la fin, ce conte renferme un élément qui est une caractéristique du mythe et lui est habituellement réservé : il fournit une explication quant à la cause et à l'origine des éclairs et du tonnerre. Comme un conte est raconté avant tout dans le but de plaire

et non dans celui d'expliquer un phénomène quelconque ou d'illustrer une morale, on peut dire que celui-ci déroge un peu à la règle ordinaire. Mais cette dérogation est minime et ne porte pas à conséquence.

LA PETITE ALICE

Je vais vous dire, une fois, ça se trouvait dans une province. Dans cette province-là, il y avait un roi qui s'appelait le roi de Saint-Louis. C'était le meilleur prince du jour, c'est bien court. Et sa femme, la princesse, c'était la plus belle princesse du jour. Elle s'appelait Blanche. Et le roi, lui, il avait une petite fille qu'il avait baptisée sous le nom d'Alice. Elle était toute petite, délicate, c'était *terrible*. Mais elle était *terriblement* belle.

Dès l'âge de quatre ans, sa mère lui montra à prier le bon Dieu. C'était une princesse qui était *terriblement* pieuse et *terriblement* bonne. Elle montrait à prier à la jeune Alice, toutes sortes de prières. L'enfant était tellement intelligente, rendue à quatre ans, elle priait le bon Dieu presque comme une grande personne.

Lorsque l'enfant est rendue à six ans, sa mère tombe malade. Ils ont beau chercher les *docteurs* puis faire toutes sortes de choses, c'est impossible ! Elle est frappée par la mort puis elle meurt. On ne demande pas quelle peine le roi de Saint-Louis et la jeune Alice pouvaient avoir *contre* la princesse, c'était *terrible* ! Le roi était vraiment désolé, découragé, et la petite Alice, la même chose.

Mais la petite Alice ne perdait pas courage. Elle priait le bon Dieu tout le temps. Son père s'apercevait que la petite Alice était à genoux puis qu'elle priait le bon Dieu des demi-journées de temps, c'était *terrible*. Son père lui disait :

- Alice, tu me fais de la peine ! J'ai peur que tu te rendes malade. Tu es toujours à genoux à prier le bon Dieu pour ta mère, tout ça !

- Mon père, ma mère en a besoin, puis moi, j'en ai besoin ! Prier le bon Dieu, ce n'est pas perdu, ne craignez rien !

Dans les contes, ça va bien vite ! Ils restaient voisin du roi Georges. C'était des amis. Le roi de Saint-Louis puis le roi Georges se voisinaient. Un bon moment donné, le roi Georges tombe malade et

meurt à son tour. Une fois qu'il est mort, comme de raison, ils font les *cérémonies du corps* avant tout. Le roi de Saint-Louis a de la peine. Il était allé le visiter *en masse*.

Toujours, il restait avec la petite Alice, toujours bien découragé, c'est bien court, en pleurant et en se débattant, on va dire ! Un bon moment donné, dans les contes ça va bien vite, voilà l'enfant qui a dix ans ! La jeune Alice n'avait jamais perdu courage. Elle avait toujours prié le bon Dieu, tout le temps, à des jours *réglés*.

Un bon jour, le roi de Saint-Louis s'en va dans une soirée, et pendant cette soirée-là, il y avait la reine du roi Georges. Elle avait une fille qui était *terriblement* laide. Oh ! elle était laide *terriblement*. Elle s'appelait Catherine. C'était la fille la plus laide qu'il pouvait y avoir.

On va dire qu'un jour le roi rencontre dans une soirée la princesse du roi Georges, et voilà l'amour qui commence ! Comme de raison, le roi de Saint-Louis, ça faisait plusieurs années qu'il était veuf, il avait beau se *fiancer*, mais il pensait à la jeune Alice.

Un bon jour, il s'en va trouver la jeune Alice qui était toute seule en train de prier le bon Dieu. Toujours, il la prend dans ses bras puis s'assoit sur le lit avec la jeune Alice. Il dit :

- Alice, écoute ! J'ai quelque chose à te dire.

- Qu'est-ce que vous voulez, mon père ?

- J'ai à te dire que je veux me *fiancer* avec la princesse du roi Georges.

- Mon père, faites ce que vous voulez ! Moi, je consens à ce que vous vous mariiez. Vous avez l'air misérable, vous êtes seul. Moi, ça m'est égal. Qu'elle soit bonne ou méchante pour moi, ça m'est égal ! Je vous promets que vous ne saurez rien de moi de tout ce qui se passera dans le château. Vous ne saurez rien *tant qu'à moi*. Qu'elle soit dure, qu'elle soit comme elle voudra, moi je ne me lamenterai pas. Vous ne saurez rien de moi.

- Alice, jamais je ne croirai ! C'est une princesse qui est pourtant assez bonne.

- Non, mon père ! Elle est terriblement dure. J'en ai entendu parler par les domestiques, puis ils la trouvent tellement rebelle, tellement

cruelle qu'elle les *sort* du royaume ou bien elle les punit sévèrement. Elle est terriblement méchante.

- Dis-moi donc où est-ce que tu as pris ça ?

- Je l'ai su puis c'est réel.

Comme de raison que son père voulait se marier à tout prix. Il dit :

- Alice, c'est impossible ! Je lui demande pour être ma femme. Il faut que je me marie.

Ils célèbrent les noces. Une fois qu'il est marié, il pensait que la reine du roi Georges allait venir rester dans son royaume. Mais c'est pas ça ! Elle avait toujours mené le roi Georges par le bout du nez et elle voulait commander, la même chose, *le* roi de Saint-Louis. Le roi est bien découragé. Il dit :

- Qu'est-ce que je vais faire, princesse ? Vous savez toujours bien que je ne suis pas pour laisser mon royaume, un royaume qui est si grand ! Il faudrait que j'y mette des domestiques puis des valets puis des servantes pour tâcher d'avoir soin de mon royaume. C'est impossible !

- Faites ce que vous voulez ! Moi, je m'en vais dans mon château. Il faut résider dans mon château.

Le roi, lui, au lieu de laisser la princesse, comme de raison, il faut bien qu'il la suive. Il s'en va *rester* dans le royaume de la princesse du roi Georges. Finalement, l'enfant suit son père.

Le roi de Saint-Louis ne s'occupait pas de la vieille fille qu'il y avait là. Elle n'était pas vieille, elle n'avait seulement que vingt ans, mais elle était laide, c'était *terrible*. Et le roi n'en faisait presque pas de cas. La reine, elle, *jetait* presque tout son *génie* sur sa fille. Elle l'habillait tout en *soierie*. Tout ce qu'il y avait de plus beau et de plus fin, c'est elle qui l'avait sur le dos.

Le roi de Saint-Louis se promenait avec Alice en dehors du château. Il parlait avec Alice, il passait des grandes journées avec Alice. Le soir, bien, quand venait le temps de souper, il fallait que la jeune Alice aille auprès de son père. Il fallait qu'elle déjeune *à ras* lui, il fal-

lait qu'elle dîne *à ras* lui ; il ne mangeait pas sans avoir sa jeune Alice.

On va dire, dans les contes ça va bien vite. Voilà une *couple* d'années qu'elle était là, mais ça ne marchait pas dans le château. L'enfant est rendue à douze ans, puis là, elle est rejetée du château, ce n'est pas possible, par la bonnefemme. Elle agit *terriblement*, elle ne veut plus la regarder. Elle est vraiment jalouse de la beauté de la jeune Alice.

Le roi de Saint-Louis ne parlait rien que de la jeune Alice. Il n'était pas capable de manger sans qu'elle s'assoie *contre* lui. Ça insultait la reine, c'était *terrible* !

La reine, elle avait un vieux garçon qui s'appelait Tom, et tout ce qu'elle lui demandait, il obéissait. Il faisait tout ce que la princesse lui disait. Un bon jour, elle lui dit :

- Tom, tu vas aller me chercher une brassée d'*harts d'épines* puis tu vas mettre ça sous mon lit sans que personne en ait connaissance. Je ne veux pas que le roi en ait connaissance, personne !

- C'est correct, reine.

Il part. Il s'en va chercher une brassée d'*harts d'épines* puis il vient à bout de se faufiler, puis à mettre ça sous le lit de la princesse.

Un bon soir - le prince dormait d'un profond sommeil et la petite Alice était pareille dans son lit qui dormait - la reine se lève. Elle se prend une poignée d'*harts d'épines* et sans que le roi en ait connaissance, elle s'en va ouvrir la chambre de la jeune Alice. Elle enlève les couvertures *de sur* Alice qui dormait d'un profond sommeil, puis elle lui *tombe sur le corps* à coups d'*harts d'épines*. La bonnefemme se fait *rester*. Le sang coule, comme de raison, de la jeune Alice. Mais elle n'a lâché rien qu'un seul cri. Elle perd connaissance.

La bonnefemme, quand elle est bien *restée*, elle part puis elle va se coucher. Elle envoie sa poignée d'*harts d'épines* sous le lit puis elle se couche avec le roi de Saint-Louis.

Revenons à la jeune Alice. La jeune Alice, la *connaissance lui revient*. Elle se met à genoux auprès de son lit puis elle commence à

prier le bon Dieu. Elle demande au bon Dieu de la mettre aussi saine puis aussi sauve comme elle était quand la princesse est arrivée.

Tout ce qu'elle demandait au bon Dieu lui était accordé. Elle était tellement bonne que le bon Dieu lui accorde encore qu'elle n'ait aucun mal, puis qu'elle soit aussi fraîche que quand la princesse l'a prise dans son lit.

Le matin, après avoir mangé une *volée* comme ça, elle retarde. Elle n'est pas au déjeuner en même temps que son père. La cloche sonne pour le déjeuner, mais la jeune Alice n'apparaît pas. Le roi se lève *de sur* sa chaise, à table. Il se lève puis il part. Il entre dans la chambre de la jeune Alice : elle dormait d'un profond sommeil. Il dit, en la réveillant :

- Dis-moi donc, Alice, ce que tu fais ce matin ? Il y a toujours bien dans le royaume quelque chose qui ne *fait pas* ? Il faut absolument que tu me le dises.

- Non, mon père ! Ça va très bien. Seulement, j'ai prié le bon Dieu. Je me suis réveillée, il faisait presque jour à prier le bon Dieu. Je n'ai aucun mal, comme vous voyez ! Excusez-moi, mon père ! Je vais aller déjeuner avec vous.

Le père s'en retourne, comme de raison, puis il se met à table. La jeune Alice se *trime* au plus vite puis elle s'en va le rejoindre à la table. Elle rencontre sa belle-mère en arrivant à la table. Elle lui fait un beau sourire avec un grand salut. La princesse voulait la dévorer, c'est pas mêlant ! Elle lui fait une paire d'yeux épouvantables. Elle est enragée. Après avoir mangé une *volée* comme elle avait mangé, le *soir*, elle s'aperçoit que la jeune Alice est encore plus belle qu'elle ne l'était auparavant. Là, elle est encore enragée.

Rendue *le* soir, elle fait encore la même histoire à la jeune Alice. Elle se lève encore en cachette de son beau prince, puis elle s'en va dans la chambre puis elle lui donne encore une *volée* d'*harts d'épines*. Là, le sang coule, c'est épouvantable ! L'enfant perd connaissance du premier coup.

Quand la bonnefemme est partie, la *connaissance lui revient*. La jeune Alice se glisse *haut en bas* de son lit puis elle demande au bon

Dieu de la remettre telle qu'elle était pour faire horreur à sa belle-mère, pour qu'elle s'aperçoive que le bon Dieu est plus fort que le diable.

Toujours, comme de raison, la jeune Alice demande au bon Dieu de la remettre comme elle était pendant trois soirs *de file*. Pas besoin de vous le conter d'un soir à l'autre : trois soirs *de file*, c'est la même chose.

On va dire qu'un bon jour, quand elle voit qu'elle n'est pas capable de venir à bout de la jeune Alice, elle s'en va trouver Tom.

- Tiens, Tom ! Ce matin, je viens t'avertir : il faut que tu fasses disparaître Alice. Il faut que tu la prennes et, armé d'un bâton, il faut que tu ailles me la tuer en dehors du *royaume*. Amène-la avec toi, et je prétends que tu la fasses disparaître.

Tom *reste bien mort*.

- Écoutez, princesse, c'est impossible ! Cette enfant-là qui est si belle puis si bonne ! Vous voulez me faire faire un crime épouvantable. C'est impossible ! Je ne vous ai jamais rien refusé, mais ça, je ne suis pas capable ! Je l'aime du plus profond de mon cœur. Elle est tellement fine puis tellement belle, Alice ! C'est impossible.

- Si tu ne veux pas y aller, Tom, tu seras pendu demain matin dans mon château. Je veux que tu la fasses disparaître ! Tu sais que je n'ai rien qu'une parole ! Il faut que tu penses à moi.

Elle part puis elle laisse Tom de même. Il part puis il entre dans la chambre de la jeune Alice. La jeune Alice était en train de prier le bon Dieu. Elle se lève puis elle dit :

- Bonsoir, Tom ! Dites-moi donc qui vous a dit de venir dans ma chambre ?

- Alice, je viens dans ta chambre *car* je suis pris absolument. Je suis commandé par la reine. Il faut absolument que tu viennes avec moi. Je suis obligé de te faire disparaître du royaume. Je suis obligé de te tuer.

- C'est possible, Tom ! J'aime bien mieux mourir que vous. Vous, vous êtes condamné à être pendu demain matin si vous ne me tuez pas. Moi, le bon Dieu m'attend. Ne vous occupez pas ! Faites tel que

la princesse vous l'a dit. Si elle veut absolument me faire disparaître du château, venez, je suis prête à vous suivre.

La jeune Alice se met un petit bonnet sur la tête, puis elle est bien habillée en princesse. La voilà partie avec Tom ! Tom s'arme d'un bâton en passant aux bâtiments, d'un bâton solide, puis il part avec la jeune Alice. Il l'amène auprès d'une petite *coulée* où il y avait une grosse *roche*, là. Rendu auprès de la grosse *roche*, il dit :

- Alice, je suis rendu assez loin. Il faut que je te tue.

Elle se met à genoux puis elle lève la *vue* au ciel, puis elle croise les deux mains.

- *Asteure*, Tom, faites ce que vous êtes obligé de faire ! Tuez-moi si vous voulez. Si vous êtes assez brave, tuez-moi, puisque la princesse vous l'a dit.

- Alice, c'est terrible ! Le cœur veut me fendre ! Je suis obligé absolument par les ordres de la reine.

Il donne un coup de bâton terrible sur la tête de la jeune Alice. Elle tombe par terre, sans connaissance. Le sang coule sur l'herbe. Tom se *vire de bord*, la tête dans les deux mains, en pleurant. Tom, il ne savait que faire ! Il pensait devenir fou.

Il arrive au château *cachettement*. Il s'essuie les yeux pour ne pas faire voir qu'il a pleuré. La reine s'en va le trouver, puis elle dit :

- Tom !

- Reine, j'ai fait ce que vous m'avez dit ! Alice ne sera plus dans le château, elle est *défunte*.

La jeune Alice est tombée sans connaissance. La connaissance lui revient. Il y avait un petit cours d'eau pas bien loin. Elle se traîne sur le ventre puis elle s'en va mettre ses mains à l'eau, puis elle se lave le visage un peu.

Elle était tout ensanglantée dans sa belle figure blonde. Elle *vire de bord* puis elle se traîne à quatre pattes. Elle se met les deux coudes *après* la *roche* puis elle se met à prier le bon Dieu. Elle demande au bon Dieu de la rendre encore aussi saine puis aussi sauve qu'elle était quand elle est arrivée là, pour faire horreur à sa belle-mère, pour lui faire voir que le bon Dieu est plus fort que le diable.

La jeune Alice, le bon Dieu lui accorde encore tout ce qu'elle demande. Quand elle voit qu'elle n'a plus aucun mal, qu'elle est saine et sauve comme elle était, elle prend *le bord* du *royaume*. Même de ça, elle est encore plus belle.

Mais la jeune Alice, elle était tellement *fine*, elle voulait que personne n'ait connaissance de tout ça. Elle arrive bien tranquillement, bien *cachettement*, et elle entre dans sa chambre pour que personne en ait connaissance. Elle se change d'habits, elle était tout ensanglantée. Elle lavait ses habits, dans le jour, en cachette, pour pas que personne en ait connaissance.

La jeune Alice se met à genoux encore puis elle prie le bon Dieu. Puis quand vient le soir, elle se couche. La reine pensait que Tom l'avait tuée, qu'elle était *finie, défunte*.

Le roi de Saint-Louis se lève le lendemain matin. Lui, il ne savait pas ça ; il *était tout au contraire* de cette histoire-là. Le roi se lève pour aller se mettre à table puis il attend après la jeune Alice. Elle n'avait pas coutume d'oublier son père. Elle était toujours à la table *contre* lui. Finalement, ce matin-là, Alice n'apparaît pas. Le roi dit à la reine :

- Dis-moi donc où est la jeune Alice ? Elle a coutume de toujours être auprès de moi puis de venir déjeuner à l'heure. Les cloches sont sonnées dans le château puis Alice ne vient pas manger ? Qu'est-ce que ça veut dire ?

- Rien, certainement !

La bonnefemme, elle lui fait une grimace puis elle entre dans sa chambre. Le roi est *pas mal* découragé de cette histoire-là. Il se lève *de sur* sa chaise puis il part. Il entre dans la chambre de la jeune Alice. La jeune Alice dormait d'un profond sommeil. Il la réveille puis il dit :

- Alice, il faut absolument que tu me dises qu'est-ce tu as ! Toi, tu as toujours coutume d'être fidèle à moi, de prendre le déjeuner avec moi. Aujourd'hui, tu m'oublies, tu ne viens pas déjeuner avec moi ! Tu sais que je ne mange pas sans toi ! Il faut absolument que tu sois *contre* moi.

- Mon cher père, pardonne-moi ! Quand je me suis réveillée, j'étais *après* prier le bon Dieu, accotée sur mon lit. Puis là, je suis tombée dans un profond sommeil. Ça ne sera pas long, je vais être auprès de vous dans une minute.

La jeune Alice se *trime* encore sur son plus fin, puis elle part pour prendre le déjeuner avec son père. C'est quand la reine voit *ressourdre* la jeune Alice ! C'est bien court, elle *faisait feu des dents* puis elle était *enragée noir* !

- C'est pas possible ! Tom va mourir ! Il ne me l'a pas tuée comme je l'avais dit.

Finalement, la jeune Alice prend le déjeuner. Puis elle faisait un beau sourire à sa belle-mère. Mais la belle-mère ne voulait pas la *visager* ainsi que la vieille Catherine qui *louchait de son bord* et qui aurait voulu que la jeune Alice soit disparue du royaume.

Comme de raison qu'elles étaient deux sur elle. Mais la jeune Alice, ça ne lui faisait rien, toujours d'une belle humeur, pareil, dans le château toute la journée. Quand venait le soir, il fallait qu'elle parte pour la mort.

La reine va trouver encore Tom, le matin. Elle lui dit :

- Tom, tu n'as pas fait ce que j'avais dit ! La jeune Alice est apparue encore, ce matin, encore plus belle qu'elle était, puis elle n'a aucun mal. Tu m'as *fait des peurs*, Tom ! Tu ne l'as pas tuée, tu vas être pendu.

- Reine, c'est impossible ! Cette enfant-là est inspirée de Dieu. Nous autres, on est méchants, on ne prie pas le bon Dieu. On est des vrais apostats ! Mais Alice, elle, est protégée de Dieu. C'est impossible, je ne suis pas capable de la tuer. Je me suis armé d'un bon bâton, solide, je l'ai assommée, reine. Elle est tombée par terre ; le sang coulait, puis voyez-vous, aujourd'hui, elle est arrivée encore saine et sauve comme elle était, sans aucun mal ! Vous voyez bien, c'est le bon Dieu ! Elle n'est pas *détruisable*. Je ne suis pas capable de faire ça, c'est impossible !

- Tom, il faut que tu fasses encore la même affaire, sinon, tu vas mourir.

On va dire que le soir, *environ vers* huit heures, Tom va trouver Alice. Il dit :

- Alice, je suis encore appelé pour aller te tuer encore une fois ! Tu vas toujours bien me dire : tu es toujours bien *inspirée* de Dieu ! De voir que je t'ai donné un coup de bâton terrible et te voilà rendue que tu es encore plus belle que tu l'étais hier au soir !

- Tom, ça ne me fait rien ! Je suis encore prête à mourir. Venez ! Puisque ma belle-mère a dit de me tuer, tuez-moi ! J'aime mieux mourir que vous être pendu ! Un apostat comme vous, vous ne faites aucune religion ! Le diable vous attend ! Ça ne me fait rien : *appliquez* votre crime, faites votre crime tel que la reine vous l'a commandé ! Venez ! Je suis prête à vous suivre !

Elle se met encore un petit bonnet sur la tête puis elle part. Elle était habillée en petite princesse. Rendus au même endroit encore, Tom ne lui en donne pas rien qu'un, mais deux coups sur la tête. Elle tombe sans connaissance. Quand la jeune Alice est sans connaissance, il part encore la tête dans les deux mains, en pleurant. Tom est comme fou. Là, il commence à penser au bon Dieu. Il commence à s'apercevoir qu'il y a un bon Dieu, par lui-même, comme de raison.

La jeune Alice, elle, se traîne encore auprès du petit ruisseau qu'il y avait là puis elle se lave. Elle vient à bout de *gagner la roche*, encore à quatre pattes, puis elle s'accote les deux coudes sur la *roche*, puis elle commence à prier le bon Dieu. Le bon Dieu accorde encore à la jeune Alice d'être saine et sauve comme elle était, le soir, quand elle est arrivée là.

Elle prend le chemin du royaume bien tranquillement, bien *cachettement* pour que personne en ait connaissance. Puis elle entre dans sa chambre. Elle change ses habits qui étaient tout ensanglantés. Elle était aussi saine puis aussi belle que d'habitude, même de ça, plus belle encore.

Elle se couche dans son lit. Il faisait quasiment jour quand la jeune Alice se couche, après avoir lavé tout son *butin*. Fatiguée comme elle l'était, elle dort d'un profond sommeil. Rendue au matin, elle n'est pas arrivée encore auprès de son père pour prendre son déjeuner. Son

père est bien désolé. Il se lève encore pour voir ce que la jeune Alice faisait. Il la surprend encore dans un profond sommeil. Il dit :

- Alice, dis-moi donc ce que tu as ? Il se passe quelque chose dans le *royaume, certain*, puis tu ne veux pas me le dire. Je veux que tu me le dises ! Ne fais pas de mensonges ! Dis-moi ce qui se passe dans le *royaume*. Je suis capable d'y voir, je suis capable de faire quelque chose pour toi. Tu vas me dire ce que tu as !

- Mon père, jamais ! Il n'y a rien que le bon Dieu qui le sait puis c'est tout ! Je n'ai pas un mot à vous dire. Je vous l'ai dit, je vous l'ai promis que, quand vous vous marierez, tout ce qui se passerait dans le royaume, vous n'en sauriez rien. Tout est comme je l'ai dit, puis ça va se passer comme ça. Ne craignez rien, mon père ! Attendez un peu, je vais aller prendre le déjeuner avec vous encore.

C'est quand la reine la voit sortir de la chambre ! Elle était encore plus belle qu'avant. Elle fait un grand sourire à la reine et puis un grand salut. La reine l'aurait dévorée, l'aurait mangée, c'est pas mêlant ! Elle était enragée. Pour la vieille Catherine, c'était la même chose.

Elle prend le déjeuner encore avec son père. La journée se passe dans le château. Le roi est bien de bonne humeur de voir la jeune Alice. Mais vers trois heures de l'après-midi, la reine dit à Tom, son vieux garçon, d'aller tuer la jeune Alice. Là, Tom se lamente à la reine ; il n'y a pas d'affaires qu'il ne lui dit pas : elle est *inspirée* de Dieu, puis tout.

Mais la reine, elle, ne veut rien savoir. Il faut que Tom parte encore à trois heures pour tuer la jeune Alice. Il entre encore dans sa chambre et il lui dit :

- Alice, pauvre petite, c'est bien terrible de voir que je suis obligé d'aller te tuer encore une fois, toi qui es si bonne puis si belle. C'est terrible de voir que tu es *inspirée* de Dieu, que tout te protége et de voir que nous autres, nous sommes assez méchants pour vouloir te *détruire* ! Mais il faut absolument ! C'est ma dernière chance : la reine m'a promis que je serais tué demain matin si je te ratais. Si je ne te

tue pas, c'est la dernière fois que j'apparais dans le *royaume*. Je vais être pendu à neuf heures, demain matin.

- Tom, ne te décourage pas ! Fais ce que la reine t'a dit. Elle t'a dit de me tuer ? Bien, viens ! Moi, ça ne me fait rien du tout de mourir. J'aime autant mourir que vivre. D'abord, je suis découragée de voir ma belle-mère qui est si méchante, c'est terrible ! Accomplis ton crime puis ne te gêne pas ! Moi, je suis prête à te suivre !

Elle met encore son petit bonnet sur sa tête, habillée en bonne princesse puis elle part avec Tom. Tom se *greye* encore d'un bon bâton solide puis il se dit en lui-même : « C'est impossible de la frapper, elle est tellement bonne puis tellement belle ! C'est impossible ! »

Tom se rend encore à la même place. Il avait perdu des forces, il ne pouvait presque plus *fesser* tellement il était découragé puis attristé de voir une si belle petite fille puis d'essayer de la *détruire*. Rendue à la même place, la jeune Alice se met à genoux, les deux mains jointes puis la *vue* au ciel. Elle dit :

- Tom, accomplis ton désir !

Finalement, il la frappe. Mais il avait perdu de la force. La jeune Alice tombe par terre : il lui avait donné deux bons coups sur la tête et c'était bien pire que de coutume.

On va dire que la jeune Alice, quand la *connaissance lui revient*, se traîne encore au petit trou d'eau, puis elle se rend encore à la *roche*, puis elle se met à prier le bon Dieu les deux mains jointes. Elle demande au bon Dieu de la remettre telle qu'elle était quand elle est arrivée auprès de la *roche*.

Laissons là la jeune Alice. Elle prie le bon Dieu auprès de la *roche*, les deux mains jointes. Elle s'intéresse au bon Dieu.

On va dire qu'il y avait un prince qui était terriblement loin de là et que c'était un fils unique. Un bon jour, il dit à son père :

- Il faut absolument que j'aille faire une découverte pour me trouver une princesse à mon goût. Il faut absolument. D'abord, je suis fils unique, tout le royaume m'appartient. Je veux me marier avec une princesse à mon goût.

Il se *trime*, il se fait brider un cheval et seller. Ce n'était pas un roi ordinaire : il était riche, fortuné. C'était le plus beau prince du jour. Il s'habille en beau soldat, il prend le chemin puis il *file*.

Quand il a fait un bon bout de chemin, il se décide à *prendre le bois* pour aller dans une telle place, pour faire changement de province. Il change de province. Il marche deux jours dans le bois, comme ça. Un bon moment donné, comme la *brunante* du soir arrivait, il sort en plein *désert*. Il arrive *en bas du désert*. Il s'en va sur son cheval, il prend un petit chemin, il se rend dessus puis il *file*.

Tout à coup, il entend comme une certaine sorte de plainte puis il s'aperçoit que ça prie le bon Dieu. Il arrête son cheval puis il écoute ça. Vitement, il se rend à l'endroit où il entendait prier.

Tout à coup, ce qu'il voit ? Une petite fille ! Elle prie les deux mains accotées après la *roche*. Elle prie le bon Dieu. C'est pas ça, lui, il la prend pour un ange descendu du ciel ! Le soldat, qui était bon catholique lui-même, descend de son cheval, il se met à genoux, il enlève sa *calotte* puis il se met à écouter les prières de la jeune Alice, pas bien loin d'elle, à une vingtaine de pieds. Il écoute les prières de la jeune Alice, c'est *terrible* !

Quand la jeune Alice a fini de prier, elle *se vire de bord* puis elle voit le beau prince en face d'elle. Elle dit :

- Bon Dieu !

- Êtes-vous un ange descendu du ciel ou bien êtes-vous une princesse ?

- Beau prince, je suis une princesse. Puis une jeune princesse ! Je n'ai seulement que douze ans.

- Comment se fait-il que vous soyez ici, auprès de cette *roche*-là ? C'est impossible !

Elle conte un peu, elle abrège ce que je viens de vous conter au beau prince. Le beau prince dit :

- Vous n'irez plus au château de la reine. *Embarquez* !

Il prend la jeune Alice par la main, il l'*embarque* sur son cheval puis il *vire de bord* et il l'emmène dans son pays. Il lui dit :

- Alice, tu vas aller aux études jusqu'à l'âge de vingt ans puis je m'en vais t'attendre. Et quand tu auras vingt ans, il faut que tu me promettes d'être ma femme.

Elle dit :

- Oui, beau prince ! en lui sautant au cou. Je vous le promets sur mon âme. Tout ce que j'ai promis au bon Dieu je l'ai fait. Vous, je vous le promets et je vais le faire aussi.

Le prince, comme de raison, met Alice aux études au plus vite. C'est pas ça ! Elle est *portée sur la main* dans le *royaume* par les servantes et les valets ! Elle était tellement belle et tellement bonne ! Elle était dans le paradis, ni plus ni moins, on va dire.

Revenons au roi de Saint-Louis. Le roi de Saint-Louis, le matin, il entre dans la chambre de la jeune Alice : la chambre est vide. Il dit :

- Dis-mois donc, pour l'amour de Dieu, où est Alice ?

Là, il se lamente, il cherche. Il la fait chercher par les domestiques partout. Ils n'ont pas de nouvelles de la jeune Alice. Elle a disparu du *royaume*. Le roi pleure à chaudes larmes. Il est tellement découragé qu'un bon moment donné, il tombe malade quasiment pour en mourir. Il est malade pendant plusieurs années et ils font demander les *docteurs*. Quand il pensait à la jeune Alice, il voulait mourir.

Revenons à la jeune Alice. La jeune Alice, quand elle a eu vingt ans - dans les contes, ça va bien vite - elle va trouver le beau prince. Elle dit :

- Beau prince, je vous ai promis sur mon âme que je vous *fiancerais*. Vous savez qu'à matin, j'ai vingt ans. Si vous voulez me *fiancer*, je suis prête à faire votre princesse.

Il lui saute au cou en la remerciant. Il dit :

- Alice, tu es *fine* ! Depuis le temps que je *pâtis* et que j'attends que tu aies tes vingt ans, bien, aujourd'hui, on va se *fiancer*.

Ça n'a pas été long ! Le mariage s'est fait. J'ai pas besoin de vous dire, ils ont fait des noces *terriblement* !

La petite princesse, ça fait un an qu'elle est mariée et un bon moment donné, elle *achète* un gros garçon. Elle est dans son lit.

Ça *sort dans le journal* que la jeune Alice a *acheté* un bébé. Puis ce n'est pas ça ! Le roi de Saint-Louis n'est pas trop malade encore ; il était *revenu* un peu de son agonie. Il était en train de lire son journal : il aperçoit le nom de la jeune Alice. Il apprend que la jeune Alice a déjà un enfant, un gros bébé, puis qu'elle est mariée avec un tel prince, puis tout. Tout ça était *ligné* sur la gazette comme de raison. Il dit ça à la reine. La reine *vient en fureur* quand elle le sait. Elle râle puis elle se dit en elle-même : « C'est la jeune Alice qui a eu un bébé ! Je m'en vais me venger encore. Elle est partie du royaume, elle n'est pas morte ! Elle va mourir par ma main ! »

Un bon jour, elle dit à sa vieille Catherine :

- Catherine, tu vas venir avec moi ! On va se prendre un cocher puis on va aller *changement de province* où est la jeune Alice. On va aller aux compérages puis tu vas voir. Tu feras tel que je te le dirai.

- Oui !

Elle part avec sa vieille Catherine. Le long du chemin, qu'est-ce qu'elles voient ? Il y avait des petites *grottes* où on vendait toutes sortes de choses pour *amorphoser*. La bonnefemme avait débarqué pour entrer dans cette petite *grotte*-là. Il *ressourd* une *vieille fée*. La bonnefemme dit :

- Avez-vous quelque chose à vendre, des *bijouteries*, quelque chose pour *amorphoser*, par exemple ?

- Oui, tiens ! J'ai la plus belle petite montre qui ne s'est pas vue, tout en or. C'est la plus belle petite montre que je n'ai pas. Cette petite montre-là, en arrivant, vous n'avez rien que la peine de lui *mettre dans le cou* puis elle va *tomber en* petite chienne blanche. Vous allez voir, c'est tel que je vous l'ai dit.

Elle paie la petite montre mille *piastres*. Elle prend la montre puis elle la met dans sa *sacoche*. Puis les voilà parties !

Comme de raison, ça leur prend deux jours avant de changer de province. En arrivant chez le beau prince, il les reçoit, les domestiques, tout ça ! Les chevaux disparaissent puis tout ! Elles sont reçues, on ne parle pas de ça !

Le prince ne connaissait seulement pas la bonnefemme. Elle, comme de raison, elle *s'introduit* elle-même. Le prince ne connaissait pas non plus la vieille Catherine. Il ne connaissait rien. Quand elle est bien entrée dans le château, elle dit :

- Catherine, quand je serai entrée dans le château, là, cache-toi en arrière de la porte pour que personne ne te voie. Un bon moment donné, je vais *amorphoser* la petite Alice. Quand elle va être partie de son lit, tu viendras, tu prendras l'habit de la jeune Alice et tu vas prendre sa place.

On va dire que c'est correct. La reine demande vitement au beau prince où était la jeune Alice. Catherine était cachée. Le beau prince part avec la reine. Elle lui dit :

- Oui, bien croire que je la connais terriblement bien ! Elle était dans mon royaume. C'est justement son père qui est mon mari.

Puis là, elle commence son histoire. Le beau prince ne se méfie de rien. Il part puis il conduit la vieille reine à sa princesse. Elle était couchée dans son lit et, comme de raison, elle nourrissait son bébé à ses seins. La vieille reine approche puis elle dit :

- Alice ! Dis-moi donc ! Tu es belle !

Puis toutes sortes d'affaires qu'elle fait. La jeune Alice, il faut bien qu'elle lui fasse une bonne façon malgré tout ! Elle était tellement bonne ! Elle lui fait une belle façon. La vieille reine lui dit :

- Regarde, je t'ai apporté le plus beau petit cadeau que je n'ai jamais vu ! Regarde la belle montre que je t'ai apportée, pauvre petite ! Il faut que ce soit moi qui te la *mette dans le cou*.

La jeune Alice se lève la tête, puis la reine prend la chaîne et en agrafant la chaîne en arrière de sa tête, la jeune Alice *tombe en* petite chienne blanche. En *tombant en* petite chienne blanche, elle saute en bas du lit puis elle prend la porte au plus vite.

La vieille Catherine qui était cachée en arrière de la porte, près de la chambre, arrive. La reine lui met le costume de la jeune Alice. Elle la *met*, ni plus ni moins, *en* jeune Alice. On ne demande pas au pape où il va chercher les princesses ! La vieille Catherine qui est si laide

"La vieille Catherine ne pouvait pas le nourrir le bébé, elle. Elle n'avait rien. Elle était comme une planche à laver."

est étendue sur le lit à la place de la jeune Alice. La reine dit au beau prince :

- La petite Alice, elle est tellement changée, c'est *terrible* ! Je ne sais pas ce qu'elle a.

Le prince arrive, comme de raison, C'est quand il voit cette vieille fille dans le lit ! Elle est laide, je ne vous mens pas, elle n'est pas regardable ! Il dit :

- Dis-moi donc, cette affaire-là ! Jamais je ne croirai que c'est la jeune Alice ! C'est impossible !

Il ne veut pas la regarder ; il la déteste *au bout*.

- Jamais je ne croirai que c'est la jeune Alice !

La vieille Catherine dit :

- Prince, tu ne veux pas me reconnaître ! Mais c'est moi qui suis la jeune Alice !

Puis elle pleure. Le beau prince dit :

- C'est impossible ! J'ai été trahi, *certain* ! Ce n'est pas toi, Alice, qui es si laide que ça, c'est impossible ! Avoir été aussi belle puis *tomber aussi laide* que ça, c'est impossible !

Le prince *vire de bord*. La vieille Catherine ne pouvait pas nourrir le bébé, elle. Elle n'avait rien. Elle était comme une *planche à laver*.

Alors les domestiques s'aperçoivent que l'enfant pleure. Les servantes s'en vont chercher l'enfant. Il n'usait guère la bouteille quand il était dans le *ber*. La jeune Alice le nourrissait au sein.

La petite Alice, *amorphosée* en chienne blanche, *rentrait cachettement* puis elle *embarquait* dans le *ber*. Elle décachait son enfant puis elle le faisait manger après ses seins *pareil* comme si elle était encore une femme. Quand elle était surprise, elle sautait *haut en bas* du *ber* puis elle s'en allait.

La vieille reine, qui était encore là, s'aperçoit qu'il y a quelque chose qui ne marche pas. Elle dit au beau prince :

- Cette petite chienne-là, on la voit souvent ! Tâchez donc de la faire disparaître du château ! Tâchez donc de la tuer ! Vous êtes capable ! Vous avez des fusils, toutes sortes de choses ! Tâchez donc de la

tuer ! Elle est toujours à nous *bâdrer*. Elle *embarque* dans le *ber*. Débarrassez-nous-en !

Le prince prend sa carabine. Un bon jour, il part pour aller faire un tour de chasse. La jeune Alice, comme de raison, en voyant son beau prince, quand même qu'elle était en petite chienne blanche, elle voulait lui faire une belle façon puis se faire connaître. Elle part pour aller voir le beau prince. Mais lui, il prend sa carabine et elle n'a rien que le temps d'aller se fourrer dans un tas d'aulnes. Il lâche le coup puis il lui casse une patte. En lui cassant une patte, il lui casse un bras.

La petite chienne part en criant puis elle va se fourrer dans un tas d'aulnes. Puis le beau prince, lui, essaie de regarder pour *retirer* mais elle était tellement bien cachée qu'il ne peut pas la trouver.

La petite chienne continue son chemin avec la patte tout ensanglantée. Tous les jours, elle allait faire manger son bébé dans le *ber*, en cachette. Les domestiques puis les servantes étaient tellement découragés de ça, c'était terrible ! Ils voyaient la petite chienne tout ensanglantée puis ils disaient ça au prince. Le prince voulait la détruire mais elle se cachait. Il ne pouvait pas la détruire. Les domestiques lui ont dit :

- Beau prince, écoutez ! La petite chienne, là, il y a quelque chose qui ne va pas ! Êtes-vous fou ? Vous savez bien que ce n'est pas une petite chienne ordinaire qui *embarquerait* dans le *ber* pour aller faire manger un enfant à ses seins ! Vous voyez bien que celle-là, dans le lit, elle n'a rien ! Elle ne peut pas nourrir son bébé, c'est impossible !

Les domestiques puis les servantes viennent à bout de faire comprendre ça au prince, que ça n'a pas de bon sens.

- Voyez-vous la petite chienne, là, et la chaîne qu'elle porte au cou?

Un domestique ajoute :

- D'après moi, c'est cette petite montre-là ! Si vous voulez, mon beau prince, je vais aller chercher un ciseau d'or, un marteau d'or puis une enclume en or. On va essayer de prendre la petite chienne puis on va lui couper ça, cette montre-là, et vous allez voir !

Le prince dit :

- Domestiques, faites ce que vous voulez ! Moi je suis découragé. La vieille qui est dans mon lit, ce n'est pas ma princesse Alice, c'est impossible ! Je ne comprends plus rien !

Les domestiques viennent à bout, *cachettement*, de s'emparer de la petite chienne. Quand ils la voient dans le *ber*, ils entrent tranquillement, ils ferment la porte *bien dur* puis ils approchent de la petite chienne. La petite chienne, on aurait dit qu'elle le savait, elle se laisse prendre.

Ils la prennent dans leurs bras puis ils l'amènent dans une *boutique*. Ils sont deux hommes : il y en a un qui tient la petite chienne puis l'autre, la chaîne et le ciseau. Le beau prince était avec eux autres pour voir ce que ça allait faire. C'est quand ils coupent la chaîne puis qu'elle *tombe en* belle princesse ! Seulement elle avait un bras qui était cassé. Elle dit au beau prince, en lui sautant au cou :

- Beau prince, tu vois, misérable ! Tu vois ! Tu ne t'es douté de rien, tu m'as cassé un bras.

C'était terrible quand il voyait que c'était la vieille qui lui avait joué un tour semblable ! Elles étaient toutes les deux encore dans le château. Le prince ne parle pas un mot. Il fait venir des médecins en cachette des deux vieilles, ensuite il fait soigner le bras de sa princesse. Tout se fait *cachettement*.

Il envoie des lettres dans tous les coins des provinces pour annoncer qu'il faisait un souper *épouvantable*. Comme de raison, ces rois-là, quand ils ont des invitations, ils y vont !

Là, ils font un souper *terrible*. Dans ce souper-là, ils font venir des avocats, des juges puis tout ce qu'il fallait. Un moment passe. Quand le souper est pris, ils installent une place pour faire paraître la bonne-femme. Ils vont aussi chercher la vieille Catherine qui était encore couchée dans son lit, qui n'était pas encore revenue de son *achat*. Toujours, ils l'emmènent pour paraître. Je ne vous demande pas, elles n'étaient pas *rougeaudes* toutes les deux !

Je vois le malheureux Tom qui apparaît aussi. Ils vont chercher les

domestiques, ils vont chercher le roi de Saint-Louis qui était encore dans son royaume. Il était encore bien malade.

Là, ce n'est pas qu'une petite affaire ! Les gens qui étaient venus au souper ont dit :

- Ça prend une vieille *maudite* ! La vieille Catherine, c'est du pareil au même que sa mère pour avoir fait une affaire de même !

Le juge prononce son verdict. Il dit :

- Moi, je les *juge* à être *écartillées* par deux *teams* de boeufs, toutes les deux. Bien *écartillées* toutes les deux !

Ils vont chercher les *teams* de boeufs puis ils ont pris chacun une jambe chaque *bord* puis ils les ont *écartillées*. C'est pour ça que ça a fait les éclairs puis le tonnerre, aujourd'hui.

Le jeune Sélénois

M. Luc Lacourcière[1] *a créé un numéro spécial pour les versions canadiennes de ce récit aux Archives de Folklore de l'université Laval : AF 991-999. Toute l'action de ce conte est déterminée par la mer et les affrontements qui y ont lieu entre des pirates et des navires marchands ou des frégates de guerre. Le héros est issu d'une famille de navigateurs et il continue la lignée. On se nomme Sélénois de père en fils.*

Le noeud de l'intrigue porte sur l'opposition que les pirates tentent de susciter entre les Sélénois père et fils, tous les deux guerriers qui n'ont pas leurs pareils à leur époque.

Mutatis mutandis, *le conte du* Jeune Sélénois *est introduit de la même manière que le* Conte d'Hélène *du même conteur. Les deux héros, Sélénois et Paul, sont orphelins de père, tous deux morts à la guerre, et n'aspirent qu'à les venger. Dans ce but, ils apprennent tous deux à maîtriser « l'arme blanche », c'est-à-dire qu'ils passent maître dans l'art de l'escrime. Leur entraînement est similaire.*

*Tous les deux s'engagent chez le roi auprès duquel leur père respectif a servi et est mort, méritent la fille du roi au cours d'un combat contre un prétendant et deviennent commandants soit de l'armée royale (*Conte d'Hélène*), soit de la flotte de guerre du roi (*Jeune Sélénois*). C'est ici que les deux contes diffèrent.*

Le héros du Conte d'Hélène, *Paul, est trompé par sa femme qu'il précipite dans un gouffre pour la punir de son infidélité. Pendant une longue navigation du jeune Sélénois, les pirates vont ravir sa femme et son fils. Ils séquestrent la femme et élèvent l'enfant dans le but avoué de le confronter à son père, un jour.*

---

1. *Catalogue des légendes et faits de folklore*, Fichiers manuscrits des Archives de folklore du CELAT, commencé en 1956, en cours.

La confrontation a lieu, mais le père, devenu le vieux Sélénois, en voyant l'enfant, est averti par un sentiment obscur de l'origine du jeune homme qui tente de le tuer. Il se laisse toucher légèrement par l'arme de son fils, simule la mort et réussit à rejoindre son château. Il fait mander son fils qui porte désormais le nom de jeune Sélénois, lui dévoile la vérité sur son origine. Tous les deux partent alors délivrer la princesse prisonnière et emprisonner le roi.

Trois générations de Sélénois défilent sous nos yeux. Leur devise est à la mesure de leur courage : « Rien ne bronchera au nom du jeune Sélénois. »

LE JEUNE SÉLÉNOIS

J'ai pas besoin de vous dire, une fois, c'était le long de la mer. Il y avait des gens, puis des cultivateurs qui étaient le long de cette mer-là. Ils appelaient ça : la mer Rouge. C'était une mer terriblement grande et il y avait beaucoup de cultivateurs *alentour*. C'était terriblement pauvre. Il y avait une famille qui s'appelait Sélénois. Cette famille-là n'avait qu'un seul enfant.

On va dire que cet enfant-là était venu au monde auprès de cette mer-là. Son père, il n'était pas bien loin d'où il y avait des rois qui étaient dans les provinces voisines. Il s'était engagé, lui, pour aller travailler sur la mer ; c'était un navigateur.

On va dire qu'il y avait des frégates *épouvantables* sur cette mer-là, c'était *terrible* ! Et le long de la mer, c'était riche ; c'était garni de toutes sortes de richesses : des mines d'or, des mines d'argent, toutes sortes de mines. À part ça, il y avait toutes sortes de fruits inimaginables !

Et les frégates, *eux autres*, elles voyageaient d'un côté à l'autre de cette mer-là. Puis, elles étaient chargées d'or et d'argent, puis de toutes sortes de fruits, et ensuite, elles amenaient ça dans les grandes villes.

Il y avait plusieurs frégates d'Anglais, des frégates françaises, des frégates de toutes sortes. Il y avait des frégates qui contenaient des vrais barbares qui cherchaient rien qu'à détruire les autres, puis briser les frégates, puis à tout voler. C'était des voleurs, on peut dire, des brigands.

Dans ce temps-là, ils voyageaient sur la mer, ces rois-là ! Il y en avait un qui avait, ah ! il avait une dizaine de frégates. Il était terriblement riche ! Mais, avec tous ces brigands-là, il était rendu qu'il n'avait plus rien que trois ou quatre frégates. Tout était détruit à coups de ca-

non, à coups de carabine, puis à coups de toutes sortes de choses. On va dire que le roi, il s'en *allait sur la bomme* !

Le roi n'avait plus quasiment de domestiques ni de soldats pour aller à bord de ça. Il était bien découragé. On va dire, dans les contes ça va bien vite, le jeune Sélénois était au monde, lui. Comme de raison, il *profite*. Son père travaillait, lui, sur ces frégates-là.

Un bon moment donné, son père *s'adonne à* rencontrer une frégate de brigands comme ça. Son père s'est fait tuer. Le jeune homme avait tout près d'une quinzaine d'années. Comme de raison, ils n'en ont plus *rentendu* parler. Quand ils tuaient une personne, ils l'envoyaient à l'eau, puis elle était dévorée par les *bétails*. Le jeune Sélénois est resté seul avec sa mère.

Cet enfant-là, il était instruit et il était intelligent, c'était *épouvantable* ! C'était le plus beau jeune homme qu'il n'y avait pas ! Et puis, il était bien fait, assez grand puis assez gros. Il était *terrible* ! Il vivait avec sa mère, bien pauvrement, à moitié habillé.

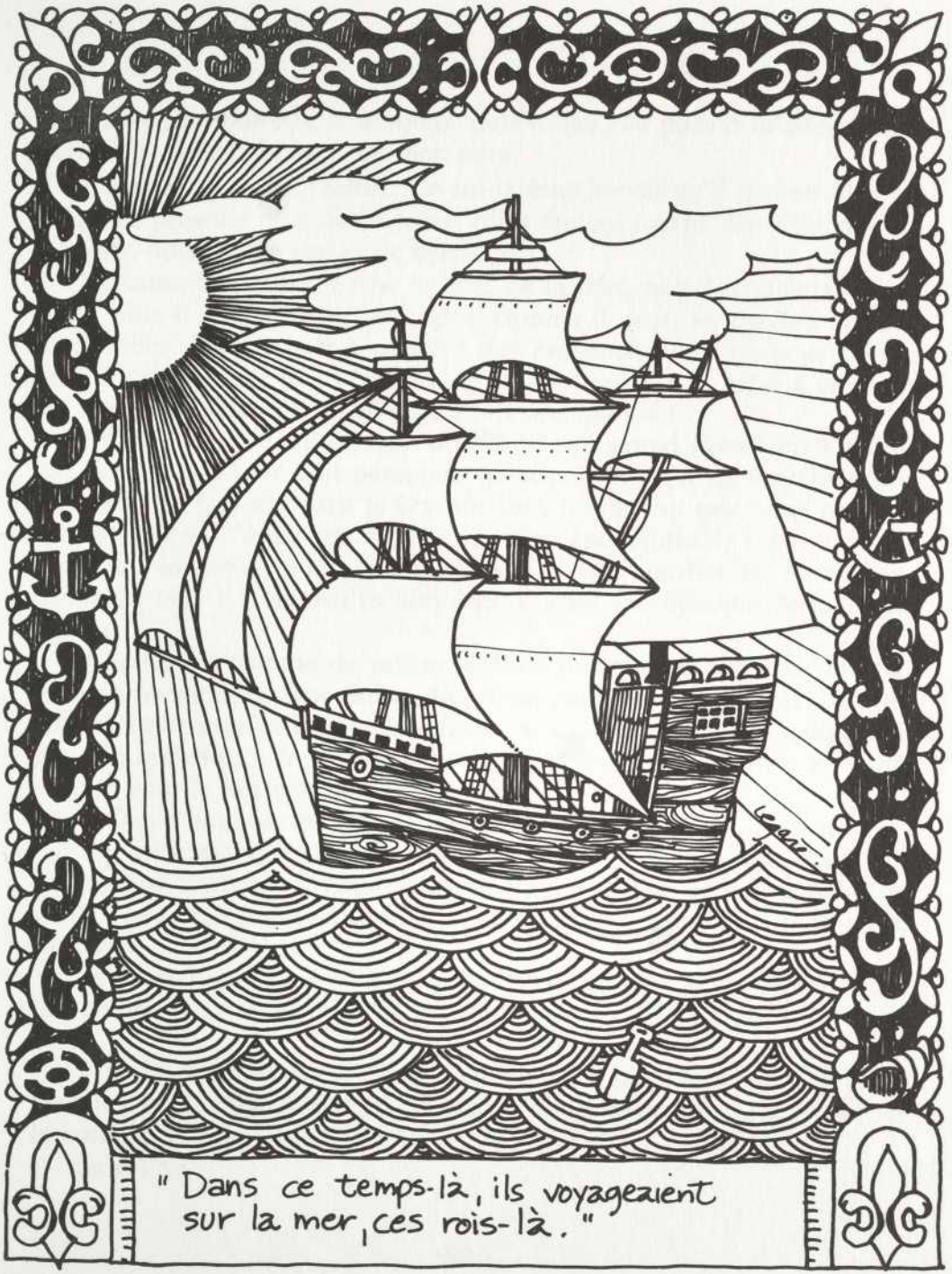
Mais lui, son idée, c'était de jouer de l'arme blanche pour venger la mort de son père, tôt ou tard, quand il deviendrait homme. Et, comme de raison, il s'était mis un poteau, là, et, avec un sabre que son père avait, il *drillait* après ce poteau-là. Quand il en avait un qui était coupé, il s'en mettait un autre.

On va dire qu'il se *drille* de même jusqu'à l'âge de vingt et un ans. À vingt et un ans, il prenait sa *baïonnette* puis il se la faisait *virer alentour* de la tête. Ça *silait* ! On ne demande pas qu'il n'y avait pas d'affaires qu'il ne faisait pas avec sa *baïonnette* ! Il était terriblement *drillé*, c'était *épouvantable* ! Un bon jour, il dit à sa mère :

- On est bien pauvres et c'est bien de valeur de vous laisser, mais je suis obligé de partir pour un voyage, pour venger la mort de mon père, tôt ou tard.

- Mon cher Sélénois ! Ça n'a pas de bon sens de me laisser seule ! De toute façon, je suis prise pour ça. S'il faut absolument !

- En tout cas, arrangez-vous comme vous pourrez ! S'il n'y a pas moyen de venir à votre secours tout de suite, bien, je viendrai plus



"Dans ce temps-là, ils voyageaient sur la mer, ces rois-là."

tard. Je vous *souhaite le bonjour*, puis adieu ! Je *pars à la découverte* pour aller venger la mort de mon père.

Il savait où le roi *restait*. Ce roi-là était rendu qu'il n'avait plus de frégates, presque plus de frégates. Elles étaient toutes détruites par les Anglais, puis toutes sortes de brigands.

Le jeune Sélénois marche le long de la mer, puis il couche dans la forêt, puis il combat avec son épée, comme il peut, au travers des bêtes féroces. Il était prêt à *abattre des provisions* un peu pour tâcher de faire le voyage. Il est trois ou quatre jours dans la forêt à combattre *avec* toutes sortes de bêtes. Il *était pas achalé* !

Un bon soir, il arrive dans un *désert*, un grand *désert* épouvantable. Il arrive là, il ne voit personne, personne. À force de marcher dans *ce désert*-là, quand il voit le *brin du soir*, il aperçoit une lumière terriblement loin. C'était un terrain, disons, *épouvantable* ! Le moment qu'il voit la petite lumière, il s'en va sur cette lumière-là. Plus il approchait, plus il y avait des lumières. C'était un *royaume épouvantable* !

Il arrive là, comme de raison. C'était presque gênant pour lui, habillé en souillon, comme on va dire, bien pauvrement. Mais il était tellement beau puis tellement intelligent que ça ne paraissait quasiment pas. En arrivant, il frappe à la porte et les domestiques, tout de suite, ils s'en vont le trouver. Ils disent :

- Jeune homme, qu'est-ce que vous voulez ?

- J'aimerais voir le roi ; connaître le roi. Je suis un pauvre jeune homme qui *cherche de l'ouvrage* tout mon possible. Je n'ai jamais travaillé beaucoup mais, en tout cas, je ferai mon possible sur tous les rapports.

Le domestique part vitement. Par la beauté du jeune homme, c'était *terrible* qu'il était intelligent puis beau ! Il s'en va trouver le roi. Il dit :

- Il y a le plus beau jeune homme, sire mon roi, d'arrivé ici. Il veut travailler ; il *cherche de l'ouvrage*. Il fait demander si vous auriez la bonté d'aller le voir.

Le roi dit :

- Certainement !

Le roi, c'est le meilleur garçon du jour ! Il était âgé *pas mal*. Il était dans les soixante-cinq ans. Il commençait à avoir les cheveux blancs *pas mal*, le bonhomme !

Toujours, le roi part. Il s'en va voir le jeune homme.

- Bonjour, mon jeune homme !

- Bonjour, sire mon roi (en se mettant un genou à terre et en faisant un grand salut) !

Le roi s'aperçoit que c'était un jeune homme qui savait faire les choses *pas mal*. Il dit :

- Lève-toi, mon garçon !

Il se lève, et en présentant la main au roi, il dit :

- Sire mon roi, je suis un pauvre jeune homme puis je viens pour vous demander de l'*ouvrage*. Si vous étiez capable de m'employer ! Je *ne regarde pas l'ouvrage* ; n'importe quelle *job* !

- Oui, mon garçon ! Tu t'*adonnes* bien parce que j'ai tout perdu presque mon armée et tous mes domestiques sont à l'ouvrage. Toi, je vais absolument t'engager, tu es certain ! Tu es intelligent, tu vas bien aller, tu vas voir ! Ton nom ?

- Mon nom, c'est Sélénois.

- Oui ! Tu as un joli nom ! Écoute, mon petit Sélénois ! Tu vas travailler avec moi puis tu vas être heureux dans le royaume, crains pas ! Si tu veux vivre, tu vas avoir beau à vivre ! Tu es intelligent, tu es beau jeune homme ! Crains rien, ça va bien aller !

On demande pas que le jeune homme est *reçu* chez le roi *comme sur la main* ! Le lendemain matin, le roi le met à l'ouvrage. Comme de raison qu'il ne le met pas sur un ouvrage absolument *forçant* ! Dans le jardin pour avoir soin de la *bouquetterie*, puis les arroser, puis *trimer* le jardin.

On va dire qu'il a fait ça pendant un an. Il dit au roi :

- Écoutez, sire mon roi ! Moi, je suis un batailleur ! Je suis capable de *combattre avec* n'importe quel soldat qui peut exister sur la terre.

- Pas possible, Sélénois !

- Oui, sire mon roi ! Si vous voulez m'essayer, si vous avez des soldats qui sont capables de combattre, je suis prêt à *combattre avec* un des meilleurs soldats que vous avez *dans* vos champions. C'est là que vous allez connaître ma capacité, et savoir comment je suis capable de combattre.

- Bien, jamais je ne croirai ! Toi qui es dans la *bouquetterie*, puis tu ne m'as pas dit ça ! Si tu m'avais dit ça, ça ferait longtemps que tu serais placé. Puisque tu veux combattre, je vais t'essayer, *certain* ! J'ai un nain, ici. C'est un gars terriblement *capable*, tu vas voir ! C'est une famille curieuse. C'est une famille de Noirs, de Jaunes, je ne sais pas trop. Tu vas voir ! Je pense bien que tu vas en arracher parce que c'est mon meilleur. C'est un soldat qui est terriblement *capable* à la *baïonnette*. Puis il est gentil, puis vite.

- Sire mon roi, ça ne me fait pas de différence ! À la minute que vous voudrez ! J'aime autant mourir *asteure* comme plus tard ! La minute que vous voudrez, vous aurez rien que la peine de me le présenter dans une salle et ensuite, on fera le combat.

- Sélénois, si tu avais la chance d'abattre la tête de ce gars-là ! Moi, j'ai la plus belle princesse du jour, ici. Elle est terriblement belle ! Aussi belle que tu peux l'être ! Mon jeune homme, si tu abats la tête de mon soldat, tu auras ma princesse en mariage !

- Jamais je ne croirai, sire mon roi ! Vous m'encouragez beaucoup ! Dans ce cas-là, je vais avoir hâte de combattre.

Comme de raison qu'un bon jour, le roi *donne le mot* à son soldat. Sélénois était toujours prêt. Ils les amènent dans une grande salle. Il dit au gars :

- *Asteure*, je vais t'amener le jeune Sélénois ici, là. C'est le plus beau jeune homme qu'il n'y a pas ! Il est intelligent ! Il faut que tu *combattes avec*. Tu sais, toi, tu *sors avec* ma princesse. Mais lui, il ne *sort* pas. Il est étranger ; ce n'est pas une *noblesse*. C'est une *non-noblesse* ; c'est un pauvre jeune homme. Celui-là qui abattra la tête de l'autre, c'est lui qui aura ma princesse en mariage.

Le gars dit :

- C'est correct !

Il est bien content, comme de raison. Il pensait avoir affaire à une petite *jeunesse*, mais il s'est mal adonné.

On va dire que la salle est ouverte puis les deux soldats sont *nommés* pour prendre le combat. Le roi est témoin et plusieurs soldats sont *alentour*, qui les entourent. Et il y avait des sabres tout le tour de cette salle-là. Le gars dit :

- Sélénois, *asteure*, prends le sabre que tu voudras !

Il prend le premier sabre du bord. Il commence à se le faire tourner autour de la tête. Ça *silait* comme une roue et le roi reste surpris. Il voit que c'est un jeune homme accoutumé *épouvantable*, qui est vite *épouvantable* !

Et l'autre commence à avoir les yeux *pas mal égarouillés* quand il voit le jeune homme. Il n'était pas capable de faire ce geste-là, il n'y a pas de danger !

Toujours, on va dire qu'ils se donnent la main tous les deux, et ensuite, voilà le combat qui commence ! Le jeune Sélénois dit :

- Je ne te connais pas, mais je ne voudrais pas te *détruire*, *pantoute*. *D'abord qu'*on est tous les deux ! Celui-là qui abattra la tête de l'autre va avoir la princesse en mariage. Bien, moi, je vas faire mon possible, et toi, fais le tien ! *Asteure*, on va commencer à combattre. Mais méfie-toi ! Je te le dis, méfie-toi ! Je suis un batailleur, méfie-toi ! Je ne voudrais pas te *mettre mal*, *pantoute*, puis je ne voudrais pas t'ôter ta princesse. Mais, en tout cas, la parole du roi est donnée. Il va falloir passer par là.

On va dire, comme de raison, que le combat commence. Hey ! monsieur ! C'est pas ça, le jeune Sélénois aurait pu lui faire partir la tête du premier coup de sabre s'il avait voulu ! Il parait tout ça ! Puis le roi était découragé de voir la vitesse de ce jeune homme-là ! Il avait les yeux grands comme des *piastres* ! Il regardait faire le jeune homme. Il pensait bien qu'il lui couperait la tête.

- Non, non ! Écoute ! dit le jeune Sélénois. Ça sert à rien *pour toi* de te mettre à mort. Je ne veux pas passer pour un tueur. Si tu veux, on va se donner la main. Sans ça, si tu veux combattre au bout, tu es

certain que la tête te part *de sur* les épaules. Ça ferait longtemps que tu serais mort si j'avais voulu. Mais je te pardonne puis je te demande si tu es consentant de mourir à tout prix ?

Le gars s'aperçoit, comme de raison, qu'à cause de la force du jeune homme, c'était impossible de *combattre avec*. Sa *baïonnette revolait* à tout bout de champ. Le jeune Sélénois lui faisait partir la *baïonnette* des mains. Il aurait pu le tuer je ne sais pas combien de fois ! Le gars dit :

- Oui, Sélénois, oui ! Je te promets d'être le plus beau serviteur envers toi. La princesse, garde-la ! Tu l'as gagnée. J'aime *autant* ma vie *comme* ma princesse. Garde-la !

Bien, Sélénois lui donne la main. Il dit :

- Écoute, mon ami ! C'est parce que je ne veux pas te mettre à mort ! Avant de tuer, moi, je *me comprends*. Je ne suis pas un tueur, ni un brigand, ni rien. Je veux t'avertir tel que c'est. Rien ne bronchera au nom du jeune Sélénois ! À n'importe quel soldat qu'il y a dans la salle, je vous dis : rien ne bronchera au nom du jeune Sélénois !

Toujours que le roi, resté là, va voir le jeune homme. On demande pas que le jeune homme, tout de suite, il est conduit auprès de la princesse. Il fait connaissance avec la princesse ; il ne la connaissait seulement pas encore. Le roi ne la lui avait pas présentée encore. Et là, il commence à *faire des amours* avec la princesse.

Les frégates commencent à voyager. Le roi veut faire encore un voyage. Il dit :

- Sélénois, je me fie à toi ! Si tu veux, avant ton mariage, tu vas aller faire un tour sur la mer. Je dois vengeance à des frégates épouvantables qui détruisent tout. Je n'ai presque plus de frégates. Je ne sais pas si tu pourras, mais moi, j'ai confiance en toi ! Tu partiras avec plusieurs bons soldats, toi en tête. Tout va être conduit, tout va *passer sous ta voix*.

- Mais oui ! C'est correct, sire mon roi ! Ça me fera un grand plaisir. Je n'ai jamais embarqué à bord des frégates, mais ça me fera un grand plaisir d'embarquer. Ça me fera un grand plaisir de combattre, de connaître la force de mes bras. Je n'ai jamais connu un homme

semblable qui est capable de m'abattre la tête. Rien ne bronchera au nom du jeune Sélénois !

Toujours, il se *trime* une frégate lui-même. Il embarque plusieurs soldats. Ils connaissaient les frégates, eux autres, et où étaient les brigands les plus terribles du monde.

Et les voilà partis le long des côtes pour aller charger leur frégate. Ils s'en vont le long des côtes puis ils chargent leur frégate d'or et d'argent tant qu'ils peuvent. Et lui, il est assez intelligent, c'est *effrayant* ! Il travaille comme un ours. Une fois que leur frégate est chargée d'or et d'argent, ils lèvent les ancres, puis les voilà partis pour *monter au* royaume !

Quand ils sont en voyage, ils rencontrent une frégate de brigands. Ils commencent à tirer du canon, puis ils s'en viennent sur eux autres pour les détruire. Ils arrivent à bord de la frégate. Le jeune Sélénois leur fait envoyer trois ou quatre coups de canon. Et lui, il est debout sur le devant de la frégate et puis là, il leur fait face. Là, ils lèvent les pavillons.

- Il n'y a pas à dire ! Vous allez mourir, ou bien moi, ou bien vous autres !

Là, il fonce sur la frégate d'Anglais, sur la frégate de brigands. On ne demande pas qu'ils se mettent les pieds sur le bord de la frégate, puis ils commencent à vouloir débarquer par trois ou quatre ensemble. Et le jeune Sélénois dit, les pieds sur le devant de la frégate :

- Il n'y en a pas un qui peut embarquer ! La tête va leur partir *de sur* les épaules. Ils ont beau *essayer à* foncer par deux ou trois ! Ce n'est pas si facile que ça en a l'air !

Là, il a tout tué ce qu'il y avait à bord de cette frégate-là. Il n'y en a plus qu'une *couple* qui sont vivants. Eux autres, ils lèvent leurs bras en l'air, puis ils ne veulent plus combattre. Ils voyaient que c'était un homme sans pareil. Le jeune Sélénois dit à ses soldats :

- *Asteure*, la frégate, accrochons-la en arrière de la nôtre. Ça nous appartient cette frégate-là !

Il *revire de bord* avec sa frégate puis il s'en vient dans le village. Comme de raison que le roi voit venir sa frégate ! Son nom était

étampé en avant tout en or. Il la voyait de loin avec des longues-vues, c'est *effrayant*. Il dit :

- Voilà le jeune Sélénois ! C'est terrible ! Il n'a pas péri ! Il a encore une frégate en arrière de lui.

Quand le roi le voit arriver avec sa frégate de brigands en arrière de lui et qu'il entre ça dans son port de mer, le roi, c'est pas ça, il saute au cou du jeune Sélénois, puis c'est un *bonjour épouvantable* ! Il lui dit :

- Sélénois ! Tu avais garde de dire que rien ne broncherait au nom du jeune Sélénois ! Tu as gagné ma princesse encore une autre fois. On va célébrer le mariage.

Le roi est tellement content qu'il l'a chargé d'or et d'argent. Ils célèbrent les noces. Ils font des noces *épouvantables* !

Mais vous savez que dans ces pays-là, il y a plusieurs rois, et la jalousie les prenait de voir que ce roi avait un homme sans pareil. On va dire qu'ils étaient jaloux de lui et ils se *trimaient* des armées pour *essayer à* le détruire, pour *essayer à* faire mourir le jeune Sélénois. Mais c'était impossible !

Une fois que son mariage est fait, le jeune Sélénois dit :

- Moi, je vais me bâtir un petit château pas loin du vôtre. J'aimerais être tranquille avec ma princesse dans un château tranquille, pour ne pas être *bâdré* par personne. J'aimerais ça être tranquille quand j'arriverais pour me reposer.

Aussitôt dit, le roi avait le moyen. Il fait bâtir un château au jeune Sélénois auprès du sien, à peu près à une *couple* de cents pieds du sien pour qu'il soit tranquille, pour ne pas qu'il entende aucun *barda*.

On va dire qu'il est entré dans son château puis ça va bien. Au bout d'un an et un jour, la corneille lui apporte un beau garçon. Ils font baptiser cet enfant-là. Ils le font baptiser sous le nom de Sélénois, le même nom que son père. L'enfant est beau, c'est *épouvantable* ! C'est le père en peinture. Et l'enfant est élevé, comme de raison, dans la crainte de Dieu. Il est élevé dans toutes les *pratiques*.

On va dire que l'enfant est âgé de trois ans. Un bon jour, ces rois-là, de voir qu'il est marié avec une si belle princesse, ils entendent di-

re qu'il a eu un bébé, puis c'est ci, puis c'est ça, puis qu'il l'avait fait baptiser sous le nom de Sélénois. Ils étaient jaloux *contre* ses capacités. Ces rois-là se *triment* une armée.

Le jeune Sélénois, souvent il était parti pour aller faire un tour en *souhaitant le bonjour* à sa princesse. Il allait faire un tour sur la mer, encore en frégate du roi. Il laissait sa princesse seule avec son enfant, comme de raison. On va dire que Sélénois est parti pour faire un voyage sur la mer et quand il partait comme ça, il était trois ou quatre mois sans revenir. C'était tellement loin, tellement long cette mer-là ! C'était *épouvantable* ! Et avant qu'ils aient chargé leur frégate, *tout* travaillé comme ils travaillaient, ça leur prenait beaucoup de temps.

Le jeune Sélénois est parti avec ses soldats. Eux autres, les rois, ils ont des armées. Quand ils voyaient le château du jeune Sélénois, ils savaient qu'il avait un bébé. Comme de raison, *tout un* le savait ; *les roches parlent*. Le roi voisin dit :

- Faudrait absolument aller voler cet enfant-là. On va aller le voler et on va l'élever. On va lui montrer la *baïonnette* pour qu'un jour il soit capable de *détruire* le vieux Sélénois.

C'était leur idée. Un bon moment donné, ils se rendent au château de la princesse, ils défoncent les portes et ils *rentrent*. Ils enlèvent la princesse. Elle, quand elle avait vu entrer les soldats armés comme ça pour les prendre, elle avait pris son bébé et elle l'avait enveloppé dans du *butin*. Puis elle avait ouvert la fenêtre puis elle l'avait envoyé *haut en bas* de la fenêtre.

Comme de raison qu'ils sont partis avec la femme. Ils cherchent l'enfant, et l'enfant, il était disparu, il n'y était pas. La princesse voulait absolument *parer la vie* de son enfant.

Ils partent avec la princesse. Elle a beau se débattre, faire comme ça voudra, ils partent avec elle. Ils l'amènent dans le château voisin. Là, ils voient bien qu'il y a quelque chose qui ne va pas. Le roi dit :

- Allez voir ! Fouillez partout *alentour* de la maison ! Il faut qu'elle ait caché son enfant, c'est impossible !

Ils partent à la *gang* et ils s'en vont *alentour* du petit château. Tout d'un coup, ils entendent pleurer. Ils voient l'enfant qui était enve-

loppé dans ce petit *butin*-là. Ils le développent et ils voient cet enfant-là qui avait trois ans, qui était rougeaud, puis beau une affaire *épouvantable*. Il parlait, puis tout. Il voit bien des étrangers ! Il pleure terriblement. Mais il est enlevé. Ils partent avec. Ils l'emmènent au château.

L'enfant est élevé en cachette de tout le monde, on va dire. L'enfant *profite*. Puis dans les contes, hein ! Là, ils le mettent aux écoles, puis l'enfant grandit. Il est beau et bel homme, c'est *épouvantable* ! Rendu à l'âge de cinq ou six ans, ils le mettent à la *drille* pour lui montrer la *baïonnette*. Ce n'est pas qu'une petite affaire ! Ils lui montrent ça tous les jours.

Revenons au vieux Sélénois, lui. Le vieux Sélénois, il est presque un an parti sur la mer. Quand il arrive, son château, les portes sont défoncées. Le vieux roi était aux abois de voir que sa princesse est partie, que tout est parti. Sélénois arrive. Les domestiques, qui courent en avant de Sélénois, ont dit :

- Sélénois ! Notre princesse est partie ! Votre petit garçon a été volé ! C'est terrible ! C'est épouvantable !

Sélénois *vient en fureur* :

- Tôt ou tard, je vengerai la mort, je vengerai tout ce qu'ils ont fait là.

Sélénois était un homme assez *capable* ! C'était un homme de coeur, *épouvantable* ! On ne demande pas qu'il guettait sa princesse. Il dit :

- Un jour viendra, je l'aurai ma princesse !

Ça passe de même : un trois ou quatre ans, un quatre ou cinq ans. Dans les contes, ça va vite ! Sélénois pensait tout le temps à sa princesse. Il voyageait, il attaquait des frégates de brigands. Puis il tuait du monde, puis il tuait du monde ! Le roi était *fleurissant*. Il commençait à profiter puis à enrichir. D'une journée à l'autre, il enrichissait. Quant à Sélénois, lui, les frégates, il n'avait pas peur de ça. C'était lui qui était le chef sur la mer et il n'avait peur de rien. Le roi était terriblement porté *pour* lui. Il dit :

- Ah ! Sélénois ! Jamais je ne croirai que tu ne verras pas le jour de rejoindre ta princesse !

- Sire mon roi, découragez-vous pas ! Rien ne bronchera au nom du jeune Sélénois ! Tôt ou tard, j'aurai vengeance !

Quant aux autres rois, eux autres, ça passait, comme de raison ; les années s'écoulaient. Ils pensaient que Sélénois ne penserait plus à ça, que tout était mort. Mais non !

Le jeune homme, le fils de Sélénois, est rendu homme. Le voilà qu'il a vingt ans, puis il est *capable* comme un ours ! Il ressemble tellement à Sélénois ! C'est Sélénois en peinture, beau, *épouvantable* !

Comme de raison que ce roi-là allait sur la mer. Un bon moment donné, ils partent sur la mer. Ils ont embarqué la princesse, la mère du jeune homme avec lui. Il prend des soldats et les voilà partis avec une armée *épouvantable* ! La princesse était à bord.

On va dire que le vieux Sélénois, *au travers des branches*, il s'aperçoit que c'était notre gars qui s'en allait sur la mer. Il savait presque tout. Il dit :

- Ça, c'est certain que c'est une frégate de brigands. C'est une frégate de ci, c'est une frégate de ça !

Il était rendu qu'il les connaissait toutes. Le vieux Sélénois se *trime* une armée, une armée *épouvantable* à bord de la frégate. Il dit :

- *Asteure*, mes amis, la frégate qu'on voit là - c'est à peine si on peut la voir - on va foncer dessus. Il y a quelque chose à bord ; il faut absolument la trouver.

Là, ils foncent sur la frégate. Ils sont armés jusqu'aux dents. Dès qu'ils arrivent à la frégate, ils commencent à tirer et ils s'aperçoivent que le monde vient les bras en l'air, puis ça ne veut pas combattre. Ils embarquent à bord de la frégate de brigands.

Le jeune Sélénois, lui, qui avait appris l'arme blanche *épouvantable*, il était sur le devant de la frégate et il fait face au vieux Sélénois, son père. Le vieux Sélénois, en le voyant, il lui vient une *masse dans le coeur*, ni plus ni moins ! « Ça, dit-il à lui-même, c'est mon fils ! Il y a bien des années qu'il est parti et il me ressemble tellement ! C'est mon fils ! »

Toujours, là, il se met sur le devant de la frégate et on va dire que le *diable* prend. Le jeune Sélénois commence à faire face au vieux Sélénois. Le vieux Sélénois lui aurait fait partir la tête si ça n'avait pas été son fils. Il parait ses coups de *baïonnette* et il lui ôtait sa *baïonnette* des mains. Jamais il ne se vengerait, ni rien !

Quand il voit que son enfant est tellement *resté* - les sueurs, ça l'abîmait puis il avait un courage *épouvantable* pour *essayer à* tuer son père - là, le vieux Sélénois, le coeur lui fend, ni plus ni moins.

- C'est impossible ! Je ne suis pas capable de tuer mon enfant, c'est impossible ! J'aime *autant* me laisser tuer *plutôt que* de tuer mon enfant. C'est impossible, je ne suis pas capable !

Il s'est laissé porter un coup de *baïonnette* à la poitrine, légèrement. Le jeune Sélénois ne pouvait pas *fesser* bien fort, il était rendu à bout. Les sueurs l'abîmaient et il était *resté* à bout. À peine qu'il pouvait *grouiller* un bras !

Le vieux Sélénois était encore pareil comme d'habitude. Il ne fatiguait pas. Il se fait toucher avec la *baïonnette* ; pas beaucoup ! Il tombe à terre, sur le dos, sur le bord de la frégate. Ils ont dit :

- Envoyons-le à l'eau ! Il est mort, mort ! Le vieux Sélénois est mort !

Ils prennent le vieux Sélénois, ils l'envoyent à l'eau. Mais ça ne se trouvait pas bien loin de terre. Le vieux Sélénois faisait le mort mais il n'était pas mort. Les brigands le culbutent *haut en bas* de la frégate, et les autres soldats morts qu'il y avait à bord. Ils voulaient saisir, ni plus ni moins, la frégate, mais le jeune homme était tellement à bout d'haleine qu'il n'avait plus le courage de combattre. La frégate du vieux Sélénois vire de bord et elle s'en retourne au château sans aucun mal.

Le vieux Sélénois était à l'eau, lui. La frégate des brigands n'en a pas eu connaissance. C'était dans la *brunante* du soir. Ils avaient jeté le vieux Sélénois à l'eau, et ensuite, la frégate avait continué. On va dire qu'il vient à bout de prendre sa nage. Il n'était pas beaucoup blessé et il vient à bout de *gagner terre*. Il n'était pas absolument loin du

royaume du roi. Puis à force de se traîner puis de marcher, il vient à bout de se rendre au royaume. Il a répandu beaucoup de sang.

Là, tout de suite, les valets s'en viennent au-devant de lui et il est supporté encore sur la main. On demande pas ! Le premier *docteur* arrive, tout ça, puis Sélénois est dans des soins *épouvantables* ! Mais ça ne lui prend pas de temps à *revenir*. Il guérit dans le temps de le dire !

Un bon jour, le vieux Sélénois, quand il est revenu en parfaite santé - il était pas encore vraiment capable de *driller*, mais en tout cas - il dit à un de ses domestiques :

- Tu vas aller chez le roi voisin avec une lettre que j'ai écrite pour dire au jeune Sélénois de venir, que j'ai une grande affaire à lui.

Il fallait absolument qu'il le voie en personne comme il faut et qu'il vienne. Il marque son nom : le vieux Sélénois. Le jeune Sélénois le pensait mort, comme de raison. Ils criaient tous, à bord de la frégate :

- Sélénois est mort ! Sélénois est mort !

Ils pensaient le vieux Sélénois mort, mais il ne l'était pas. Le domestique part, habillé comme un soldat, à cheval, et il s'en va au château. Il présente sa lettre au roi et lui dit de présenter ça au jeune Sélénois. Le vieux Sélénois avait marqué sur la lettre : « Dépêche-toi de venir et sois pressé ! Je veux te voir à tout prix. J'ai quelque chose à te dire de grave. Viens me voir et je te conterai ce qui est arrivé. »

Le jeune Sélénois lit ça sur la lettre et il dit :

- C'est correct !

Il saute à cheval et il suit le soldat. Il s'en va justement au château. Il est présenté au vieux Sélénois qui est assis dans une bergère, mais il était assez *capable*. Il commençait à *revenir pas mal*. Il se lève et il s'en va lui présenter la main.

- Bonjour mon fils !

Le gars reste tellement surpris, c'est *épouvantable* ! Il vient blême comme un mort, bien près de mourir. Son père lui dit :

- Oui ! Tu es mon fils. J'ai *combattu avec* toi et tu étais *resté*, à bout. Je n'ai pas voulu te *détruire*. Sélénois, tu es mon fils ! Mais tu apprendras que rien ne bronchera au nom du vieux Sélénois ! J'aurais pu te mettre à mort dix fois. Je n'ai pas voulu. Tu étais *resté*, à bout ;

les sueurs t'abîmaient. Je me suis laissé *frapper* par ta *baïonnette*. Aujourd'hui, je te conte ça tel que c'est arrivé. Vous m'avez envoyé à l'eau et j'ai *gagné terre*. Je suis venu à bout de me rendre au château et, aujourd'hui, je suis en parfaite santé. J'ai à te dire, mon garçon, que ta mère, c'est la plus belle princesse du jour ; et c'est le même roi qui t'a volé et qui t'a élevé, qui a enlevé ta mère. Ma princesse est là-bas, ta mère, la plus belle princesse du jour.

C'est pas ça ! Le jeune Sélénois *est tellement sans connaissance*, il ne *se comprend* plus !

- Mon père, vite ! Embarquons tous les deux ! Allons-y ! On trouvera ma mère ou sinon tout le royaume va passer au feu.

C'est pas mêlant, il est enragé ! Le vieux Sélénois dit :

- C'est correct, mon fils ! On va y aller tous les deux. Rappelle-toi que tu as mon nom. Toi, tu es le jeune Sélénois, et moi, je suis le vieux Sélénois. Et rien ne bronchera au nom des deux Sélénois !

Et les voilà habillés ! On ne demande pas, c'était habillés comme des princes. Ils partent à cheval et ils arrivent au château. C'est quand ils voient *débarquer* les deux Sélénois, armés jusqu'aux dents, avec des *baïonnettes* épouvantables ! Ils s'en vont frapper à la porte. Les domestiques ont vraiment peur de voir arriver ces deux-là ensemble. Puis je vous dis qu'ils étaient sérieux ; ils ne riaient pas, *pantoute* !

Comme de raison, ils font demander le roi. Le roi arrive. Le jeune Sélénois s'avance *au* roi en lui présentant sa *baïonnette* au coeur. Il dit :

- J'aurais envie de vous *détruire* tout de suite. Vous êtes un voleur. Vous êtes venu me chercher à l'âge de trois ans. Vous avez ma mère qui est encore peut-être bien *renfermée*. Vous avez *essayé à* me faire tuer mon père.

Puis là, le jeune Sélénois est fâché ! Le vieux Sélénois lui met la main sur l'épaule :

- Jeune Sélénois, mon fils, sois tranquille ! *Prends tes sens* ! On a le temps de tout faire ça, crains rien !

Toujours, le vieux Sélénois dit au roi :

- Sire mon roi, vous allez dire où est ma princesse et ce que vous

en avez fait, ou sinon, on vous poignarde tout de suite ! C'est mon fils qui va avoir le courage de vous poignarder.

- Bien ! Ne me faites aucun mal ! Votre princesse ! Venez, je vais aller vous reconduire.

Ils sont partis et ils ont été trouver la princesse. Elle n'était pas absolument *renfermée en pénitence*. Elle était avec des valets puis des servantes pour la servir et elle était très bien traitée, comme de raison. Elle était terriblement belle encore *malgré qu'*elle avait un peu d'âge.

C'est quand le vieux Sélénois *rentre* et qu'elle le voit ! Il s'avance *à* la princesse :

- Tiens ! dit-il, tu me reconnais !

Elle saute au cou de Sélénois. C'est bien court, elle l'*habille de larmes* et lui pareil ! Il lui dit :

- Tiens, Blanche - elle s'appelait Blanche - je t'*introduis* ton fils ! Ça, c'est mon garçon qui a été volé par le roi et qui a été élevé dans le but de me faire tuer par lui. Mais il n'a pas été capable de me tuer. Heureusement, c'est le bon Dieu qui m'a protégé, sans ça je l'aurais tué ! Mais j'ai vu que c'étais mon fils, j'aimais *autant* me laisser frapper. Ils m'ont jeté à l'eau ; je me suis *terri* et ils m'ont fait soigner par les médecins. Aujourd'hui, je suis très bien.

Le roi, là, je vous assure qu'il tremblait ! Puis il n'était pas *rougeaud* ! Ils lui ont dit :

- *Asteure*, le roi, pour votre pénitence, vous allez être *renfermé* pour le restant de vos jours ! Jamais vous ne reverrez le jour de votre vie. Soyez à vos gardes ! C'est ça qu'on va faire.

Ils ont pris le roi et ils l'ont mis en pénitence en prison pour le restant de ses jours. Eux autres, ils ont vécu heureusement dans le royaume.

Le petit Sélénois, comme de raison, il était en âge de se *fiancer* : il était rendu à une trentaine d'années. Dans les contes ça va bien vite ! Il se *fiance* avec la plus belle princesse de là. J'ai passé par là, puis ils vivaient heureux encore.

La petite Marie

La petite Marie *est une version altérée des contes types 311 et 312 (*Les trois soeurs délivrées de la montagne*) mieux connue sous le titre de* Barbe-Bleue. *On sait le sort et la popularité que Charles Perrault lui a fait.*

D'aucuns ont cru retrouver derrière le visage sanguinaire de Barbe-Bleue celui non moins sanguinaire et non moins horrible de Gilles de Rais, seigneur de Machecoul, maréchal de France et compagnon d'armes de Jeanne d'Arc. La nature même de sa vie les y invite : ses mœurs dépravées, sa sexualité dissolue et invertie, son penchant prononcé pour la torture des jeunes enfants. Il faisait procéder à de véritables razzias d'adolescents sur ses terres par ses complices. Certains historiens évaluent le nombre de ses victimes dans un ordre de grandeur s'échelonnant entre 140 et 800. Il poussait l'horreur jusqu'à faire des concours de beauté avec les têtes décollées des jeunes suppliciés qu'il rangeait sur l'âtre de sa cheminée. Ses intimes défilaient, examinaient, appréciaient les têtes et adjugeaient un prix au vainqueur !

Les autorités tant ecclésiastiques que civiles mirent fin à ses basses œuvres non pour des motifs humanitaires comme on serait tenté de le croire, mais pour des raisons politiques et économiques : Gilles de Rais engloutissait littéralement des fortunes considérables dans des orgies de toutes sortes. On voulait, évidemment, s'emparer de ses biens.

Menacé d'être lui-même soumis à la torture - pratique courante de la répression judiciaire du temps où l'aveu devait être obtenu à tout prix et à n'importe quel prix - il avoue tous ses méfaits dans une confession mémorable qui nous est parvenue. Il a même fait une mort repentante et exemplaire sur un bûcher, encourageant ses complices et leur recommandant de s'en remettre pour tout au Seigneur miséricordieux.

D'autres, notamment Joris-Karl Huysmans, ont repoussé cette ressemblance au profit d'un roi de Bretagne tout aussi cruel : Cômor.

> *La vérité, c'est que le vrai Barbe-Bleue n'est pas Gilles de Rais, mais bien un roi breton appelé Cômor, dont un fragment de château existe encore, depuis le VI^e siècle, sur les confins de la forêt de Carnoët. La légende est simple : ce roi demanda à Guérock, comte de Vannes, la main de sa fille Triphine. Guérock refusa parce qu'il avait ouï-dire que ce roi, constamment veuf, égorgeait ses femmes ; enfin, saint Gildas lui promit de lui rendre sa fille saine et sauve quand il la réclamerait et l'union fut célébrée.*
>
> *Quelques mois après, Triphine apprit qu'en effet Cômor tuait ses compagnes, dès qu'elles devenaient enceintes. Elle était grosse, elle s'enfuit, mais fut atteinte par son mari qui lui trancha le col. Le père éploré somma saint Gildas de tenir sa promesse et le saint ressuscita Triphine.*
>
> *Comme vous le voyez, cette légende se rapproche beaucoup plus que l'histoire de Barbe-Bleue du vieux conte arrangé par l'ingénieux Perrault. Maintenant, quant à vous dire comment et pourquoi le surnom de Barbe-Bleue a émigré du roi Cômor au maréchal, je l'ignore ; cela se perd dans la nuit des âges !*[1]

Ce détail se trouve dans son roman Là-bas, *consacré tout entier à la magie noire et à la tentative minutieuse de reconstituer la biographie de Gilles de Rais.*

Émile Souvestre, dans ses Contes de Bretagne[2], *consigne la légende de ce roi dont parle J.K. Huysmans ; il l'orthographie cependant Comorre. Saint Gildas devient saint Veltas.*

Enfin, quelques-uns ont fait un rapprochement entre la vie matrimoniale de Barbe-Bleue et celle de Henri VIII, roi d'Angleterre, qui eut six épouses consécutives, dont deux furent décapitées (Anne Boleyn et Catherine Howard), deux furent répudiées (Catherine d'Aragon et Anne de Clèves), une autre qui mourut en couches (Jeanne

---

1. J. K. Huysmans, *Là-bas*, Paris, Plon, 1908, 283 p.
2. Émile Souvestre, *Contes de Bretagne*, Paris, Le Liseron, 1946, 184 p.

Seymour) et enfin, une dernière qui lui survécut (Catherine Parr). Il y avait là amplement matière à légendes.

Comme on le voit, les différentes thèses concernant l'origine supposée de Barbe-Bleue ont de quoi alimenter longtemps encore des querelles d'érudits. Il s'agit là certainement d'un problème fallacieux et le conte tire probablement son origine bien avant l'existence avérée de ceux en qui on a voulu voir le modèle. Le conte lui-même semble une mise en garde contre de telles hypothèses puisque son motif central est la curiosité sévèrement punie. Perrault insiste là-dessus dans une moralité de circonstance :

La curiosité, malgré tous ses attraits,
Coûte souvent bien des regrets ;
On en voit tous les jours mille exemples paraître.
C'est, n'en déplaise au sexe, un plaisir bien léger ;
Dès qu'on le prend, il cesse d'être,
Et toujours il coûte trop cher[3].

Il oublie cependant que sans interdit ni transgression, il n'est point de contes merveilleux possibles.

3. Charles Perrault, *Contes*, Paris, Coll. 10-18, 1964, 314 p.

LA PETITE MARIE

Une fois, c'était une place où il y avait un cultivateur, puis, chez ce cultivateur-là, il y avait trois garçons puis une fille. La fille, elle, s'appelait Marie et avait été élevée dans la crainte de Dieu, comme de raison. C'était du vrai bon monde, *effrayant* !

Et il y avait, voisin, pas bien loin d'eux autres, dans un *changement de province*, un roi. Ce roi-là, ça faisait vingt et une femmes qu'il faisait mourir. Personne ne le savait. Il se mariait, puis, un bon moment donné, ils entendaient dire que la princesse était disparue. Le roi changeait de place puis il prenait encore une princesse, puis elle disparaissait encore. Ça faisait vingt princesses qu'il faisait mourir, et la petite Marie, c'était la vingt et unième.

Ce roi-là voyageait partout dans toutes les provinces avec sa canne en or, puis c'était le chapeau de castor, puis, écoute un peu ! il faisait son *maudit*, hein ! Finalement, ça passait comme ça ; on entendait parler dans les journaux de bien des affaires, des meurtres puis toutes sortes de choses.

Mais le cultivateur ne se doutait pas qu'il se passait des affaires de même. Il était pauvre comme Job à élever ses enfants. Finalement, ce qui arrive chez eux ? Un beau carrosse, monsieur ! Puis le roi *débarque*, la canne en or puis le chapeau de castor ! C'était pas qu'une petite affaire !

La petite Marie, c'était la plus belle fille du monde, c'est pas mêlant ! Elle était bien faite puis belle, *effrayant* ! Quand elle voit *débarquer* ce beau prince-là, on ne demande pas qu'elle *gagne* sa chambre ! Elle se *trime* puis elle fait sa toilette *au plus maudit* ! Mais elle ne pouvait pas se *mettre bien belle*, comme de raison, il n'y avait rien.

Finalement, le prince entre. La bonnefemme s'en va ouvrir la porte et le prince entre :

- Bonjour, beau prince !

Et la bonnefemme se met à *se manger les cheveux* quand elle voit ce prince-là. Et la petite Marie, elle, n'ose pas sortir de la porte de chambre. Ça fait que le prince demande à la bonnefemme :

- Madame, avez-vous une fille, ici ? Il me semble avoir entendu dire que vous aviez une fille qui s'appelait Marie. J'ai entendu parler de cela. Il paraît qu'elle est bien jolie.

- Oui, j'ai une fille. Marie, viens donc ! Sors donc !

La fille sort, ouvre la porte de chambre. Quand le prince voit cette belle fille-là, il dit :

- Oui, tu es terriblement jolie, ma petite fille. Si tu veux, je suis arrêté pour te *fiancer*. Si tu veux venir, être riche, être couronnée princesse ! Je viens me présenter à toi. Si tu veux, dans quelques jours on se *fiancera* et ensuite tu seras la princesse couronnée la plus riche du monde.

- Beau prince, ça me coûte terriblement parce que j'ai des frères. Aujourd'hui, ils ne sont pas ici. J'ai trois frères et c'est malaisé de les laisser. Ils m'aiment, *épouvantable* ! Entendre parler que je me marie, je pense qu'ils ne voudront pas ! Ils s'amusent avec moi ; ils sont heureux. C'est pas possible !

- Vos frères ! Qu'est-ce que ça fait ça ? Vous n'êtes pas pour perdre votre couronne pour vos frères, c'est impossible ! Je vais revenir quelques fois et je vais venir à les connaître, vos frères, je suppose.

Finalement, il *souhaite le bonsoir* à la petite Marie puis il part.

Les frères de la petite Marie arrivent. Elle leur dit ça. Ils ont dit :

- Marie, c'est impossible ! On ne sait pas ce que tu peux marier ! Ces princes-là, ils font leur beau prince avec leur canne en or ! On ne sait pas si tu vas être heureuse avec lui. Le savons-nous ? Nous ne le savons pas ! S'il fallait que tu sois malheureuse, ça serait terrible pour nous autres ! On mourrait de peine ! On ne voudrait pas que tu sois malheureuse.

- C'est un beau prince. Je ne peux pas être malheureuse, c'est impossible ! Il m'a promis la couronne ! Puis je vais être reine.

Finalement, le beau prince y retourne au bout de deux ou trois

jours. C'est pas long ! À force de les tourmenter puis de faire des voyages, les garçons consentent à vouloir laisser marier leur sœur.

C'est pas long, il part avec Marie. Ils ne font seulement pas de noces, *rien en tout* ! Les garçons, ça leur faisait une peine *épouvantable* quand ils voient partir leur sœur, c'est *effrayant* ! Elle leur *souhaite le bonjour*, puis au père, puis à la mère, puis ils disent qu'ils viendront les voir. Puis les voilà partis ! Le prince l'amène dans son château.

Rendus au château, ça leur prend trois, quatre jours pour tout visiter ça. Il était riche terriblement et c'était une grandeur de château, *épouvantable* ! Ils visitent tout le château d'un bout à l'autre, toutes les chambres, partout. Ils arrivent à une chambre et le prince dit à Marie :

- Tiens, cette chambre-là, je te défends de *rentrer* dedans ! Je vais te donner la clef mais je te défends de *rentrer* dans cette chambre-là !

Puis il prend une belle pomme en or et il la lui donne.

- Tiens ! Je te donne cette pomme-là comme cadeau. Es-tu heureuse dans le *royaume* ? Fais ce que tu voudras dans le *royaume*, mais je te défends de *rentrer* dans cette chambre-là !

- J'ai pas d'affaire, beau prince, de *rentrer* dans cette chambre-là.

Elle passe quelques jours dans le château et cette chambre-là, elle l'avait toujours dans l'idée. Puis elle se disait à elle-même :

- Pourquoi est-ce qu'il n'a pas voulu que je *rentre* dans cette chambre-là ? Il y a toujours bien quelque chose de grave là-dedans ? Il m'a donné la clef puis il m'a défendu de *rentrer* là.

Elle avait toujours sa pomme dans la main.

Un bon jour, la petite Marie part, elle prend la clef puis elle ouvre la porte de la chambre. En ouvrant la porte de la chambre, elle fait un de ces sauts ! La chambre était tout ensanglantée, puis il y avait des morts de *crochetés* par les cheveux. Elle reste tellement surprise qu'elle échappe la pomme. La pomme tombe dans le sang, comme de raison. C'était tout ensanglanté. Elle ramasse la pomme et elle essaie de l'essuyer. Mais c'était *étampé après* la pomme, ni plus ni moins.

Elle essuie la pomme comme elle peut. On sait bien qu'elle reste

blême ! Elle referme la porte, la *rebarre*. Le beau prince arrive. En la voyant, il se met à rire et il dit :

- Marie, tu es allée dans la chambre, hein ?

- Non !

- Oui, tu es allée dans la chambre ! Montre-moi ta pomme !

Ça fait qu'elle lui montre la pomme. Il dit :

- Regarde la pomme ! Elle est toute pleine de sang. Tu es entrée dans la chambre ! Je te l'avais défendu. Tu étais heureuse avec moi. Tu avais tout ce qu'il fallait. Tu avais dans l'idée de *rentrer* dans cette chambre-là. Bien, c'est final, *asteure* ! Ce soir, on va passer le temps dans le château, puis demain matin, tu vas t'*habiller sur ton plus fin*, mettre la plus belle robe que tu as, puis je vais aller te ramener chez vous. Ça ne fera pas ! Tu ne m'as pas écouté. Tu as ouvert la porte de la chambre ; tu m'as désobéi. Tu apprendras qu'il n'y a pas une femme qui m'a désobéi. Il faut que ça passe par là !

Toujours, la nuit se passe. Le lendemain matin, elle s'*habille sur son plus fin*. Lui, il avait un *quatre-roues*, comme on dit, avec un domestique monté sur ce petit *quatre-roues*-là. Le domestique attelle le cheval, puis il emmène le cheval devant le château. Il dit :

- Sire mon roi, le cheval est prêt !

Il prend la petite Marie et il l'embarque avec lui. Il part avec ; il ne prend pas le *bord* pour aller chez le cultivateur, comme de raison. Il prend un autre *bord*. La petite Marie dit à son mari :

- Dis-moi donc où tu vas ? Ça n'est pas par là qu'on va chez nous !

- Je vais où je veux ! Tu vas le voir où je vais ! Tu m'as désobéi, bien tu vas le voir !

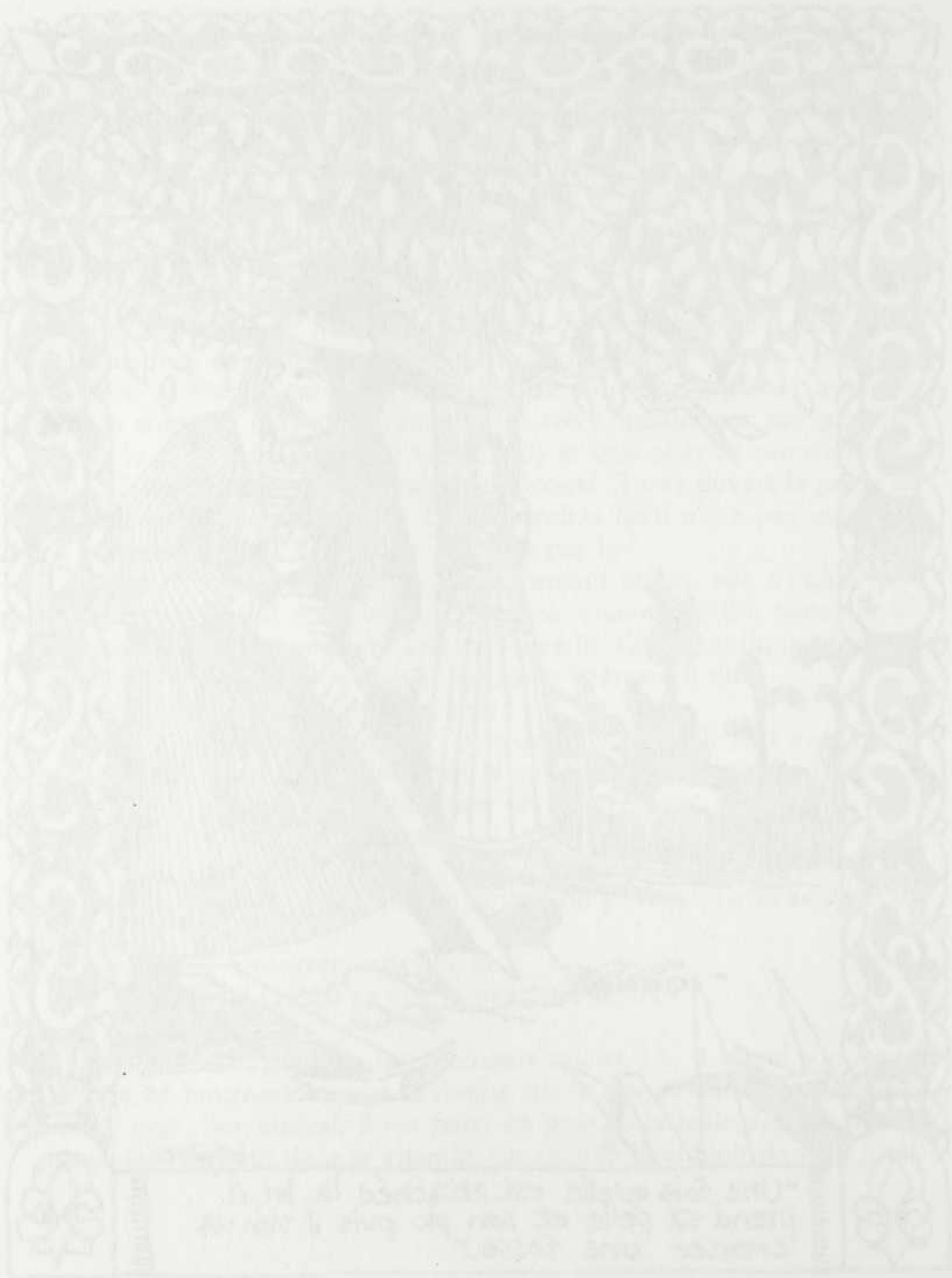
Elle se met à pleurer, puis elle dit :

- Mon Dieu ! Qu'est-ce que tu vas faire de moi ?

- Tu le verras.

Finalement, il *file*. Il a fait plusieurs milles. Là, il prend son fouet. Comme un bourreau enragé, il *tombe sur le dos de* son cheval. Il était *enragé noir*. Son cheval, il est *parti en peur*, à la *belle épouvante*. Le prince fait un bout dans le chemin. Ce chemin-là enfilait dans la forêt.

"Une fois qu'elle est attachée là, lui, il prend sa pelle et son pic puis il s'en va creuser une fosse."



Il enfile dans le chemin de la forêt et il se dit : « Elle a bien beau se lamenter. »

- Dis-moi donc, beau prince, pourquoi est-ce que tu vas par là ! D'habitude, ça n'aurait pas de bon sens !

- Tu n'as pas d'affaire à ça ! Je vais où je veux. Tu m'as désobéi, tu vas payer pour ça.

Finalement, il fait un bon bout. Quand il a fait au moins une *couple* de milles dans le bois, il arrête. Il y avait un morceau de terrain, là, qui était libre, qui était *fait*. Il part et il s'en va là. Il avait apporté une pelle et un pic, tout ce qu'il fallait.

Il prend la petite Marie, il la *débarque*, il lui *vire le dos* à un arbre puis il la *tortille* bien dur après l'arbre, attachée bien *dur*. Une fois qu'elle est attachée là, lui, il prend sa pelle et son pic puis il s'en va creuser une fosse. Il creuse une fosse *pas mal* creuse, comme de raison. Quand la fosse est creusée, il s'en va chercher la petite Marie. Il l'envoie dans la fosse et il commence à l'enterrer.

Il l'enterre, on va dire. Laissons-la là. Elle est enterrée puis il *revire de bord*. Il s'en va en fureur avec son cheval. Tout était disparu.

On va dire que par là, le bois était terriblement rare, hein ! Il y avait des *faiseurs de fagots*, des vieux qui faisaient des fagots. Ils allaient chercher des *racinages* de bois pour chauffer, dans la forêt. Des poches et des sacs, ils charriaient ça de même dans la forêt.

Il y avait un vieux qui était parti pour aller chercher un voyage de bois. Toujours, le bonhomme, il s'en venait, tout *en croche*, plié en quatre, *chargé comme un vieux mulot*. Quand il vient à passer sur ce terrain-là, il entend plaindre. En entendant plaindre, il met son fagot à terre. Le bonhomme part puis il s'en va où il entendait plaindre. Il aperçoit la terre *mouvée de frais*.

C'était un bonhomme qui était malade, mais c'était un guerrier *épouvantable*, ce bonhomme-là ! Il ne restait pas loin. Il avait une petite cabane, puis il restait là. C'était assez grand pour pouvoir loger trois, quatre personnes. Le bonhomme était là avec sa bonnefemme.

Toujours, le bonhomme prend un bout de bois qu'il y avait là - le prince, lui, il avait ramassé sa pelle et tout - et voilà le bonhomme

qui se met à creuser ! Il entendait toujours plaindre. Finalement, il déterre la petite Marie.

Quand il aperçoit cette belle femme, cette belle princesse, le bonhomme est *enragé noir*. C'était un guerrier, ce bonhomme-là ! C'était un bonhomme qui combattait, c'était *épouvantable*, à l'arme blanche. C'était un champion.

Le bonhomme était âgé : tout près de soixante à soixante-cinq ans, je suppose. Il laisse son fagot là. C'était pas loin de chez lui. Il prend la princesse dans ses bras puis il s'en va la porter dans sa *grotte* et il retourne chercher son fagot. Quand son fagot est rendu à la maison, puis la princesse aussi, il arrive et dit à sa bonnefemme :

- Nettoie-la bien propre puis change-la d'habits. Le premier qui va venir ici est fusillé. Je vais avoir soin de cette princesse-là, et le *catholique* qui va venir la chercher va mourir au bout de mon sabre.

Le bonhomme était *enragé noir*. Toujours, la petite Marie est là, bien heureuse avec le bonhomme, comme de raison. Elle est correcte, elle est très bien, puis elle est bien joviale avec le bonhomme.

Revenons aux frères, eux autres. Ses frères s'informent puis cherchent où était la petite Marie. Ils devaient y aller au bout d'une quinzaine de jours pour faire un tour. Mais là, ils n'y vont plus, ne voient plus rien et ils n'entendent plus parler de la petite Marie, *rien en tout*. Finalement, les frères ont dit :

- Il n'y a pas moyen, il faut y aller voir !

Ils se louent un cheval et les voilà partis pour aller voir au château quel *bord* elle avait pris, par quel *bord* elle était disparue.

Ils viennent à bout de rejoindre le château. Ils savaient où leur beau-frère restait. Ils ne réveillent pas le roi, rien du tout. Ils s'informent auprès des domestiques de la petite Marie. Ils disent qu'ils n'en entendent plus parler.

Les domestiques disent que le roi est parti avec elle et qu'ensuite ils ne l'ont plus revue, c'était final. Il y a un des domestiques qui *donne le mot* aux jeunes hommes :

- Ce roi-là, c'est un barbare, c'est un meurtrier, c'est un voleur. Il a tous les vices et ça fait plusieurs femmes qu'il fait mourir.

Les autres domestiques commencent à le *maîtriser* puis à le *mettre noir* comme le poêle. Les frères sont *enragés noir*, comme de raison. Ils ont dit :

- On le savait ! On a dit à la petite Marie de prendre garde, qu'il pouvait la faire *perdre*. On l'avait avertie et tout ! Et c'est vrai ! Cette pauvre enfant-là est *finie*. Peut-être bien qu'elle est morte. Il est parti avec et on ne l'a jamais revue.

Là, il faut qu'ils le fassent comme de raison. Ils prennent le cheval, puis les voilà partis ! Ils s'en vont à l'endroit où le roi avait enterré leurs sœur. Ils arrivent, ils voient la terre encore toute *mouvée*. Mais la petite Marie n'est plus là. Les jeunes hommes continuent et arrivent à cette petite *grotte*-là. Ils ont dit :

- On va aller voir ici !

Quand le bonhomme voit arriver ces trois jeunes hommes-là, il vient les chercher les cheveux *droit à pic* sur la tête. Il *vient en fureur* puis il prend son sabre. Il avait un sabre de six ou sept pieds de long. C'était un batailleur !

Les jeunes hommes s'en vont à la porte et ils cognent. Pendant qu'ils cognent, la petite Marie regarde par le *châssis*. Elle dit au bonhomme :

- Mon Dieu, père, ce sont mes frères ! Ce sont mes frères qui sont à la *découverte* pour me trouver. Ils me pensaient morte ! Ils me cherchent ! Ce sont mes frères, oui, mon grand-père, ce sont mes frères ! Laissez-les *rentrer* sans les *piquer*, ces pauvres misérables qui sont en devoir de me chercher pour me trouver !

Le bonhomme ouvre la porte. Quand la petite Marie voit ses frères ! Elle n'attend pas seulement qu'ils *rentrent*, elle leur saute au cou, un *bonjour épouvantable* ! Là, les jeunes hommes *rentrent* dans le *campe*, puis là, ils sont contents *contre* le bonhomme. Ils l'appellent leur grand-père.

- Que d'argent à vous donner pour le sacrifice que vous avez fait d'avoir sauvé notre sœur qui était enterrée ! On a vu ça, la terre *mouvée*, et on ne pensait jamais que c'était vous qui l'aviez sauvée ! On vous doit la vie, c'est *épouvantable* ! C'est bien de valeur, il faut abso-

lument s'en aller. Mais on ne sait pas comment vous remercier, mon bon grand-père, pour le sacrifice que vous avez fait ! En tout cas, on vous *souhaite le bonsoir* et merci !

Ils *prennent la porte* avec la petite Marie et les voilà partis pour s'en retourner chez eux.

Finalement, il fallait qu'ils passent par le château encore. Le roi était disparu. Il ne se montrait plus, il avait peur *à sa mort*. Ils arrêtent pour essayer de venger leur sœur. Ils ont dit :

- Y a pas moyen ! On va le rencontrer.

Ils arrêtent là puis ils parlent aux domestiques. Ils s'informent où est le roi. Ils font réponse qu'ils ne l'ont pas vu, qu'ils ne savent pas où il est allé. Ils ont dit :

- Il est peut-être caché, on ne le sait pas. On ne l'a pas vu *pantoute*. On ne l'a pas vu apparaître.

Les jeunes hommes ont dit :

- Bien, mourir pour mourir, il va mourir, *certain*, par nous autres ! Il n'enterrera plus *en vie*, c'est final !

Ils continuent et ils se rendent chez eux. Ils ont dit à leur sœur :

- Marie, *asteure*, tu partiras d'ici quand on voudra ! Si tu le veux tu pourras rester ici jusqu'à la mort, avec nous autres. Il n'y a plus de prince pour toi, il n'y a plus rien !

- Mes frères, je vous le promets ! J'ai assez souffert du temps où j'étais dans la terre, enterrée. Je pensais bien mourir. Je pensais bien que personne allait venir à mon secours. Une chance que le bon vieillard m'a déterrée, aujourd'hui, ce serait fini !

- *Asteure*, nous autres, on va travailler pour détruire le roi.

Finalement, eux autres, ils content tout ça, ce qui est arrivé à leur sœur. Elle était aimée, *épouvantable* ! C'étaient des jeunes hommes qui étaient aimables puis *fins*. Ils étaient aimés par tout le monde. Ils se font des amis, ils se ramassent une armée armée jusqu'aux dents et, un bon jour, ils partent, ils s'en vont vers le royaume.

Rendus là, ils s'informent auprès des domestiques où est le roi. Ils ont dit :

- Le roi ! Il est arrivé, il est dans sa chambre.

- Chambre ou pas chambre, il est arrivé ici, il va mourir ! Il n'en tuera plus d'autres.

Finalement, ils viennent à bout d'avoir les clefs du château. C'est eux autres qui sont maîtres, les trois jeunes hommes ! Ils sont bien habillés, ils sont armés jusqu'aux dents. Ils ont une armée terrible avec eux autres et ils étaient prêts à mourir.

Ils viennent à bout de rencontrer le beau prince. Ça n'a pas été bien long. Il a passé à la *baïonnette*, ça n'a pas été une *traînerie* ! Ils l'ont fait *éteindre* !

Ils ont tout *couru* le château. Ils sont allés dans la chambre mortuaire qu'il avait là, lui. C'est quand ils ont vu cette chambre-là ! Des *créatures* pendues par les cheveux ! Ça sentait tellement méchant, c'était *épouvantable* ! Ils ont dit aux domestiques :

- On va *sacrer le feu* dans le château et tout va consumer. Des biens volés et des biens mal acquis comme il a fait là, lui, bien, ça mérite de tout passer au feu !

Là, ils ont pris du *gas*, ils ont pris toutes sortes de choses. Ils ont empilé de la paille puis des paillasses. Ils ont fait un tas et ils ont mis le feu. Ils ont fait passer le *royaume* au feu.

Eux autres, ils sont allés chez eux et ils ont vécu heureusement avec la petite Marie le restant de leurs jours.

La Sainte Vierge, la religieuse et le soldat

Ce bref récit est une version altérée du conte type 770, La religieuse qui voulait visiter le monde. *Dans la version internationale, la religieuse s'enfuit de son couvent avec son amant pendant que la Sainte Vierge prend sa place afin que nul ne s'aperçoive de son absence. Après de nombreuses années, la religieuse revient et la Sainte Vierge réintègre son piédestal. Tout est rentré dans l'ordre.*

La version que livre M. Patry se différencie du conte type en ce que l'officier, avec qui la religieuse s'enfuit, la ramène sur-le-champ à son couvent lorsqu'elle lui apprend qu'elle est l'épouse du Seigneur. Pour le remercier de sa piété ou de sa crainte de Dieu, la statue de la Sainte Vierge s'incline devant l'officier alors qu'il se rend aux manœuvres militaires. Comme il s'agit d'un protestant, il se convertit au catholicisme à l'instigation d'un prêtre, témoin lui aussi de ce miracle.

M. Patry aurait entendu raconter ce récit par des prédicateurs itinérants qui le donnaient comme étant vrai. On en retrouve également des échos dans l'un des derniers films de Luis Buñuel, La Voie Lactée. *Il s'agit de l'épisode qui se déroule dans une auberge espagnole : une discussion s'engage entre les habitués, des voyageurs et un prêtre autour de la doctrine mariale de l'Église catholique. Le prêtre rapporte cette anecdote parfaitement conforme à la version internationale.*

LA SAINTE VIERGE, LA RELIGIEUSE ET LE SOLDAT

Une fois, c'était un gars qui montrait la *drille* aux Anglais. Un protestant. Une vraie *patte de poêle* ! Ça faisait plusieurs jours qu'il montrait la *drille* aux Anglais, près d'un couvent. Il était arrivé une religieuse nouvelle dans ce couvent-là. C'était la plus belle religieuse qu'il n'y avait pas !

Elle était au deuxième étage et elle faisait l'école là. Et de temps en temps, elle ouvrait son *châssis* : et cet Anglais-là montrait la *drille*. Il était beau, c'était *terrible*, lui aussi. Puis c'était un homme bien fait. Elle trouvait qu'il était intelligent puis beau une affaire *terrible* !

La religieuse, à tout moment, ouvrait son *châssis* puis elle regardait l'Anglais qui montrait la *drille*. Elle s'est amourachée de ce gars-là, c'était *terrible* ! À un bon moment donné, elle appelle un étudiant puis elle lui remet un mot. Elle écrit un mot à l'Anglais, de venir, s'il est consentant, si sa beauté lui fait comme elle.

Lui, comme de raison, il la voyait aussi, la religieuse. Elle lui fait donc savoir qu'elle serait à la porte du parloir et qu'elle l'attendrait à dix heures et demie ou onze heures.

L'étudiant va porter la lettre à l'Anglais. La religieuse lui avait dit d'attendre la réponse. Finalement, l'Anglais prend la lettre puis il la lit. Il trouvait la religieuse terriblement belle. Il la regardait de temps en temps, dans le *châssis* : elle était rouge puis belle une affaire *épouvantable*.

Finalement, il lui écrit. Il lui fait dire que, telle qu'elle le demande, il est consentant d'aller la chercher, de se tenir prête, qu'à dix heures et demie, onze heures, il serait là. Qu'elle soit fidèle à ses promesses,

que lui, il se rendrait là la chercher. Puis il redonne la lettre au jeune homme, comme de raison. Le jeune homme redonne la lettre à la religieuse. La religieuse était bien contente.

Et le soir arrivé, comme de raison qu'elle fait ça *cachettement* ! Elle se *trime sur son plus fin* puis elle prend un peu de *butin*, puis, quand il est rendu vers dix heures et demie, onze heures, elle descend à la porte du parloir et puis ensuite elle se met dans le passage puis elle attend.

Finalement, ce qui arrive à dix heures et demie, comme elle lui avait dit ? L'Anglais *ressourd*. Comme de raison qu'en *ressourdant*, il la prend par la main. Il a soin de son bagage et il l'*embarque* dans son carrosse puis le voilà parti avec elle !

Il l'emmène chez eux, dans son logis. Il la *rentre* dans la chambre et puis, lui, il s'assoit là, dans un fauteuil qu'il y avait là.

Elle, quand ça vient le soir, avant de se coucher, elle se met à genoux, les mains sur le lit, puis elle se met à prier le bon Dieu. Lui, il la regarde faire et il ne dit pas un mot. Il la laisse faire. Une fois qu'elle a fini de prier le bon Dieu, il dit :

- Qu'est-ce que toi as fait là, là ?
- J'ai prié mon Jésus !
- Comment ton Jésus ?
- Oui ! Vois-tu le crucifix ? Ça, c'est Jésus. Puis le jonc que j'ai là, c'est l'alliance de Dieu. On est fiancées avec le bon Dieu, nous autres.
- Comment ! Toi fiancée avec le bon Dieu, puis toi veux te fiancer avec moi ! Non, non, non, non, non ! Toi, *trime*-toi, puis moi aller te mettre *dret* où je t'ai prise. Toi fiancée avec le bon Dieu puis toi veux te fiancer avec moi ! Non, non, non, non, non ! Toi, *trime*-toi puis je vais aller te ramener.

Elle ne voulait pas trop mais elle se *trime*. Il l'*embarque* dans son carrosse puis il va la *débarquer* à la même place, telle qu'il l'avait vue. On va dire que le soir se passe, la nuit, puis il s'en retourne se recoucher dans son lit.

Finalement, le lendemain matin, il passe pour aller à la *drille*. À l'endroit où il montrait la *drille*, à côté du couvent, il y avait une sta-

"L'Anglais passe. La sainte Vierge
lui fait encore un grand salut."

tue de la Sainte Vierge. Comme de raison, il fallait qu'il passe devant, sur le trottoir. Quand il vient à passer devant la statue de la Sainte Vierge, la Sainte Vierge lui fait un grand salut, comme ça. Il se recule puis il se frotte les yeux. Il dit :

- C'est pas possible, une affaire de plâtre se baisser comme ça ! Ça ne se peut pas !

Il se *revire de bord* puis il repasse. La Sainte Vierge lui envoie encore un grand salut. Là, il *reste mort* et il *revire de bord*. Il dit :

- Moi parler au grand Robe-Noire, voir qu'est-ce que ça veut dire cette affaire-là ?

Les curés, c'étaient des « grands robes noires ».

Il part puis il s'en va au presbytère. Il dit :

- Toi, grand Robe-Noire, j'ai affaire à toi, là !
- Qu'est-ce que tu as ?
- Tu sais bien, la statue de plâtre qu'il y a là, là ?
- Oui ! La statue de la Sainte Vierge !
- Moi passe ce matin, là, puis elle, elle salue moi comme ça !
- La Sainte Vierge t'a salué, un apostat comme toi ? Es-tu fou ?
- Toi ne crois pas ça ? Oui ! Moi frotter les yeux puis j'ai *reviré de bord*, puis elle salue moi encore, par trois fois !
- Ah ! Bien, tu ne me feras jamais croire ça !
- Toi, viens voir !
- Je vais y aller, *certain* !

Comme de raison que le curé part avec le protestant, puis il s'en va là. Le protestant dit au curé :

- Toi, passe, voir !

Le curé passe. La Sainte Vierge reste bien droite. Le curé dit :

- Passe, toi !

L'Anglais passe. La Sainte Vierge lui fait encore un grand salut. Le curé tombe quasiment sur le derrière de peur, comme de raison. Puis il dit :

- Comment ça se fait ? Moi, j'ai passé, un prêtre, puis la Sainte Vierge reste droite. Puis un apostat comme ça passe puis . . .
- Toi, repasse, voir !

Le curé passe. La Sainte Vierge reste bien droite. Lui, il repasse. La Sainte Vierge lui fait encore un grand salut. Bien, le prêtre dit :

- Écoute, mon ami ! Tu vas venir au presbytère. J'ai affaire à toi. Il faut absolument que tu viennes au presbytère.

- Ah ! Je vais y aller.

Ils partent et ils s'en vont au presbytère. Le curé dit :

- Tu vas me dire ce que tu as fait dans ta vie pour que la Sainte Vierge puisse te saluer comme ça. Tu vois, je suis prêtre, je passe, la Sainte Vierge est bien droite. Puis toi, tu passes, puis elle te fait un grand salut. Tu as fait un miracle ! Tu as fait quelque chose de grave ! Il faut que tu me dises ce que tu as fait !

- Moi, je n'ai rien fait. Je ne sais pas. Je vais te conter ça, voir. C'est la belle religieuse qu'il y a au couvent, là. C'est elle qui m'a envoyé une lettre. Elle m'a dit d'aller la chercher à dix heures et demie, onze heures, à la porte du parloir. J'ai fait tel qu'elle m'a dit. J'ai envoyé la réponse puis je suis allé la chercher, le soir. Je l'ai emmenée chez nous. Puis elle s'est mise à genoux à prier le bon Dieu, les deux mains accotées sur le lit. Elle priait le bon Dieu *épouvantable* ! J'ai dit : « Quoi ça signifie ça que tu as le crucifix dans le cou ? » Elle a dit : « C'est l'alliance de Dieu, on est fiancées avec le bon Dieu. » « Comment ? Toi fiancée avec le bon Dieu puis toi veux fiancer avec moi ? Non ! » Moi, j'ai pris la religieuse puis je suis allé la porter à sa place. Moi, le lendemain matin, comme d'habitude, je suis parti pour faire ma *drille*. Puis, en passant, la Saint Vierge m'a fait un grand salut.

- Bien, mon ami ! Tu as fait un miracle *épouvantable* ! Ça, tu as fait une affaire là, *épouvantable* ! Pour que la Sainte Vierge prenne la peine de te saluer, il faut que tu aies fait un miracle *épouvantable*. Écoute ! Tu vois, tu es un protestant. Tu comprends qu'est-ce que c'est que les saints ? Tu es un bon garçon, tu m'as tout conté ça. Moi, à ta place, *j'abolirais* ça, la religion que tu as là ! *Mets-toi donc catholique* ! Tu vois, la Sainte Vierge te salue parce que tu as fait un coup *terrible* !

- Grand Robe-Noire, tu as raison ! Moi compris que les saints, c'est quelque chose.

Quand il a vu ça, il s'est *mis catholique* et il a fait le meilleur catholique du monde.

C'est fini après.

L'oiseau vert

L'oiseau vert *s'appelle communément dans d'autres versions :* L'oiseau de vérité. *Il s'agit du conte type 707 (*Les trois fils dorés*). Les Archives de Folklore du CELAT de l'université Laval possèdent 30 versions de ce conte merveilleux.*

Contrairement au modèle international, les héros sont au nombre de deux, un garçon et une fille. Contraints par les dangers de la guerre et par la mort de leurs parents à s'enfuir, ils pénètrent dans la forêt. Ils font la rencontre d'une vieille femme famélique. Ce personnage joue un rôle central dans le récit. Elle remplit la fonction de donatrice, c'est-à-dire que c'est à elle que revient la tâche de transmettre un objet magique au héros, en l'occurrence, une petite baguette qui fait apparaître un génie docile lorsqu'on la frappe contre quelque chose, et de fournir les renseignements pertinents sur le meilleur moyen de s'emparer du rosier sentant et de capturer l'oiseau vert.

Cette double donation - celle de l'objet magique et des conseils judicieux - ne peut se faire sans une mise à l'épreuve préalable. La vieille dame vérifie la générosité et le désintéressement du petit garçon en lui demandant une partie de ses provisions de bouche. Bien que ce dernier en soit réduit à la portion congrue, il partage de grand coeur ce qui lui reste. Il réussit l'épreuve. Il a désormais droit à la totale reconnaissance de la vieille femme.

La générosité de la vieille dame de la forêt est contrebalancée par le caractère pernicieux et envieux d'une reine acariâtre dont le château est voisin de celui que Jean s'est fait construire par son génie. Elle cherche à le perdre en suggérant à Julie qu'elle demande à son frère de lui rapporter le rosier sentant d'abord, et l'oiseau vert ensuite. Jean remplit ces deux tâches surnaturelles au grand désespoir de le vieille reine.

Le rosier sentant et l'oiseau vert ne semblent avoir, dans le conte, d'autre fonction que d'agrémenter les lieux selon la vertu qu'ils possè-

dent : l'odeur pour le rosier, le chant pour l'oiseau. En fait, il s'agit d'un conte tronqué. Un recoupage avec des versions plus complètes le prouve suffisamment. Celle recueillie par J.-C. Dupont et publiée dans ses Contes de bûcherons *(Montréal, Quinze, 1976) pourrait servir à une confrontation. Nous laissons au lecteur curieux et diligent le soin de la faire.*

L'OISEAU VERT

Je vais vous dire, une fois, ça se passait dans une paroisse bien pauvre. C'était pendant la guerre. Il y avait une famille qui avait deux enfants : lui, il s'appelait Jean puis elle, c'était Julie. Il est arrivé des méchants, et le père et la mère se font tuer. Les enfants s'étaient cachés dans la forêt. Ils étaient venus à bout de *se parer* des coups de carabine. Après la mort de leurs parents, Jean dit à Julie :

- Dis-moi donc, Julie ! C'est quasiment impossible pour nous autres de vivre ici. On est dans la guerre ; on est dans la misère. Si tu veux m'en croire, Julie, on va partir tous les deux, puis on va s'en aller à la *bonté de Dieu* dans la forêt. Si on meurt, on mourra ! On est aussi bien de mourir de même, de faim puis de misère, que de mourir de la guerre. Notre père et notre mère sont morts. On va partir tous les deux. En tout cas, à la *bonté de Dieu* !

Là, les enfants *se triment* un peu de galettes, un peu de manger comme de raison, ensuite ils *prennent le bois*. Ils marchent de même. Ils sont huit jours dans la forêt à coucher dans la *tête* des arbres puis à avoir bien de la misère. La petite Julie était découragée ; elle pleurait. Elle dit à son frère qui s'appelait Jean :

- Jean ! C'est toujours bien *terrible*. On va mourir dans le *bois*.
- Ma petite soeur, décourage-toi pas !

Ils mangeaient toutes sortes de *racinages*. Tout ce qu'ils pouvaient trouver, ils le mangeaient. Un bon moment donné, en marchant de même dans le *bord de la forêt*, ils arrivent dans un chemin de roi, un chemin qui était battu, mais pas beaucoup. Il ne passait presque pas de monde dedans. Ti-Jean dit à sa petite soeur :

- Écoute ! Nous voilà rendus dans un petit chemin ! En tout cas, on va le suivre. Quand on va être rendus au bout, on va voir.

Tout en marchant le long du chemin comme ça, qu'est-ce qui arrive? Une vieille fille qui était assise le long du chemin ! Elle avait un

petit feu, la bonnefemme ; elle était maigre puis elle était laide c'est bien court, *épouvantable*, bien *épouvantable* ! Puis quand elle voit venir les petits enfants, elle dit :

- Dites-moi donc, mes petits enfants, où est-ce que vous allez dans les vieux chemins comme ça, puis pas *habités*? Il n'y a personne qui *reste ici*. C'est la première fois que je vois passer des enfants ici. Je n'en ai jamais vus encore. Puis vous êtes donc deux beaux petits enfants !

Ils ont dit :

- Oui, ma grand-mère ! Mais on vous dit qu'on est *maganés* puis fatigués! Ça fait huit jours qu'on n'a quasiment pas mangé, qu'on mange ce qu'on peut.

Et Ti-Jean dit :

- J'ai encore quatre galettes dans mon petit sac, bonne grand-mère. Avez-vous faim?

- Oui, mon petit Jean ! Tu serais assez *fin* de me donner une galette seulement ! Je ne meurs pas de faim mais ça fait bien longtemps que je n'ai pas mangé.

- En tout cas, mourir pour mourir, si on meurt nous autres, on mourra de faim ! Tiens, ma bonne grand-mère ! Je vais vous en donner deux. Nous autres, on arrivera comme on pourra. Vous êtes vieille, puis vous avez l'air *terriblement* maigre, puis vous avez l'air dans la misère.

Toujours, Ti-Jean lui donne deux galettes. Puis une fois qu'il a donné les deux galettes à la vieille, Ti-Jean dit :

- Si vous voulez, on va se coucher ici, un peu, contre vous. Puis vous nous réveillerez. Ne partez pas sans nous réveiller !

- Oui, mes petits enfants ! Couchez-vous puis dormez !

Ils se couchent sur le bord du chemin. Puis la vieille est là puis elle les regarde. Elle trouve les enfants assez beaux puis assez *fins*, c'est *épouvantable* ! La bonnefemme dit : « Il n'y a pas moyen ! Ti-Jean, qui est si généreux, il m'a donné deux galettes ! Pourtant, eux autres, ils sont quasiment à la faim et à la soif, ces pauvres petits ! C'est d'un

coeur généreux, c'est *terrible* ! Bien, je vais me montrer aussi généreuse qu'eux autres, tiens ! »

Elle s'en va trouver Ti-Jean, elle prend une petite baguette qu'elle avait ; elle dit :

- Tiens, Ti-Jean ! Je te mets ça sur la tête, puis tout ce que tu demanderas, par la vertu de la petite baguette, tu l'auras. C'est un gros cadeau, c'est un beau cadeau que je te fais là. Mais par ton coeur, tu es bien généreux !

Ti-Jean faisait semblant de dormir. Il comprenait tout ce qu'elle disait. Il ne s'ouvrait pas les yeux, rien du tout ; il ne faisait pas signe de vie.

Toujours, la bonnefemme dit :

- Mes petits enfants, *asteure*, levez-vous ! Avant de partir, vous m'avez dit de vous réveiller. Moi, je m'en vais. Je ne suis pas capable de rester plus longtemps ici. Je m'en vais. Tu m'as fait du bien avec tes galettes. Je suis capable de marcher un peu. Bonsoir !

La bonnefemme prend son *bord*, puis les enfants restent là. Ti-Jean dit à Julie, sa petite soeur :

- Écoute ! Ce n'est pas tout : la bonnefemme a mis une petite canne sur ma tête puis elle m'a dit que tout ce que je demanderais, par la bonté de ma petite canne, je l'aurais.

Julie dit :

- C'est pas possible, mon petit frère, tu peux bien croire ! Qu'est-ce que tu demanderais?

- Bien moi, ce que je demanderais? D'abord j'ai faim ! Puis toi?

- Moi *itou* !

- Bien, je demanderais d'avoir à manger comme sur la table d'un roi.

Il prend sa petite canne puis il donne deux, trois coups *après* une petite branche. Il *ressourd* un génie, à lui. Ti-Jean fait un saut *épouvantable* ! Un colosse ! Il dit :

- Qu'est-ce que vous voulez, maître?

- Bien, je voudrais avoir du manger comme sur la table d'un roi.

En disant ça, la table est montée, puis ils ont du manger, tout ce qu'ils veulent. Julie dit :

- Ti-Jean, tu vois la vieille, le cadeau qu'elle nous a fait ! C'est *épouvantable* !

Ils mangent plein leur ventre. Ils ont tellement mangé qu'ils se couchent puis ils dorment. Une fois qu'ils ont dormi, ils se réveillent quasiment le lendemain matin, au petit jour. Julie dit :

- Ti-Jean ! Ta baguette que la vieille dame t'a donnée, pourquoi on ne s'en servirait pas? Moi, *je me semble*, si tu *étais comme moi*, on se souhaiterait un beau château bien bâti, puis on arriverait tous les deux dedans. Serait-on heureux un peu, hein ?

- Julie, tu as bien raison ! Tu es plus fine que moi. Moi, je n'aurais jamais pensé à cela.

Toujours, il prend sa petite canne puis il donne trois coups encore *après* une petite branche en disant :

- Génie, à moi !

Lorsque le génie arrive :

- Qu'est-ce que vous voulez, maître ?

- Bien, il dit, je voudrais avoir un château bâti comme il n'y en a pas, dans une province éloignée un peu des autres mais pas trop non plus.

Toujours, comme de raison, en disant ça, ils disparaissent tous les deux. En disant :

- Moi et ma petite soeur dedans !

Ils se réveillèrent le lendemain matin : ils étaient rendus dans un beau château, la clef dans les mains. C'est tout en or puis c'est bien court, ils ne *se comprennent* plus là-dedans ! Ça leur prend quasiment deux, trois heures à en faire le tour. C'est une grandeur de château *épouvantable* ! Et Jean dit :

- Il ne nous manque plus rien que des valets puis des servantes.

Julie dit :

- C'est *terrible*, mon petit frère ! On va rester seuls tous les deux.

Le lendemain matin, ils commencent à voyager, à sortir. En sor-

tant, ils n'étaient pas bien loin d'un autre château. Le château était à peu près, mon Dieu, à deux arpents d'un autre château.

La vieille reine, elle, du château voisin, c'est quand elle voit le beau château bâti ! Elle s'était couchée le soir et il n'y avait rien, puis le lendemain matin, elle se lève avec ce beau château bâti là !

- Dis-moi donc ! Ils ont toujours bien les moyens *épouvantables* pour avoir bâti un château de pareille sorte !

La bonnefemme (la reine) se *trime* puis elle part. Elle va faire un tour pour voir Ti-Jean. Elle arrive là, elle cogne à la porte.

- Dites-moi donc, mes petits enfants ! Comment se fait-il que vous vous soyez bâti un château semblable dans votre nuit ? Hier, il n'y avait pas de château ici, puis aujourd'hui, vous avez un château *terrible* !

- Ça, vous savez, c'est le bon Dieu qui a permis ça ! Je ne sais pas comment ça se fait.

La bonnefemme (la reine), ils ne veulent pas lui dire comment c'est arrivé, *pantoute* ! Comme de raison, elle examine tout partout, la bonnefemme ! Il y avait des belles potiches pour mettre des bouquets dedans, tout en or. La bonnefemme voit ça. Elle dit :

- Eh ! ma petite fille ! C'est bien de valeur ! Vous êtes riches puis vous avez un beau château, mais si vous aviez le rosier sentant pour mettre dans votre potiche, là. Ça sent à sept cents lieues à la ronde.

- Mon Dieu, madame ! S'il ne manque rien que ça, c'est bien probable que Ti-Jean, mon petit frère, va y aller, *certain* !

Toujours, Ti-Jean arrive. Il était allé faire un tour dans le bois, partout. Il arrive. Elle dit :

- J'ai eu de la visite, Ti-Jean !

- Oui ! J'ai vu la princesse voisine, là.

- La reine est venue faire un tour. Elle a examiné mon château partout puis elle m'a dit que si j'avais le rosier sentant pour mettre dans ma potiche en or qu'il y a là, ça sentirait à sept cents lieues à la ronde. Il me semble, si tu voulais, tu serais capable d'aller me chercher ça, toi, le rosier sentant !

- Ma petite soeur, tu veux me faire mourir ! Je ne sais seulement

pas si ça existe, moi, le rosier sentant. Tu vois toujours bien, c'est peut-être gardé je ne sais pas par qui, le rosier sentant ! J'ai entendu parler de ça dans les livres, ici et là. Mais cherche où est le rosier sentant ? Tu veux me faire *détruire* !

- Non ! Il n'y a pas de danger ! Je te demande si tu serais capable d'y aller me chercher ça. Je serais contente pas pour rire !

Il ne savait pas quoi faire pour tâcher de faire plaisir à sa petite soeur, comme de raison. Il dit :

- En tout cas, ma petite soeur, mourir pour mourir, tu veux l'avoir ?

- Je ne veux pas te *détruire pantoute* ! Rien que si tu veux puis c'est tout ! On sait bien que si je l'avais, je serais bien contente, puis pas rien que moi ! Tout le monde du pays *alentour* trouverait que ça sent bon, c'est *terrible* !

- En tout cas, je m'en vais essayer d'y aller.

- Jean ! Je ne veux pas te *détruire*, ni rien ! Fais comme tu voudras ! Vas-y de ton *bon gré*.

- En tout cas, je m'en vais y aller.

Il se *trime* un bon *pack-sac* de provisions, puis voilà Ti-Jean qui part pour aller chercher le rosier sentant ! Il marche encore dans la forêt. Il arrive encore par le même vieux chemin par où il était passé. Il prend ce vieux chemin-là, puis il le suit. Il s'y reconnaît. Il dit :

- C'est tout près d'ici que j'ai rencontré ma bonne grand-mère.

Il fait un petit bout. Tout d'un coup, il aperçoit la bonnefemme qui était encore à la même place, presque. Puis elle était maigre ! Elle se mourait quasiment. Elle avait la moue sur le visage. Elle était laide *épouvantable* ! Il avait quasiment peur de la voir.

- Bonjour, ma bonne grand-mère !

Il lui serre la main.

- Bonjour, Ti-Jean ! Comment trouves-tu ce que je t'ai fait ? Je t'ai fait un beau cadeau ?

- Ah ! ma bonne grand-mère ! C'est *épouvantable* ! Je suis heureux. Je voudrais que vous veniez rester avec nous autres. Quelle

bonté que vous m'avez faite de m'avoir donné cette petite canne-là. C'est *épouvantable*, j'ai le plus beau château du monde !

- Dis-moi donc où est-ce que tu vas ?

- Je vais . . . c'est ma petite soeur Julie qui m'a dit qu'il y avait un rosier sentant !

- Oui ! Il y a un rosier sentant, mais il est gardé par l'oiseau vert. L'oiseau vert, c'est *terriblement* rude ! Pour moi, tu vas avoir de la misère ! En tout cas, tiens ! Je vais te donner encore un conseil. Tu as été assez bon ! Tu vas me donner de la galette, Jean. Tu vas me donner un bon sac de galettes. Tu vas voir ! Je vais te donner un conseil.

Il vide quasiment son sac dans le sac de la bonnefemme. Il dit :

- Tiens, ma bonne grand-mère! Moi, je mangerai si j'ai le temps. Si je n'ai rien, je ne mangerai pas. Je suis jeune ; vous, vous êtes vieille puis vous avez de la misère à marcher. Prenez mon sac de galettes ! Gardez-le ! Je vous le donne en pur don.

- Tu es trop généreux, mon petit Jean ! Je ne peux pas partir sans te faire un cadeau encore. Viens ! Je vais t'enseigner comment faire pour aller chercher le rosier sentant. Tu vas marcher un bon bout d'ici puis tu vas voir trois plançons, trois morceaux de bois le long du chemin. Tu vas te coucher sur le premier plançon, là, sur le dos, puis tiens ! voilà un petit miroir, ici ! Tu vas prendre ce petit miroir-là, puis mets-toi-le sur le visage. Puis tu vas prendre ta petite canne puis tu vas donner trois coups *après* le plançon. Tu vas dire : « L'oiseau vert, à moi ! » L'oiseau vert va arriver. Tu vas voir ton plançon : ton plançon va trembler quasiment à tomber à terre. C'est un tremblement de terre. Et il va arriver. Il va voltiger dans le miroir. Là, tu diras : « L'oiseau vert ! Va me chercher ton rosier sentant à tout prix ! » Là, tu le *poigneras* par une patte puis tu le tiendras jusqu'au temps que tu vas avoir assez de force pour le tenir, ne crains pas, jusqu'au temps où il t'aura promis son rosier sentant.

Ti-Jean part. Il remercie sa bonne grand-mère. Il fait exactement comme elle lui a dit. L'oiseau arrive, comme de raison, tel que je viens de vous le dire. Il arrive dans le miroir et il se met à voltiger. Ti-Jean le *poigne* par une patte puis il tient bien. Il dit :

- Tant que tu ne m'auras pas donné le rosier sentant, tu ne partiras pas d'ici, je te tiens par la patte !

L'oiseau a beau se débattre, mais Ti-Jean le tient bien par la patte.

- Bien, il dit, lâche-moi puis je vais aller te le chercher ton rosier sentant !

Il lâche l'oiseau. L'oiseau est parti en fureur puis il est allé chercher le rosier sentant. Là, il arrive. Il donne le rosier sentant.

- Je n'ai rien qu'une parole, Ti-Jean ! Je t'ai dit que j'irais chercher ton rosier sentant, bien, tiens ! le voilà !

Il prend le rosier sentant. Ça sent assez bon, c'est *épouvantable* ! Ti-Jean prend le *bord* du château, comme de raison. Il marche encore toute la journée. Il arrive le soir à son château. C'est quand la petite fille le voit entrer avec le rosier sentant ! Tout le monde était découragé ! C'était une odeur dans toute la ville ! Ça sentait partout, c'était *épouvantable* ! C'est quand sa petite soeur voit le rosier sentant dans sa potiche ! Je ne vous demande pas si elle est contente puis si elle est fière ! Elle saute au cou de Ti-Jean puis elle l'embrasse.

Le soir, Ti-Jean dort d'un profond sommeil. Il est bien content de son voyage, comme de raison. Puis, ça sent tellement bon dans son *royaume*, c'est *épouvantable* ! La bonnefemme (la reine voisine de Ti-Jean) sent ça, l'odeur ! Elle dit :

- Le petit *mausanne* ! Il est allé chercher le rosier sentant ! Je pensais le *détruire*, mais non !

La princesse voisine part puis va faire encore un tour chez Ti-Jean. Elle arrive et dit :

- Bonjour, ma petite fille !

- Bonjour, reine !

- C'est *épouvantable* ! Vous avez toujours bien un moyen *épouvantable* ! Ton petit frère est allé chercher le rosier sentant ? Dis-moi donc ! Il est toujours bien protégé de Dieu pour faire tout ce qu'il veut, comme ça ! Le rosier sentant, personne n'a été capable de l'avoir ! Puis vous autres, dans trois ou quatre jours, vous voilà avec le rosier sentant ! Écoute ! Si tu avais l'oiseau vert pour mettre dans le rosier sentant ! C'est l'oiseau qui *turlutte* le mieux du monde. Il n'y a

"...si tu avais l'oiseau vert pour mettre dans le rosier sentant ! C'est l'oiseau qui turlutte le mieux du monde."

rien de plus beau que de l'entendre *turlutter*. Il faudrait absolument que Ti-Jean aille te chercher l'oiseau vert !

- Si c'est possible, mon petit frère va aller me le chercher, *certain* !

Toujours, la reine parle, comme de raison, puis elle s'en va en disant à elle-même :

- Il va périr, *certain* ! L'oiseau vert ! C'est impossible !

Seulement, quand Ti-Jean avait souhaité son château, la bonnefemme lui avait dit :

- Ti-Jean ! Il faut absolument qu'il manque quelque chose à ton château. Par exemple, tu as bien fait d'avoir laissé manquer une vitre. Il faut absolument qu'il manque une vitre. S'il ne manque pas une vitre . . . !

La bonnefemme lui avait dit comment faire.

Ti-Jean arrive puis sa petite soeur se *met après* lui encore. Elle dit :

- Ti-Jean ! Faudrait que tu ailles me chercher l'oiseau vert ! La royale princesse est venue. Elle dit que c'est l'oiseau qui *turlutte* le mieux de le terre. Puis, il est assez beau, c'est *épouvantable* ! S'il fallait qu'il *tombe dans* le rosier sentant, on serait les plus fortunés du monde, c'est pas mêlant, les plus fortunés du monde ! C'est *terrible* ! Il ne manque plus rien que ça ! Tiens ! Si tu veux, vas-y ! Puis, c'est la dernière fois que je te le dis. Plus jamais de ta vie je ne te commanderai si tu veux aller chercher l'oiseau vert pour mettre dans mon rosier sentant. Ça, c'est une affaire qui est spéciale ! On ne peut pas manquer ça, c'est impossible !

Ti-Jean dit :

- Tu veux me faire mourir, ma petite soeur ! En tout cas, je vais y aller.

Toujours, voilà encore Ti-Jean qui part ! Il prend un sac de galettes et le voilà parti encore ! Là, il marche. Le voilà rendu dans son chemin, encore ! Mais il ne voit plus de bonnefemme. Il ne voit plus rien. La bonnefemme était disparue.

Il s'en va justement jusqu'à ses plançons où la bonnefemme lui

avait dit de se rendre. Là, il a une idée. Il se couche sur le dos sur le plançon. Il avait encore son petit miroir qu'il avait gardé dans sa poche. Il se couche sur le dos, sur son plançon, puis il donne trois petits coups de canne après le plançon. Puis il dit :

- L'oiseau vert, à moi !

Tout en *branle* ! Les *roches*, ça déboule ! C'est bien court, les *pièces* veulent se rouler, ni plus ni moins. Il *voit l'heure* de se tenir sur sa *pièce*. C'est un tremblement de terre.

Tout à coup, qu'est-ce qui arrive ? L'oiseau vert ! Son miroir était là, la face en l'air. C'était un oiseau qui était d'une grosseur *épouvantable*, puis d'une force *épouvantable* ! Ti-Jean prend l'oiseau par les pattes quand il joue dans le miroir. Il le tient bien. Il a beau se débattre, faire ce qu'il peut, Ti-Jean a la force par la vertu de sa petite canne. L'oiseau dit :

- Écoute, Ti-Jean ! Lâche-moi ! Je suis incapable de me défaire. Lâche-moi ! Tout ce que je te promets je le ferai. Tu es bien chanceux qu'il te manque une vitre dans ton château parce que tu ne serais pas capable de m'emporter. Je suis trop pesant, c'est impossible ! Mais je m'en vais m'en aller tout seul dans ton château. Je te le promets sur mon âme que je vais m'en aller voler dans mon rosier sentant, dans ton château. Je vais entrer par la vitre, ne t'occupe pas ! Lâche-moi puis je vais faire tel que je te le dis, là !

Ti-Jean dit :

- Tu fais bien parce que, par la bonté de ma petite baguette, tu mourras par ma main si tu ne fais pas tel que je te l'ai dit ! Il faut absolument que tu ailles voler dans mon château, dans le rosier sentant, où est ma petite soeur.

- Tout va être fait en le disant.

Il lâche l'oiseau vert. Et voilà l'oiseau vert qui part, comme de raison. Il *prend son vol*. Ti-Jean *débarque de sur* son plançon. Et le voilà parti pour *gagner* son royaume !

On va dire que Ti-Jean *gagne* son royaume. C'est bien court, il n'était pas rendu encore au royaume qu'il a commencé à entendre siffler puis à entendre des chants *épouvantables*. Il arrive au château, il

frappe à la porte. Sa petite soeur s'en vient puis elle lui saute au cou au plus vite. Elle dit :

- Mon Dieu, Ti-Jean ! Tu es toujours bien *terrible* ! De voir que tu réussis à tout coup, ni plus ni moins, c'est *terrible* !

- Ma petite soeur, on peut dire merci à la vieille puis à la petite canne. En tout cas, *asteure* tu vas être contente.

- Jamais plus je ne te commanderai ! Jamais !

On va dire qu'ils ont vécu tous les deux ensemble, de même. Et puis, comme de raison, Ti-Jean, c'était le plus beau prince qu'il n'y avait pas. Il était riche, fortuné. La petite canne, il ne s'en servait plus, comme de raison. Il l'avait mise de côté.

Puis, c'est à peu près là qu'il s'est mis à sortir, à voyager d'un royaume à l'autre. Il s'est trouvé la plus belle princesse du monde puis il s'est *fiancé*.

La petite Julie, qui était seule dans son château, il a fallu qu'elle fasse comme lui ! Elle est allée avec Ti-Jean. Il avait connu de beaux princes. Il dit à Julie :

- Écoute ! Je connais un prince qui est riche, fortuné. Tu es belle princesse ! Tu vas venir avec moi puis tu vas *faire la connaissance*.

Ils couraient d'une soirée à l'autre, tous les deux. Comme de raison, lui, Ti-Jean, il était marié avec sa femme. Sa soeur, un bon moment donné, elle *fait connaissance avec* le plus beau prince. Et voilà la petite Julie qui se marie !

Ils ont vécu heureusement, tous ensemble. Il ont fait des petits enfants comme ils en ont voulu et ils ont été heureux le restant de leurs jours. C'est tout.

Le conte d'Hélène

Ce récit n'est pas un conte au sens où les folkloristes l'entendent habituellement car il ne possède pas de numéro spécial dans la classification internationale d'Aarne-Thompson. En revanche, il est composé de deux motifs traditionnels[1] *: soit le motif B 401 (*Le cheval secourable*) et le motif T 230 (*L'infidélité dans le mariage*).*

Ces motifs, bien entendu, se retrouvent dans certains contes types. Ainsi, le motif B 401 se rencontre dans les contes types 314, 502, 531, 532. Stith Thompson, dans son livre sur le conte folklorique[2]*, distingue un type d'un motif de la façon suivante :*

> *Type : a type is a traditional tale that has an independent existence. It maybe told as a complete narrative and does not depend for its meaning on any other tales . . .*
> *A Motif is the smallest element in a tale having a power to persist in tradition. In order to have this power, it must have something unusual and stricking about it.*

Comme nous avons déjà établi un léger parallèle entre ce conte et celui du Jeune Sélénois, *nous renvoyons donc le lecteur à la présentation de ce dernier.*

---

1. Cf. *Motif Index of Folk Literature*, par Stith Thompson, Indiana University Press, Bloomington and London, U.S.A., 1966, 6 vol.

2. *The Folk-Tale*, New York, The Dryden Press, 1951, p. 415.

LE CONTE D'HÉLÈNE

Une fois, ça se trouvait dans un petit village, et puis ce petit village, c'était pas bien loin d'un roi, et ce roi-là était *terriblement* riche. Restaient voisin de ce roi-là, des brigands, une affaire *épouvantable*. Ils étaient traîtres et brigands ; c'était l'Armée Rouge qu'ils s'appelaient. C'était des gens pour tout tuer puis tout briser. On va dire que dans cette province-là, il y avait un Russe, et il parlait français. Il y avait des Canadiens ; il y avait des Anglais ; il y en avait de toutes les sortes dans cette petite province-là.

Un bon moment donné, il se marie avec une belle Canadienne, de ce qu'il y a de plus belle en *créature*. C'était un grand homme, un gros et grand homme qui était capable de tout faire, et, bien même de ça, il avait *drillé*. Il avait appris la *drille*, et il était commandant *au* roi. C'était lui qui était le premier en chef, le commandant pour les soldats.

On va dire, dans un an, dans les contes ça va bien vite, ça fait un an qu'il est marié. En tout cas, la femme *achète* un gros garçon. Ils font baptiser cet enfant-là sous le nom de Paul. L'enfant paraissait intelligent *épouvantable*, et puis il était beau, c'était comme un ange. Et lui, son mari, était bien content de voir sa femme et son petit garçon, c'était *terrible*.

Il allait travailler chez le roi et c'est lui qui était commandant. Tous les huit jours, il allait voir sa femme, comme de raison, et son petit garçon. C'était pas un petit *bonjour* quand il voyait cet enfant-là !

Finalement, dans les contes ça va bien vite, lui, il travaille chez le roi pendant six ans. Au bout de six ans, l'enfant avait grandi lui aussi. Un bon moment donné, chez le roi qui était terriblement bon et riche, les barbares, eux autres, envoient une lettre au roi. Il fallait qu'il aille absolument combattre, sinon son royaume va être mis à feu et à sang.

Comme de raison, le commandant *trime* ses soldats : il faut absolument qu'ils combattent à tout prix. Voilà la guerre qui commence avec

cette Armée Rouge-là. Et lui, il avait deux mille soldats, et eux autres étaient armés jusqu'aux dents aussi. Et voilà la guerre qui est prise.

Il fallait qu'ils fassent une cinquantaine de milles pour aller se rencontrer dans un terrain. Ils appelaient ça : le terrain de bataille. C'était un terrain terriblement grand et ils se rassemblaient tous là pour se battre. On va dire que la guerre prend. Finalement, il a perdu beaucoup de ses soldats, mais ils ont eu la victoire. Mais lui, malheureusement, il y a eu une balle qui l'a frappé et le commandant s'est fait tuer.

Ce n'était pas qu'une petite affaire quand ils ont vu que le commandant était mort. Ils aimaient cet homme-là, c'était *terrible* ! Tous ses soldats *étaient portés pour lui*. Il a été enterré *de première classe* par le roi. Ils ont été cherché sa femme avec son petit garçon pour faire les funérailles. Et après que tout a été fait, elle est retournée dans sa petite maison avec son petit garçon.

Le petit garçon *profite*, lui ! Dans les contes ça va bien vite, le petit garçon commence à aller à l'école. Il arrive un soir, prend une pelle et se met à creuser un trou. Sa mère comprenait pas ce qu'il faisait là. Elle va le trouver :

- Ti-Paul, dis-moi donc ce que tu fais là ?

- Ma mère, vous allez le voir !

Il prend un bon poteau et il plante ça dans la terre. Il va chercher le sabre de son père, puis là, il commence à *se driller*. Il *se drille* après ce poteau-là à tous les soirs quand il arrivait de la classe. Il venait tout *trempe*, en sueur, de *se driller* après ce poteau-là. Il a coupé trois poteaux avec son sabre, de même, jusqu'à l'âge de vingt ans.

Rendu à l'âge de vingt ans, il faisait *filer* son sabre au-dessus de sa tête ; il n'y avait pas d'affaires qu'il ne faisait pas avec lui. C'était un guerrier sans pareil. Finalement, il dit à sa mère :

- Ma mère, il faut absolument que j'aille venger la mort de mon père. Aujourd'hui, là, je sais *pas mal* l'arme blanche ; je suis *drillé* pas mal. En même temps, j'emmène la jument de mon père.

La jument s'appelait Hélène. C'était une jument *terriblement fine*, domptée pour la guerre sous tous les rapports. Au sifflet, elle compre-

nait tout. Elle prenait son manger elle-même. Il y avait une cheville à la porte de l'étable exprès pour ne pas qu'elle se casse les dents. La jument arrivait rien que juste à la cheville et elle se *prenait tout son besoin* elle-même.

Il y avait un cours d'eau pas bien loin. Quand elle avait besoin de boire, elle partait puis elle sortait de l'étable, puis elle allait boire elle-même. Personne ne s'occupait de cette jument-là. Elle faisait son affaire toute seule.

Il est content, comme de raison, d'avoir *drillé* avec sa jument aussi. Tous les soirs, il allait faire des tours avec la jument. Il était *terriblement* content de cette jument-là qui était *terriblement fine*. Il dit à sa mère :

- Faire la guerre, maman, avec la jument de mon père, il me semble que j'aimerais tellement ça, c'est *terrible* ! En tout cas, je vais essayer de voir le roi pour me faire engager. Je suis jeune mais des fois . . .

Il était *terriblement* intelligent. Il part avec la jument de son père, un bon matin. Il *fait le bonjour* à sa mère. Après ça, sa mère pleurait à chaudes larmes, mais lui, ça ne lui fait rien : il fallait qu'il parte venger la mort de son père.

Finalement, il s'en va chez le roi. Ce roi-là avait une princesse qui s'appelait Blanche, la plus belle princesse du jour. Paul était étranger dans ce château-là. Il *fait la connaissance avec* le roi et il lui dit que son père est mort en combattant pour lui. Le roi connaissait son père et enfin, toujours que là, il est *porté sur la main* par le roi. Il était tellement beau, tellement aimable, tellement *fin*, c'était *épouvantable* !

Il y avait beaucoup de soldats qui étaient batailleurs, une affaire *terrible*. Il y avait un Russe qui *sortait* avec la princesse. La princesse, comme de raison, trouvait Paul *terriblement* beau, c'était une affaire *terrible* ! Puis le Russe allait voir la princesse. Un bon moment donné, le Russe voulait marier la princesse. Elle, elle aimait Paul *terriblement*. Elle dit :

- Mon père, c'est impossible ! Je ne peux pas me marier avec le Russe. C'est *terrible*, j'aime Paul c'est *effrayant* ! Je ne marierai pas d'autre que Paul.

Le roi dit :

- Je ne suis pas capable ! C'est mon grand désir mais il faut absolument que tu maries le Russe sinon on va faire quelque chose de grave. Mais puisque tu veux absolument marier Paul, on va organiser un combat : celui-là qui abattra la tête de l'autre te mariera.

- C'est correct ! J'accepte. Faites un combat pour les deux et ensuite, celui-là qui emportera la tête de l'autre, je le marierai.

- C'est correct !

Comme de raison qu'il donne un ordre à Ti-Paul et Ti-Paul était bien découragé de ça. C'était un homme qui n'avait jamais pensé se battre avec un autre soldat. Mais il était *capable* et il n'était pas peureux ; il était assez gros et grand. Le roi va le trouver et il dit :

- Paul, écoute là ! Ma princesse ne sait pas lequel marier, soit toi ou le Russe. Là, vous allez vous *prendre une bataille* tous les deux. Celui-là qui abattra la tête de l'autre, il aura ma princesse. Elle est consentante.

- Sire mon roi, je suis prêt ! À l'heure et à la minute où vous voudrez, n'importe lequel de vos soldats, je suis prêt à le combattre. Je n'ai pas peur de la mort, ça ne me fait rien. Je suis venu ici pour combattre, puis apprendre l'arme blanche, puis apprendre la bataille.

Comme de raison, tout de suite le lendemain matin, il y avait une grande salle qu'on prend exprès, toute garnie de sabres et puis ce n'est pas qu'une petite affaire ! Toujours là, le roi reconduit les deux hommes : le Russe avec Ti-Paul. Là, ils se donnent la main tous les deux. Le roi dit :

- *Asteure*, prenez le sabre que vous voulez !

Paul dit :

- Je ne suis pas difficile.

Il prend le premier sabre du *bord* et ensuite, il fait le signe de croix, et il dit au Russe :

- *Asteure*, tu as beau ! Lâche-toi, on va essayer !

Là, ils se battent. Ils se battent pas moins de dix ou quinze minutes tous les deux. Et l'autre, c'était un Russe ; il était *terriblement capable*. Mais finalement, Ti-Paul, par sa vitesse puis par le tour de force

qu'il avait, vient à bout de lui couper un bras. Il lui coupe le bras tellement net, que le bras tombe à terre. Comme de raison, il part pour le poignarder, mais le roi était présent et il l'arrête. Il dit :

- Paul, fais pas ça ! Laisse-lui *vie sauve* !

Là, Paul baisse son arme et lui laisse *vie sauve*. Et je ne vous demande pas que la princesse était contente de voir qu'il avait coupé le bras du Russe, et elle était consentante de marier Ti-Paul.

Mais Ti-Paul ne se marie pas tout de suite. Il dit à la princesse :

- Écoute-moi ! Je ne *rentrerai* pas dans le *royaume*. Il y a trop de valets, trop de servantes. Il faut absolument que je me fasse bâtir un petit château auprès de celui de ton père. Quand notre château sera bâti, là, on se mariera tous les deux et on fera une vie heureuse.

Dans l'intervalle, là, voilà encore un valet de l'Armée Rouge qui arrive avec une lettre qui commandait encore pour partir pour la guerre. Le Russe, qui avait eu le bras coupé, c'était le commandant, c'était le grand vizir du roi, c'était lui qui avait soin de l'armée. Mais c'est pas ça, aussitôt qu'il a été infirme, le roi a placé Paul à sa place et c'est lui qui avait affaire avec tous les soldats de la caserne. Tout *passait sous la voix* à Ti-Paul !

Ti-Paul est commandé pour la guerre. Et les soldats aimaient tellement Paul, bien mieux que le Russe. Le Russe, ils ne le trouvaient pas aimable. Mais Ti-Paul est *porté sur la main* par tous les soldats. Finalement, il s'en va trouver ses soldats puis il leur dit :

- *Asteure*, mes amis, on a eu une lettre encore pour la guerre de l'Armée Rouge. Il faut absolument aller combattre. Êtes-vous consentants ? Je veux que vous soyez braves *autant* que je puisse l'être.

Ils ont dit :

- Oui, Paul ! Notre vie est à toi. Occupe-toi pas, on va faire tout notre possible ! On n'a pas peur d'aller avec toi !

Comme de fait que le lendemain matin ils se *triment*. Tous les hommes, armés jusqu'aux dents, comme de raison. Puis, il faut qu'ils partent pour aller rejoindre l'armée.

Là, ils combattent pendant deux ou trois jours de temps sans arrê-

ter. C'est bien court, ils ont presque tout tuer ! Il y avait des soldats de morts ; la terre était couverte de soldats des deux côtés.

Paul a encore la victoire. Il arrive au royaume, tout ensanglanté, tout massacré, son habit tout en sang. Et il avait pris sa jument, comme je vous dis, sa jument Hélène. Elle était tellement *fine* : elle passait au travers des soldats, c'était comme un éclair. Lui, il était debout sur sa jument et les têtes, ça tombait. C'était *terrible* de le voir faire ! La jument était tellement *fine*, elle se défendait avec le derrière comme avec le devant, les pattes d'en avant ; c'était tout pareil, c'était une scie ronde !

Toujours que Paul est bien content de sa jument quand il voit qu'elle l'a aidé à gagner la guerre. Lui, il arrive tout ensanglanté au château. Il est *porté sur la main* du roi bien plus qu'il ne l'était. Là, le roi, c'est bien court, il veut lui donner sa couronne tellement qu'il est content de Ti-Paul. Mais Ti-Paul le remercie de sa couronne, et il dit :

- Sire mon roi, je m'en vais rester tel que je suis et quand mon château sera bâti, je me marierai avec la princesse.

Finalement, dans les contes ça va bien vite, dans l'espace (l'intervalle) ils sont tranquilles. Le château se bâtit. Comme son château s'achevait, ils ont encore une lettre pour partir pour la guerre. Cette Armée Rouge-là voulait absolument *détruire* le roi. Elle voulait tout avoir ; tout avoir des deux côtés. Elle était voisine d'un roi : c'était la bataille. De l'autre côté, il y avait encore un roi : c'était encore la bataille. C'était des Russes qui voulaient tout détruire, les Canadiens puis tout !

Ti-Paul a encore un commandement pour aller à la guerre. Il dit à ses soldats :

- Là, on est pas certains de notre coup. L'autre jour, on a perdu beaucoup de soldats. Peut-être qu'on peut en perdre encore cette année, mais, en tout cas, que le bon Dieu soit avec nous ! On va y aller courageusement et on va aller combattre.

Ses soldats sont encore tout joyeux et prêts à combattre encore pour Ti-Paul. Ça ne leur fait aucune peur ni *rien en tout*. Il y avait vingt-cinq milles à faire avant d'arriver *dans* le champ de bataille. En

arrivant dans le champ de bataille, ils se trouvent tous face à face encore avec l'Armée Rouge et voilà le *diable qui prend* !

Finalement, là, ils ont perdu, c'est bien court, une centaine de soldats, puis deux cents, puis trois ou quatre cents. Les Rouges puis les Canadiens, ça tombait ! Ça faisait comme des mouches ! Ils ont laissé à peu près mille soldats sur le champ de bataille. Les Rouges, c'était pareil. Ils ont été obligés de reculer. Les Rouges ont levé le pavillon et ils ont *reviré de bord* et s'en sont allés. C'est Ti-Paul qui a encore eu la victoire.

Il s'en retourne encore avec sa jument. Il arrive encore au château tout ensanglanté. Là, il passe une couple d'années tranquille pour la guerre. Au bout de deux ans, il se marie avec la princesse. Ce n'est pas qu'une petite affaire ! C'était la plus belle princesse du jour et il se figurait d'être heureux tout son *règne*. Son château est bâti, ils se marient puis ils vont rester dans leur château bien heureux avec la princesse pendant deux ans.

Il avait encore sa jument, *comme de coutume*. Elle *prenait son besoin* toute seule ; il ne s'en occupait pas. Elle avait une petite *bâtisse* ; elle s'en allait là-dedans. Quand ils arrivaient, Paul disait :

- Hélène, va-t'en à l'étable, puis arrache la cheville puis prends-toi à manger ! Moi, je suis fatigué. Toi, tu connais ça, bien sers-toi toi-même !

La jument faisait tout ce que Paul lui disait.

Tout d'un coup, il a encore un commandement pour la guerre. Ti-Paul est bien découragé : il était heureux avec sa princesse, puis il avait perdu beaucoup de soldats. Toujours, il s'en va trouver le roi, puis il dit ça au roi :

- Sire mon roi, j'ai reçu une lettre encore pour la guerre de l'Armée Rouge. C'est *effrayant* ! J'ai perdu beaucoup de soldats. Je ne sais pas si, ce voyage-là, on va gagner la victoire, oui ou non ! En tout cas, je n'ai pas peur. On va y aller. S'il faut combattre, on va aller combattre !

Il dit le mot à tous ses soldats. Ses soldats sont encore prêts à combattre pour lui *à la mort*. Ils se *triment* pour la guerre, et les voilà par-

tis ! Là, ils combattent pendant trois jours de temps. C'est bien court, la terre est couverte de morts ! Il lui reste à peu près une vingtaine de soldats, mais Ti-Paul a encore la victoire. L'Armée Rouge à perdu quasiment tous ses soldats. Sa jument était tout ensanglantée et lui pareil.

Quand la guerre est finie, tard dans l'après-midi, il faut qu'il s'en aille. Là, il s'en va voir tous ses pareils, ses soldats qui étaient morts sur le champ de bataille. Il leur dit quelques Pater et ensuite il dit à ses soldats :

- Allons-nous-en ! On reviendra plus tard pour les enterrer, leur faire (rendre) leur *dernier service.*

Paul s'en va, fatigué. Il était *resté.* Sa jument était tout ensanglantée, et lui, il avait eu des coups de sabre partout ; le sang, ça coulait. Mais Paul était tellement *capable* ! Il endurait tout ça.

Finalement, il s'en va au château. La nuit les a pris en chemin : il faisait bien noir. Il arrive à son château, *resté*, quasiment mort de fatigue. Il dit à sa jument Hélène :

- Va-t'en à l'étable, Hélène ! Tu es plus *capable* que moi. Va-t'en à l'étable, puis arrache la cheville, puis *prends ton besoin. Pour moi*, je vais me coucher. Je ne suis pas capable de faire plus.

Hélène part. Elle s'en va à l'étable. Elle arrache la cheville puis elle se sert elle-même. Lui, il monte l'escalier pour entrer dans le château. Il arrive : la porte n'est pas *barrée.* Puis il ouvre la porte : il n'y avait personne dans le château.

Il y avait un foyer, un beau foyer. Il s'assoit devant le foyer une *escousse*, la tête dans les deux mains, et puis il pensait, tout ensanglanté.

Un bon moment donné, il voit une petite lumière qui pénétrait dans la chambre, dans sa chambre. Il va voir tranquillement et ouvre la porte de la chambre bien tranquillement. Qu'est-ce qu'il voit ? Le Russe qui a le bras coupé, qui était couché avec sa princesse ! Là, c'est bien court, il *vient en fureur.* Mais il *prend sur lui.* Il se dit : « C'est impossible ! Il faut absolument que je *prenne sur moi* parce qu'ils mourraient tous les deux ! »

Paul repart puis il se rassoit encore dans sa chaise, la tête entre les deux mains, puis il pleure à force de fatigue et de peine de voir que sa princesse était couchée avec ce Russe-là au bras coupé.

Toujours, la princesse était couchée avec le Russe. Tout d'un coup, elle se lève la tête, puis elle s'aperçoit qu'il y a de la lumière. Paul avait allumé une petite lanterne.

- Mon Dieu ! dit-elle au Russe. Il y a toujours bien quelque chose *d'arrivé* ! Je vois de la lumière.

Elle se lève vitement, en *jaquette*, puis elle part pour ouvrir la porte. Qu'est-ce qu'elle voit ? Paul qui a la tête entre les deux mains, tout ensanglanté. Elle part pour lui sauter au cou mais il te la repousse d'une raideur. Il dit :

- Excuse-toi, méchante que tu es ! Tu m'as trahi, mais tôt ou tard, j'aurai ma vengeance.

Il se lève et dit au Russe :

- Lève-toi puis habille-toi ! Je m'en vais te donner *vie sauve*. Va-t'en ! Je vais être aussi brave que toi. Va-t'en ! Je ne te ferai aucun mal.

Je vous dis que le Russe s'habille puis il *part gêné pas mal*. Il était content de voir que Paul lui laisse la *vie sauve*. Finalement, le Russe part ; la princesse pleure à chaudes larmes, puis elle veut prendre Paul par le cou, mais *pantoute*.

Le lendemain matin, quand il commence à faire jour, - Paul ne s'est pas couché de la nuit, il a passé la nuit près du foyer, la tête dans les deux mains, à penser - il dit à sa princesse :

- Blanche, change-toi ! Mets-toi tout ce que tu as de plus beau sur le dos à matin. Je veux que tu te *mettes bien belle*.

Blanche *se trime* sur son plus beau. Elle met tout ce qu'elle a de plus beau en *butin*. Elle se *trime de première classe*. Quand elle est bien *trimée*, Paul *sort sur* la porte du château, il crie à sa jument. Il dit :

- Hélène ! Viens *icitte*.

Hélène s'en vient, comme de raison, le trouver encore, et, quand

elle est rendue devant le perron, il prend une selle puis il selle sa jument. Puis il dit à Blanche :

- Viens *icitte* ! *Embarque* sur ma jument, sur Hélène !

Elle dit :

- Paul, dis-moi donc ce que tu veux faire de moi ?

- J'ai pas d'affaire à te le dire ! *Embarque* ! Tu es bien habillée puis tu es belle à matin. Tu vas voir, tu vas faire un beau voyage !

Comme de raison qu'elle ne veut pas *embarquer* ! Mais il la prend puis il l'*embarque* sur sa jument. Puis là, il l'*attache à toute épingle* pour ne pas qu'elle soit capable de se défaire, ni d'un *bord*, ni de l'autre. Il dit :

- Ce qui me fait le plus de peine, c'est ma jument.

Toujours, il part en avant de sa jument. Il dit :

- Hélène, suis-moi !

Il part avec la princesse sur le dos de sa jument. Il y avait une rivière ; ils appelaient ça : le *volcan*. C'était un *volcan* bien épouvantable. Il aurait pu y *enfiler* une maison. C'était des tourbillons épouvantables ! Paul connaissait tout ça. Ce n'était pas bien loin cette rivière-là. Paul se rend là, à pied, avec sa jument. La jument le suit, Blanche *embarquée* sur le dos. Rendu au-dessus de la montagne, il lui dit :

- Hélène, écoute *asteure* ! Je te *souhaite le bonjour*. Tu m'as rendu un bon service.

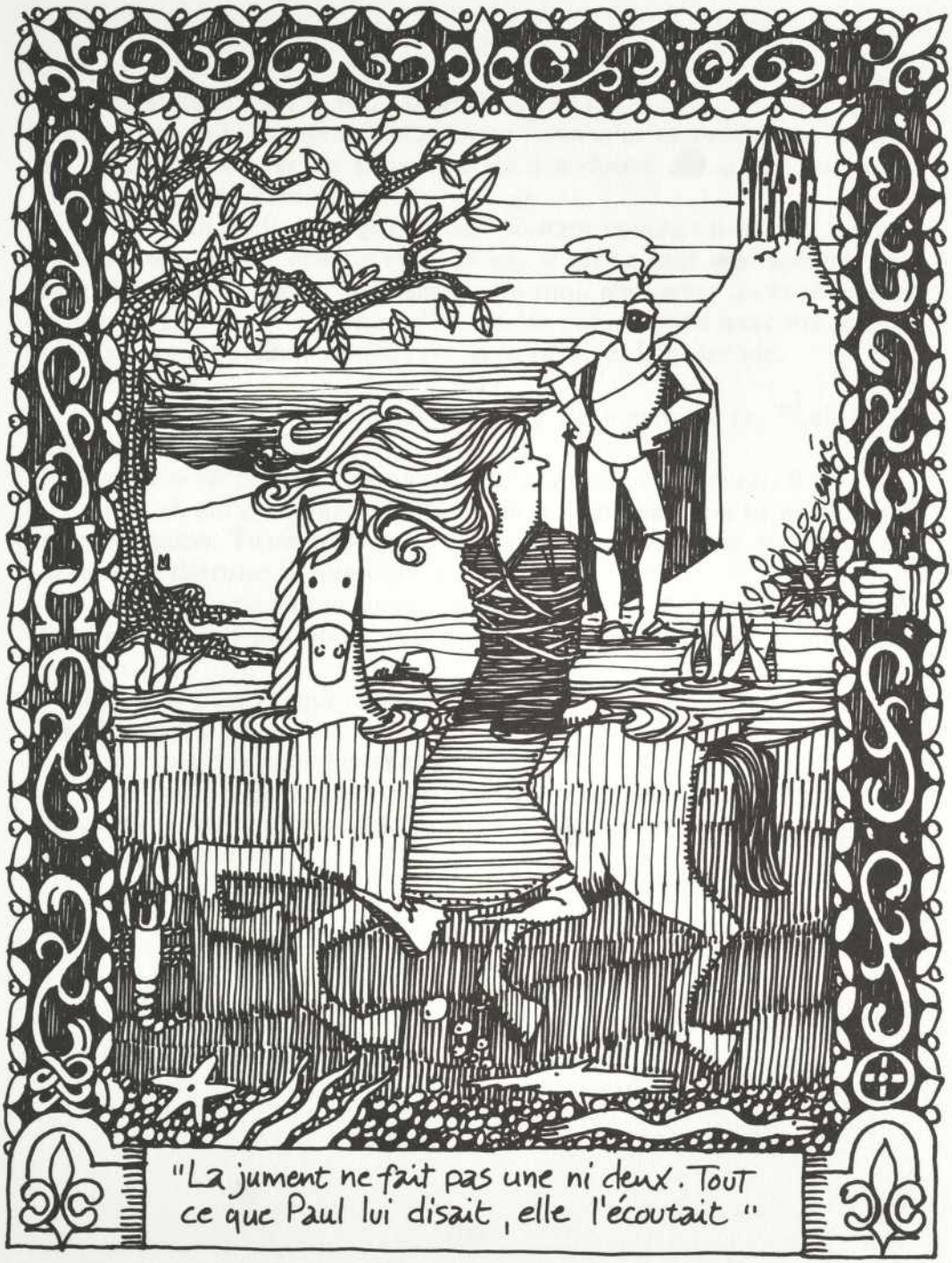
Puis il dit à Blanche :

- Blanche, je te *souhaite le bonjour* puis adieu. Toi, Hélène, là, jette-toi à l'eau et envoie-toi dans le *volcan*. Ça, c'est le dernier service que tu peux me rendre.

La jument ne fait pas une ni deux. Tout ce que Paul lui disait, elle l'écoutait. Elle s'envoie à l'eau, elle *prend le bord* du *volcan*. Quand elle a eu pris le volcan, elles ont disparu toutes les deux, comme un éclair. Puis ils n'en ont jamais *rentendu* parler.

Paul s'en retourne au château, bien découragé ; puis il s'en va trouver le roi. Il dit au roi :

- J'ai peut-être fait un crime à matin, mais c'est égal ! La princesse Blanche n'est plus vivante, elle est disparue.


"La jument ne fait pas une ni deux. Tout
ce que Paul lui disait, elle l'écoutait "

- Comment ? dit le roi. Comment ça se fait ?

Il lui raconte la même histoire que je vous ai racontée, que le Russe était couché avec sa princesse, qu'il a donné *vie sauve* au Russe mais que la princesse était *finie*.

- Moi qui arrive, fatigué, *resté*, pensant coucher avec ma femme, j'arrive, elle est couchée avec le Russe. J'arrive tout ensanglanté, *resté*, presque mort et elle ne pense pas à moi, elle pense à coucher avec le Russe. Bien là, je l'ai *faite défunte*. Je l'ai envoyée avec ma jument Hélène dans le *volcan*. Jamais on ne la reverra de notre vie.

Le roi dit :

- Bien ! Après tout ce que tu viens de me raconter, Paul, tu as bien fait ! Tu es un brave.

Le roi le récompense de sa bravoure au lieu de le punir. Il dit :

- Tu as été bien aimable, tu as été bien brave, puis tu m'as sauvé mon royaume. Tu as bien fait de l'avoir fait disparaître. Même de ça, si tu veux détruire le Russe, tu as beau !

- Non ! Je ne me vengerai pas sur lui. Lui, il l'aimait beaucoup. Elle, elle n'avait pas voulu le *marier*. C'est correct ! Moi, je lui *donne pardon*.

Et Paul, c'est lui qui commandait encore l'armée. Mais un bon moment donné, il dit :

- Je suis pas pour rester seul.

Il est parti puis il a été chercher sa vieille mère. Il a demeuré avec sa vieille mère dans son château et Paul a toujours été heureux toute sa vie et ça finit là !

Le Rocher Percé

Comme le précédent, ce récit se rattache à la tradition orale par la présence d'un motif : le motif G 82, Les Cannibales qui engraissent leur victime. *Pour les amateurs de contes, ce motif n'est pas sans leur rappeler le conte d'*Hänsel et de Gretel *(conte type 327 A).*

Le Rocher Percé *se divise en trois parties :*

1) La fuite du héros avec la fille du roi chez qui il avait trouvé du travail ;

2) leur capture par des Cannibales qui engraissent le jeune homme et qui font de la jeune fille leur reine ;

3) enfin, leur fuite et leur retour chez le père de la princesse grâce à la complicité de quelqu'un à l'intérieur du clan des Cannibales qui n'est autre qu'un compatriote du héros, enlevé en très bas âge et adopté par eux.

On notera que pour le conteur, Peaux-Rouges, Sauvages et Cannibales dans ce conte, font partie de la même race. Ils correspondent, dans son esprit, à nos Américiens. C'est peut-être l'adaptation locale d'un récit exotique. Il est évident que de parler d'Indiens frappe davantage les auditeurs que de mentionner les Papous ou les Zoulous, peuplades qui ont peu de chance d'être connues par les gens du peuple.

LE ROCHER PERCÉ

Une fois, c'était dans un petit village. Il y avait une famille de Canadiens, et parmi ces Canadiens-là, il y avait un jeune homme qui s'appelait Paul. Ce jeune homme-là allait aux études. C'était un jeune homme intelligent. Quand il vient âgé d'une vingtaine d'années, il est instruit *à la force du mot* comme on peut dire. Il était un homme bien intelligent. C'était le plus bel homme du monde, c'est pas mêlant ! Grand et gros, puis *capable* ! C'était comme un ours, ni plus ni moins. Un jour, il dit à son père :

- Écoutez, mon père ! C'est pas *à cause que* je ne suis pas heureux *icitte*, mais moi, il faudrait que je change de vie. D'abord il faut que je me *fiance*, puis je veux me trouver une princesse, quelque chose comme ça. Je ne suis pas pour rester ici à m'amuser. Je pars en voyage.

Son père ne voulait pas trop, mais toujours, il part pour un voyage. Il fait plusieurs provinces. Il s'en va de même, *à la volonté de Dieu*, comme on peut dire. Il couchait partout, dans les petites *bâtisses* qu'il y avait.

Un bon moment donné, il arrive dans une grande province, là où il y avait des rois extrêmement riches. Il s'en va chez un roi en se demandant s'il ne pouvait pas *rentrer comme* domestique pour travailler, avoir soin des animaux. Il était habillé comme bien des souillons. Ce n'était pas du monde riche.

Les domestiques s'en vont trouver le roi puis ils lui présentent ce jeune homme-là. Il était tellement beau que le roi reste *frappé de* sa beauté. Le roi l'accepte :

- Oui, mon jeune homme ! Tu es tellement beau ! En tout cas, je vais t'employer, *certain* ! Tu vas *commencer à* avoir soin des animaux. À l'avenir, on va voir ce que tu es capable de faire.

On peut dire qu'il fait ça pendant deux ans. Le roi était tellement content du jeune homme : tout *fleurissait* dans le royaume. Quand il avait une minute de temps, il allait dans le jardin puis il arrosait les bouquets, puis il avait soin de tout. Tout était *fleurissant* depuis qu'il était là, c'était *terrible* ! Intelligent puis *vaillant à la force du mot* !

Le roi était charmé du jeune homme. Et ce roi-là, il avait une princesse, la plus belle princesse du jour. Rendue à l'âge de seize ans, elle était bien instruite. Son père l'avait *renfermée* pour ne pas qu'elle voie le jour. Elle avait deux doubles de voile sur le visage. Il ne voulait pas que personne la voie, à part un roi extrêmement riche.

Ti-Paul travaille dans le jardin, puis il travaille pour se faire aimer autant que possible par le roi. Un bon jour, le roi s'en va trouver Paul :

- Paul, tu es *terrible* ! Je te regarde travailler ; tu n'es pas payé comme tu le mérites. Un jeune homme comme toi qui es intelligent, depuis que tu es *rentré* dans mon royaume, ce n'est plus le même jardin, *pantoute* ! Les fleurs sont *fleurissantes* puis tout, c'est *effrayant* ! Écoute ! On va te changer de *job*. Tu vas t'habiller sous la *formance* d'un petit prince puis tu vas avoir soin des *bouquets* avec les servantes puis les domestiques. C'est toi qui vas être le premier en tête de tout ça.

- C'est comme ça vous fera plaisir. J'accepte la *job*, si vous voulez.

Le roi le fait habiller sous la *formance* d'un prince. Voilà rendu que Ti-Paul, c'est lui qui est le *boss* quasiment dans le château. C'est lui qui est en tête de tout.

On revient à la princesse. La princesse était *renfermée*. Le jour, comme de raison, elle ouvrait la fenêtre puis elle prenait l'air de même. Un bon jour, elle ouvre le *châssis*. C'est quand elle aperçoit ce beau jeune homme-là ! La princesse reste *frappée* de son visage, c'est *épouvantable* ! « Voir que je suis *renfermée* ici ! Il y a un si beau jeune homme puis je ne suis pas capable de le voir, le jour. »

Là, elle se trouve *terriblement* malheureuse de voir ce beau jeune homme-là qui est tout seul, qui travaille dans le jardin puis qui n'a

même pas l'idée seulement de regarder une *créature*, ni *rien en tout*. Elle qui est là puis qui le regarde par le *châssis*. Elle le trouve tellement beau ! En tout cas, elle est découragée. Il lui prend comme un découragement, à la princesse. Elle dit :

- Jamais je ne croirai que je vais faire ma vie dans le royaume, misérable comme ça, *renfermée* !

Tous les jours, elle regardait faire Ti-Paul dans le jardin. Partout où ce que Paul allait, elle le suivait des yeux. C'était *terrible* comme elle pouvait l'aimer !

Un bon jour, elle se faufile au travers de tous les domestiques, sans qu'ils en aient connaissance, bien tranquillement. Elle avait tout *débarré* sa porte de chambre, elle qui était *renfermée* là quasiment comme un ours, puis elle s'en va rejoindre Paul dans le jardin.

Quand Paul voit arriver la princesse à lui, c'est bien court, il reste vraiment *frappé*.

- Mon Dieu, belle princesse, vous êtes *marquée* par votre pauvre père ! Lui qui vous aime, il ne veut pas que vous voyiez le jour et vous oblige de porter deux voiles sur le visage. Vous venez me voir dans le jardin !

- Oui, Paul ! Par votre beauté puis votre visage, je viens vous voir puis je viens vous dire que je ne ferai pas ma vie dans le royaume. Si vous *êtes comme moi*, Paul, on va fuir du château tous les deux. Je suis prête à partir avec vous pour le restant de mes jours. Je suis trop misérable, je suis trop malheureuse de me voir *renfermée* dans ce château-là. C'est bien beau d'être riche mais il faut toujours prendre l'air, prendre le jour, puis connaître la chaleur du soleil et la beauté du jour ! Ça, c'est *effrayant* ! Si vous *êtes comme moi*, Paul, on va laisser faire quelques jours puis on va s'évader du royaume.

- Belle princesse, c'est bien *terrible* ! Vous me *prenez bien mal*. C'est pas à cause, je suis bien instruit, je sais tout faire : je sais *nager*, je sais naviguer, je sais tout faire ce qu'il y a dans le monde. Je suis un homme bien.

- Paul, je prends votre conseil, *certain* ! Prenez-moi comme votre princesse ! Moi, je suis prête à partir avec vous.

Paul voit ça. Il dit :

- Belle princesse, je m'en vais penser à mon affaire ! Dans quelques jours, vous viendrez me voir encore puis on décidera ça.

Paul est deux ou trois jours à penser à ça, ces affaires-là. « Dis-moi donc quel *bord* je vais prendre ? Partir avec elle ? C'est malaisé de partir ! Cherche quasiment où est-ce que je vais aller ! J'ai pas de place où aller, ni *rien en tout.* »

Puis il est bien en peine de ça. Il y avait une rivière puis il y avait toutes sortes de choses. « Je vois bien que ça va être de la navigation, soit en canot ou en *voiture d'eau.* Il faut tâcher de *gagner* d'autres provinces, s'éloigner bien loin pour ne pas que le roi coure après nous autres. C'est impossible ! »

Il avait tout *jasé à* son affaire, en tout cas. Un jour, la princesse va le revoir puis elle lui dit :

- Paul, qu'avez-vous décidé ?

- Belle princesse, c'est correct ! Si vous voulez, on va *se trimer* un paquet de provisions en cachette puis on va partir tous les deux. Mais que le bon Dieu soit avec nous ! Découragez-vous pas, vous êtes *capable* !

- Oui, je suis *capable* ! Je sais tout faire, Paul. Crois en moi, je suis vraiment *capable.*

- Dans ce cas-là, c'est correct. Vous avez bon courage. Vous savez que, partir pour un voyage, on peut avoir bien de la misère, bien du trouble, bien du tourment. Je ne sais pas comment vous dire ça seulement.

- Je suis prête à passer partout, partout avec vous, Paul ! *D'abord que* je serai avec vous, c'est tout !

- *O.K.* c'est correct !

Ils se *triment* des provisions pour je ne sais pas combien de temps. La princesse emporte du *butin* ! Elle emporte un bagage *terrible* ! Finalement, c'était malaisé de partir du royaume sans qu'ils en aient connaissance.

Un bon moment donné, ils parlent à un domestique en cachette.

Paul, lui, il était aimé par tout le monde. Ils se font *mener* sans que personne le sache. Paul dit au domestique :

- Prends bien garde de ne le dire à personne, quoi que tu fasses ! Qu'on soit disparus ou pas disparus, dis pas un mot !

Le domestique s'en va les reconduire à un port de mer, et à ce port de mer-là, comme de raison, il y avait des *voitures d'eau*, des canots. Le domestique laisse *débarquer* les bagages, il *vire de bord* et il s'en va au château.

Mais ça n'est pas resté là ! Au bout de quelques temps, le roi - il était vieux *pas mal* mais il s'occupait de sa princesse et de la reine pareil - il s'aperçoit que ça ne marche plus comme ça marchait, *pantoute* ! Il commence à s'informer. Il s'aperçoit que sa princesse est partie avec Ti-Paul. Je ne vous demande pas que le roi avait des soldats *à son besoin* ! Il *trime* une *gang* de soldats puis il s'en va à la poursuite de Paul. Il dit :

- Il faut que vous le *poigniez* mort ou vif ! J'attends de l'avoir ici !

Revenons à Paul. Ça faisait trois ou quatre jours qu'il était parti avec la princesse. Les soldats couraient après lui, une armée *terrible* ! Mais Paul, lui, en arrivant au port, il s'était choisi un beau canot. Il l'a payé. Il avait de l'argent *terriblement*, il était riche. Il a embarqué à bord avec sa princesse. Elle se met à l'avant et lui à l'arrière.

L'eau était bien calme, et puis ça *file* ! Paul savait naviguer et elle, elle savait *nager* à l'aviron *pareille comme* lui. Elle portait un habit comme lui, tout en satin. On ne demande pas qu'elle était habillée !

Ensuite, ça *file* ! Ils *filent* de même pendant trois jours de temps en pleine mer. Ils débarquaient dans certaines places ; ils mangeaient un peu. La princesse avait dit à Paul :

- Il faut que tu sois *terriblement* aimable ! Il faut que tu me promettes une chose. De ne jamais coucher avec moi *à part quand* on sera marié.

- Oui, je vous le promets sur mon âme ! On fera bon ménage quand on sera mariés tous les deux ensemble, puis c'est tout ! Comme on va faire le voyage ensemble, il faut que vous vous montriez aima-

ble, puis ensuite moi pareil de mon *bord*. Il ne faut pas se décourager puis il faut être fidèle aller *virer jusqu'à* la mort.

- Oui, Paul, je te le promets !

Un bon jour, ils arrivent à un port de mer. Ils voient que c'est toutes des cabanes de Sauvages, des affaires *épouvantables*. La princesse dit :

- C'est *terrible* !

- Belle princesse, regardez ! On est arrivés parmi les Indiens. Je ne vois pas comment on va *s'amancher* ici ; ça va être bien dur. On va *essayer à* se faufiler. Il n'y a pas à dire, il faut prendre garde à nos affaires, parce que ces Indiens, cherche, c'est peut-être bien des vrais tueurs, des malfaiteurs, on ne sait pas !

Paul était *terriblement fin*. Ils mettent le canot à terre, ils le laissent le long du bord et ils arrivent à pied. Paul dit :

- Belle princesse, on va y aller tranquillement, tous les deux, voir le chef pour voir qu'est-ce qu'il va dire.

Ils s'en vont donc voir le chef. Le chef avait un paquet de *bouquets* sur la tête puis des plumes *épouvantables*. Il avait toute la figure *en grimace*. Il était laid quasiment comme le diable. Mais il parlait bon français. Ils s'en vont trouver le chef des Sauvages. Paul se met à s'informer. Le chef des Sauvages dit :

- Ici, mon ami, c'est *terrible* ! Tu es mal parti. Dans la mer que tu prends, à une quinzaine de milles d'ici, il y a un *volcan*, c'est *épouvantable*. C'est un rocher percé. Nous autres, on ne se rend jamais là. Il faut que tu te méfies. Toute personne, quand elle y va, elle meurt ; elle ne revient plus. Il faut que tu prennes bien garde si vous *filez* sur la mer. À une quinzaine de milles d'ici, c'est le Rocher Percé. Vous êtes *finis* si vous enfilez là-dedans. Tout conseil que j'ai à vous donner : vous êtes tous les deux, beau jeune homme, belle jeune fille, vous allez coucher ici pour ce soir, vous n'aurez aucun mal. Nous autres, on est des civilisés puis du monde qui est capable de vous recevoir.

Ils couchent là, puis ils n'ont pas de mal. Les Sauvages sont bien polis. Le lendemain matin, ils déjeunent, puis les voilà partis à la dérive encore ! Paul descend encore une quinzaine de milles. Ils couchent

une *couple* de nuits en chemin ; ils se reposent. Il faisait beau temps.

Un jour, rendus où ça vient l'heure de midi, ils s'aperçoivent que le courant est plus vite qu'il était. Paul dit à la princesse :

- Je suppose qu'on arrive au *volcan*, comme le Sauvage nous l'a enseigné. Il faut s'en méfier.

Mais Paul a commencé trop tard à s'en méfier. Voilà qu'ils prennent le courant ! Ils essayent de le *surmonter*, ils ne sont pas capables. Il y avait un arbre sur la *tête du* Rocher Percé. Il y avait un bouleau qui penchait et les branches touchaient à l'eau. Paul dit :

- Belle princesse, voyez-vous le bouleau qu'il y a là ? Bien, il n'y a pas moyen ! Si on ne se prend pas là, si on ne se *poigne* pas après ça, c'est fini tous les deux. On se noie, on enfile dans le Rocher Percé. Il n'est plus question de nos vies.

- Paul, si vous êtes capable de *poigner* les branches du bouleau, je vais être assez vite pour vous *poigner* par les jambes, je vous en réponds. Craignez pas, on doit être bons pour se sauver !

Courageuse *terriblement* ! Quand ils viennent pour arriver à la *tête* du bouleau, Paul saute après la *tête* du bouleau et elle saute après les jambes de Paul. Les voilà partis, en marchant de branche en branche comme de raison. Et leur canot saute avec tout leurs bagages dans le Rocher Percé.

Ils viennent à bout de *gagner terre* avec bien de la misère, en *se grafignant après* ce bouleau-là. Ils s'arrachent quasiment les ongles des doigts à *se grafigner après les crans* pour tâcher *à se* sauver la vie. Quand ils ont *gagné terre*, les voilà partis le long de la mer !

Revenons au roi. Le roi a envoyé des soldats armés jusqu'aux dents avec des canots puis toutes sortes de choses. Finalement, ils se sont rendus chez les Sauvages. Le chef des Sauvages a vu *ressourdre* cette armée-là. Ils étaient armés jusqu'aux dents aussi. Ils pensaient que c'était une armée qui était venue pour les *prendre*. Les Sauvages se sont mis à la *défense*. Finalement, ils ont quasiment tout tué ce qu'il y avait de soldats du roi. Et le roi n'a jamais eu de nouvelles de ses soldats ni de la princesse non plus.

Revenons à Paul. Il prend le long de la mer avec la princesse. Ils n'ont plus rien à manger. Tout a sauté avec le canot. Là, il dit :

- Je ne sais pas comment est-ce qu'on va faire pour vivre !

Ils s'en allaient. Ils mangeaient toutes sortes de choses qu'ils pouvaient trouver le long de leur chemin, au travers des *bois*.

Un bon jour, ils arrivent encore dans une place où il y avait des Sauvages. C'était habité par des Indiens, une affaire *épouvantable* ! Même de ça, il y avait des singes au travers, toutes sortes de choses. Paul dit à sa princesse :

- C'est pas aisé de coucher par ici. Regarde donc les pistes de bêtes *épouvantables* ! Je ne sais pas quelles bêtes c'est ; je ne sais pas si c'est des singes ou bien du monde ! Je ne le sais pas.

Ils étaient armés chacun d'un revolver, lui puis la princesse. Ils *filent* le long de la mer et marchent au travers de tous ces chemins-là, puis au travers de toutes sortes de *bétails* qu'ils pouvaient voir en passant. Pas de *découragеage* ! La princesse dit :

- Paul, avec tout ce qu'on mange là . . . !

Il y avait des fruits *en masse* le long de la mer, puis ils mangeaient tout ce qu'ils pouvaient trouver. Ils vivaient avec ça. La princesse était *joyale* puis elle ne faisait pas voir seulement qu'elle était fatiguée. Elle ne faisait pas voir de rien, courageuse, c'est *épouvantable* ! Paul pareil ! Toujours de bonne humeur, toujours le même air tous les deux ! La princesse dit :

- Paul, c'est *terrible* comme on est courageux ! On n'a pas le droit de se décourager ni l'un ni l'autre !

- Belle princesse, c'est la première fois que je vois une femme comme vous, courageuse. Puis vous avez tout le temps le sourire au visage. Vous avez l'air vraiment tout le temps courageuse.

- Oui, Paul ! Ce que je t'ai dit, ça va être jusqu'à la mort !

Finalement, à force de voyager, ils rencontrent une *gang* de Sauvages. Ça, c'était des Sauvages qui n'avaient jamais vu de monde de leur vie. C'était des vrais brigands comme on peut dire ! Ils arrivent tranquillement. Mais arrive tranquillement tant que tu voudras ! Les Sau-

vages s'aperçoivent de ces deux jeunes gens-là ! Il n'y a pas de danger qu'ils les tuent, mais ils *partent après* et les saisissent tous les deux.

La princesse, ils la trouvent tellement belle qu'ils ne trouvent pas le moyen de lui faire du mal, ni rien du tout. La première affaire qu'ils font, ils la *branchent* reine. Ils l'habillent sous la *formance* d'une reine, la couronne sur la tête. Elle est *portée sur la main* par les Indiens. Elle était tellement belle !

Paul, pauvre petit misérable, ils le prennent. Quand ils prenaient des Canadiens comme ça, ils les *soignaient à l'engrais*. Il y avait une espèce de petite soue et ils les *sacraient* là puis ils les *soignaient* comme on peut *soigner* un porc. De temps en temps, il y avait un chef qui partait puis il allait lui mettre la main sur la côte pour voir s'il engraissait.

Il était *soigné* par un gars naturellement. Il n'y avait rien qu'un petit carreau pour le *soigner* puis il le *soignait* par là. Il était quasiment comme un prisonnier dans cette petite soue-là.

Un bon moment donné, le gars se met à regarder Paul puis il se met à rire. C'était un Canadien puis il *avait la figure sauvage*. Il avait été pris, étant petit. C'était un Canadien mais il *parlait sauvage*, puis il avait la figure comme un Indien. Il se met à regarder Paul et puis à rire. Paul dit :

- Qu'est-ce que tu as à rire ?
- Je ris. Quel est ton nom ?
- Mon nom, c'est Paul.

- Moi, je suis un Canadien comme toi. J'ai été volé quand je n'avais pas plus de cinq ans. Je suis un Canadien comme toi mais n'en parle à personne. Les Sauvages me traitent *pour un* Sauvage et ils me prennent pour un traître comme eux autres. Mais c'est pas ça ! C'est pas ça, *pantoute* ! Écoute, Paul ! Je m'en vais te *soigner de première classe*. Ne fais pas signe de vie. Laisse-les faire. Puis quand il y en aura un qui *rentrera* pour te *sonder la côte*, raidis-toi un peu, fais voir que tu engraisses un peu. Ils vont dire : « Il engraisse. On va le garder encore une petite *escousse*. »

Les Sauvages partaient puis ils allaient *sonder* Paul. Paul se raidissait le corps comme de raison. Ils ont dit :

- Tu engraisses, tu engraisses ! On va te laisser faire encore quelques jours.

- Ah oui ! Je fais juste commencer à bien faire. Vous n'êtes toujours pas pour me tuer, *asteure* ! Laissez-moi engraisser un peu, toujours !

Toujours, ils le laissent faire encore une quinzaine de jours comme ça. Ils engraissaient mon Paul, puis ils l'engraissaient, puis ils le *soignaient* ! Le gars trouvait ça drôle, lui, le petit Canadien qui le *soignait*.

- Paul, tu achèves, là ! Ils vont te tuer bien vite. Bien, là, écoute ! On va te sauver la vie puis on va sauver la vie de la princesse aussi, il n'y a pas à dire ! Tu sais que la princesse qu'il y avait avec toi, elle est reine ? C'est la plus belle reine du jour. Elle est couronnée. Les Sauvages la *portent sur la main*, ni plus ni moins.

- Est-elle heureuse ?

- *Terriblement* ! C'est toi qui es quasiment pris comme un bouffon. C'est bien sûr qu'ils vont te tuer. Bien, écoute ! Je vais te sauver la vie. J'ai toutes les clefs. Je peux te sortir à la minute où je voudrai. Je m'en vais essayer à te sortir de nuit, *envers* une telle heure. Puis j'irai *cachettement* à la reine, ta princesse, je lui donnerai le secret et si elle t'aime comme tu dis, aie pas peur ! Ta princesse, je vais essayer à la sortir. Si elle est consentante, comme tu m'as dit, de vivre avec toi, elle va vouloir, *certain* !

Il sort Ti-Paul. Paul se cache. Le gars part et s'en va trouver la princesse dans les appartements de la reine. Il cogne à la porte. La reine s'en va lui ouvrir. Elle reste bien surprise quand elle voit le Sauvage. Il dit :

- Princesse, parlez pas un mot ! Je suis un Canadien comme vous. J'ai été enlevé à l'âge de cinq ans, et Paul, c'est un de mes grands amis. Je lui ai sauvé la vie. Il attend après vous. Si vous l'aimez comme vous prétendez le dire et si vous voulez faire votre *règne* avec lui, venez avec moi ! Je vais aller vous faire trouver Paul et puis vous al-

"IL n'y avait rien qu'un petit carreau pour le soigner!"

lez prendre la fuite. Il y a des canots *au besoin*. Il fait bien noir. Les Sauvages sont tous couchés et ils dorment. Il est minuit dans le temps. Faites ça *douillettement* !

- Oui, Seigneur !

En disant ça, la princesse change d'habits, c'est pas long ! Elle sort dans sa main l'habit qu'elle avait et elle part à côté du Sauvage. Le Sauvage lui donne un panier de provisions de toutes sortes de choses. Elle apporte ça. Paul l'attendait auprès du canot. C'est pas qu'un petit *bonjour* ! Elle saute au cou à Paul puis elle dit :

- Paul, je ne pensais jamais te revoir !

- Moi pareil, belle princesse ! *Asteure* qu'on est tous les deux, je te remercie, mon ami !

Là, la princesse embrasse le Sauvage et puis Paul lui donne la main.

- Paul, si je savais ne pas vous nuire, je crois quasiment que je partirais avec vous autres. Mais je m'en vais rester. Peut-être que les Sauvages, ça va les consoler ! Ils peuvent aussi bien *partir après* vous autres. J'aime autant rester. Ils ne me douteront pas, c'est impossible !

Toujours, il *souhaite un bonsoir* à Paul. Paul saute dans le canot et ensuite les voilà partis à la dérive !

Quand le jour vient, le matin, il faut que les Sauvages aillent voir. Ils étaient pour tuer Paul le lendemain matin. Ils s'en vont voir à Paul, mais la soue est vide, la porte est ouverte et Paul est parti. Là, c'est bien court, les Sauvages sont en fureur ! Ça crie au meurtre, puis ça *saute tout au pic*, puis ça dit :

- Vite ! Prenons les canots puis on va *partir après* !

Puis ils vont voir la reine. La reine est partie ! Ils ne trouvent que ses habits.

- Il est parti avec notre reine !

Là, c'est pas qu'une petite affaire ! Ils mettent tous les canots à l'eau puis les voilà partis !

Paul, en s'en allant, délaissant les Sauvages, dit :

- Belle reine, je suis certain que toute la *cavalerie* des Sauvages est partie après nous autres, *à matin*. Écoutez, là ! Si on les voit venir,

il faut absolument prendre de l'avance, il faut absolument se sauver parce qu'on est *finis*.

- Paul, à ton idée ! Fais comme bon te semblera !

Les Sauvages, vous savez comment ça fait des Sauvages ! Ça criait, en tout cas ! Ils auraient pu les entendre crier à deux milles. C'était une *cavalerie* sauvage *épouvantable*.

Tout d'un coup, Paul entend ces cris-là, des cris de morts ! Puis ça, ça descendait à coups d'aviron puis ça *criait au cri* ! La princesse dit :

- Vite, Paul ! Comment est-ce qu'on va faire ?

- On va s'envoyer dans une petite baie puis on va débarquer tous les deux puis on va *prendre le bois*. On va marcher avec notre sac de provisions tant qu'on ne sera pas sortis dans quelque *désert*, ou bien donc on couchera en pleine forêt. Il faut absolument *essayer* à fuir les Sauvages. Ils ne seront pas capables de suivre nos *pistes*, c'est impossible !

Paul arrive dans une baie. Il monte son canot ; il le fait disparaître en le cachant au travers du bois pour ne pas que personne le voie. Ensuite, ils prennent la forêt. Les Sauvages arrivent là. Comme de raison qu'ils passent tout droit. Puis ils courent après Paul ! Ils le pensaient encore à l'eau. C'est pas ça ! Paul était dans le *bois* avec sa princesse.

Finalement, ils *filent*. En *filant*, ils marchent ; ils marchent une affaire *épouvantable* ! Ils sont quatre ou cinq jours dans le *bois*. La princesse était toujours courageuse puis toujours aimable. Elle ne faisait pas voir seulement qu'elle fatiguait. *Capable* ! Ils se reposaient au besoin, comme de raison. Ils avaient des provisions pour une bonne *escousse*.

Finalement, tout en marchant comme ça, ils arrivent dans un petit *désert*. C'était habité par toutes sortes de *maudits bétails*, des bêtes sauvages. Qu'est-ce qu'ils voient là ? Un petit *campe* ! Un vieux *campe* ! Il y avait de la mousse après mais seulement il avait l'air d'être habité par une famille, je ne sais pas trop. Toujours, Paul dit à sa princesse :

- Regarde donc ! Tu vois le vieux *campe* qu'il y a là ? Ça *a*

d'l'air, on sait pas trop, que les habitants ont été massacrés. On va aller voir.

Ils se rendent au vieux *campe*. En arrivant, ils regardent partout puis ils ne voient rien. La princesse fait le tour, elle, pour aller voir en arrière du *campe*. Finalement, elle entend plaindre. Elle *vire de bord* et elle dit :

- Paul, j'entends plaindre ! Viens, viens me trouver ! J'entends plaindre. *Certain* qu'il y a quelque chose qui ne va pas ! J'entends comme la plainte d'une personne.

Paul s'en va voir. Il voit un bonhomme : il avait une *pièce* tombée sur le dos. Il avait été *couru* par les Indiens. Les Sauvages ont *rentré* dans le *campe* ; ils sont tous allés *virer ça de bord*. La bonnefemme était morte, deux ou trois petits enfants étaient égorgés.

Comme de raison, Paul est bien découragé de ça. Ça commençait à puer, ces affaires-là. Ça faisait longtemps que c'était mort ! Le bonhomme n'était pas mort mais il n'avait quasiment rien que le souffle.

Paul s'en va là, il arrache le bonhomme comme il peut. Mais le bonhomme lâche rien que deux ou trois soupirs et puis il est mort. Paul lui creuse un trou puis il l'enterre. La princesse, elle, elle aide à Paul.

Finalement, ils partent pour partir. Il y avait une petite hauteur. Ils voyaient quelque chose *brasser* sur la hauteur. Ils s'en vont voir ce qu'il y a sur cette hauteur-là. Rendus là, ils entendent plaindre, ils entendent des lamentations. Paul s'en va voir. Il aperçoit une espèce de cave. Et dans la cave, il y avait une petite fille qui s'était sauvée là. Elle était toute seule.

La petite fille, quand elle voit venir ce monde-là, elle se cache *terriblement* dans la cave et elle ne voulait pas se montrer. Mais Paul descend dans ce trou-là. Il aperçoit cette belle petite fille-là, une vraie belle enfant, c'est *épouvantable* ! Elle pleurait, les cheveux dans la face, toute sale de peine et de misère.

Paul la monte en haut sur le bord du trou et la princesse lui saute au cou. Elle est assez contente de la voir ! Elle dit :

- Mon enfant, tu vas rester avec nous autres puis tu n'auras pas

aucun trouble. On mourra plutôt ! Prends courage ! Aie pas peur ! Laisse ton père puis ta mère, ils sont morts. C'est final pour toi. On va partir puis tu vas nous suivre. On va t'emmener avec nous autres.

Finalement, au lieu d'être deux, ils sont trois. Ils emmènent la petite fille avec eux autres. Paul ne savait pas comment l'habiller. Il n'avait pas de *butin* pour elle. Elle était habillée quasiment comme les souillons. Mais finalement, elle apporte son petit *butin* qu'elle avait et ils la *traînent* partout avec eux autres.

D'une place à l'autre, à marcher, ils sont peut-être bien une quinzaine de jours dans la forêt. Ils couchaient au travers des bêtes féroces du *bois* puis de toutes sortes de choses. Mais ils avaient des provisions et ils étaient toujours courageux, la même affaire.

Un bon jour, - ils ne savaient pas trop où ils allaient - ils arrivent dans un grand village, un village *épouvantable* ! Ils avaient tout le temps dans leur bourse de l'argent tant qu'ils en voulaient. Paul dit à la princesse :

- Tiens, ici, on va faire une *escousse* heureuse ! On va se louer un appartement, tous les trois. On va vivre une *escousse* avant de pouvoir sortir dans la grande ville. On va *essayer à* s'informer où ton père réside. On ne sait pas ! Des fois, on peut peut-être venir à trouver ton père.

Comme de raison la princesse écoute Paul. Tout ce que Paul fait puis dit, c'est bien beau, c'est *terrible* ! Finalement, ils passent quelques jours dans cette petite paroisse-là. Il y avait une église : c'était des catholiques. Un bon jour, Paul dit à la princesse :

- Écoute ! Je suis *tanné* d'être tout seul ! De coucher de même, chacun séparément ! Si tu veux, ça fait assez longtemps qu'on est ensemble, on va se *fiancer* tous les deux pour être heureux.

- Oui, Paul ! Ça fait longtemps que je le désire ! Tu as le même désir que moi.

- C'est correct ! C'est heureux ! On va se *fiancer*.

Finalement, ils se sont *fiancés* à la petite église qu'il y avait dans ce petit village-là. C'était comme deux étrangers pour eux autres, mais

seulement, le curé les a mariés comme si ça avait été des gens de la place.

Ils passent encore une quinzaine de jours comme des mariés, là. Ils ont habillé la petite fille sous la *formance* d'une petite princesse. Elle était belle, cette enfant-là, c'était *terrible* ! Ils la *traînaient* avec eux autres partout où ils allaient.

Ils changeaient d'une province à l'autre, et d'une province à l'autre ils s'informaient où tel roi restait. Finalement, ils viennent à bout de savoir où restait le père de la princesse. Paul dit :

- Oui, mais écoute ! Ton père peut être mort, on ne sait pas ! Ça fait bien des années de ça. Quand on est partis, j'avais vingt-deux ans. Me voilà rendu à une trentaine d'années. Ton père est peut-être mort et ta mère aussi !

Ils partent pour retourner chez le père de la princesse. Ils arrivent. Paul et la princesse avaient bien changé, mais seulement la princesse était belle encore. Il y avait des vieux domestiques qui marchaient tout *en croche* ; les vieilles servantes, c'était pareil ; c'était tout vieilli. Le roi et la reine étaient morts. Ils ne restaient plus que les vieux domestiques.

Les plus vieux connaissaient encore la princesse. Ils ont reconnu Paul en arrivant, par sa beauté, sa finesse. Il a hérité du royaume du roi avec sa princesse puis la petite fille qu'ils ont élevée. Ils l'ont fait instruire *à la force du mot, de première classe*. Et la petite fille a *marié* le plus beau prince du jour. Ils ont vécu ensemble dans le royaume et ils ont été heureux tous ensemble. C'est tout.

Les deux bessons

*Ce récit se rattache au conte type 707 (*Les trois fils dorés*), conte déjà inclus dans ce recueil sous le titre :* L'Oiseau vert. *On a l'impression que M. Patry a détaché cette partie du conte original pour l'élaborer isolément de telle sorte qu'elle constitue à elle seule un récit indépendant.*

Il ne se passe strictement rien dans ce conte. Il illustre à merveille la morale de Pangloss pour qui « tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles ». On aurait pu intituler ce récit : La vie quotidienne au temps des princes et des princesses.

Nous le présentons, cependant, pour illustrer la virtuosité avec laquelle M. Patry sait étoffer un récit. Nous assistons là à un véritable exercice de style, à un exercice de conditionnement et de réchauffement de la mémoire.

Le cas de jumeaux de sexe opposé qui naissent avec des signes particuliers qui désignent leur destin à leurs contemporains n'est pas rare dans la littérature orale et savante. Retenons le cas de La belle au bois dormant *de Perrault qui donne le jour à deux jumeaux de sexe opposé et qu'elle appelle Aurore (la petite fille) et Jour (le petit garçon). Le conte V du* Pentamerone *de Basile de qui Perrault se serait inspiré pour écrire* La belle au bois dormant, *raconte l'aventure de Thalie qui pendant son sommeil magique, accouche des oeuvres d'un prince charmant de deux enfants également de sexe opposé et qu'elle nomme le Soleil (le petit garçon) et la Lune (la petite fille). Enfin, pour ceux que l'histoire intéresse, soulignons que Cléopâtre, après avoir eu de César un fils nommé Césarion, conçut de ses amours célèbres avec Marc-Antoine deux jumeaux également de sexe opposé qu'elle appela Alexandre Hélios (le soleil) et Cléopâtre Séléné (la lune). Le destin fut cruel pour son aîné, Césarion, qui fut exécuté par Octave, le futur Auguste César, sous prétexte qu'il ne pouvait y avoir*

deux César sur terre. Quant à Alexandre Hélios et Cléopâtre Séléné, après la mort de leurs parents dans les circonstances que l'on sait, ils furent tous deux confiés par les soins d'Octave à sa propre soeur, Octavie, première épouse de Marc-Antoine, qui les a élevés avec tout le dévouement d'une vraie mère.

LES DEUX BESSONS

Il est bon de vous dire, une fois, dans une petite province, il y avait un roi qui s'appelait Philippe et la princesse, c'était Rosa. La princesse Rosa, c'était la princesse la plus belle du monde. Lui, c'était un fils unique, ce roi-là. Il était riche, fortuné.

Ça faisait beaucoup d'années qu'ils étaient mariés et la princesse Rosa, elle, priait le bon Dieu tout le temps pour avoir des enfants et le bon Dieu ne lui en donnait pas. Elle était bien découragée et elle demandait au bon Dieu tout le temps pour avoir des enfants. Et le souhait qu'elle avait demandé au bon Dieu : elle avait demandé deux petits bessons, le petit garçon, le soleil *dans* l'estomac, et la petite fille, la lune.

Et c'était *pas mal* malaisé, comme de raison. C'était une demande *terrible*. Elle disait ça à son beau prince :

- Moi, j'ai demandé ça au bon Dieu de me donner deux petits bessons : le petit garçon, le soleil et la petite fille, la lune.

- Pauvre enfant ! Tu en demandes beaucoup pour une princesse comme toi d'avoir deux bessons. Tu vois toujours bien que ça n'a pas de bon sens !

- Si le bon Dieu me l'accorde, je vais être très contente.

Ça faisait cinq ans qu'ils étaient mariés mais ils n'avaient pas eu d'enfants encore. Un bon jour, la princesse s'aperçoit qu'elle est enceinte. Elle est tellement contente, c'est *épouvantable*. Elle court vitement dire ça à son beau prince :

- Beau prince, je crois que je suis enceinte ! Je suis assez heureuse ! C'est *épouvantable* que je suis contente !

- Tu es courageuse. Voir, pour une princesse comme toi, demander d'avoir des bessons comme ça ! Tu es courageuse, c'est *terrible*.

- Oui, puis c'est mon grand plaisir.

La princesse c'est bien court, elle est *joyale*. Elle était triste dans le château puis elle demandait tout le temps pour tâcher de dissiper son ennui d'avoir des enfants. Là, elle est *joyale*, c'est *épouvantable* ! Ce n'est plus la même princesse. Elle est rien que sur une belle *peanut* puis elle est contente ! Puis les valets, puis les servantes, elle va les voir puis elle leur conte qu'elle va avoir des bébés, ce n'est pas qu'une petite affaire ! Elle est vraiment contente.

Un bon moment donné, dans les contes ça va bien vite, le temps est passé pour avoir ses bébés. Comme de fait, le bon Dieu lui donne deux bessons tels qu'elle avait demandés : le petit garçon, le soleil *dans* l'estomac, la petite fille, la lune.

C'est pas ça ! Quand les enfants sont au monde, c'est *épouvantable* comme tout le monde est *frappé* de voir les enfants, la lune *dans* l'estomac pour la petite fille et pour le petit garçon, le soleil. C'était *épouvantable*.

On va dire que tout ça *sort* sur les journaux qu'une affaire semblable est arrivée. Et d'une paroisse à l'autre, ça se sait comme de raison que la princesse a eu deux jumeaux : le petit garçon, le soleil puis la petite fille, la lune. Et toutes ces grandes *genses*-là, ça s'en venait voir les jumeaux.

On ne demande pas que le *ber* était doré d'or et d'argent ! C'était *terrible*. Ils font baptiser les enfants *sur* le nom de leurs parents : le petit prince, Philippe et la petite princesse, Rosa. Elle, elle porte le nom de sa mère et lui, le nom de son père. Ils prennent deux grands rois dans les provinces - ils font venir des rois spéciaux et ensuite un beau carrosse, puis ils ont une vieille pour porter - pour servir de parrains et de marraines. Tout *est fait à la lettre*. Ils font baptiser les enfants très bien. Ils sont baptisés *sur* le nom de Philippe et *sur* le nom de Rosa. Et c'était la petite Rosa et le petit Philippe comme de raison.

Dans les contes ça va vite. Ça *profite* terriblement. Puis les domestiques, les valets puis les servantes, c'est tout *alentour* des ces enfants-là ; ils sont *portés sur la main*. Et c'était d'une veillée à l'autre, d'une soirée à l'autre, on eût dit que le temps se passait terriblement vite. Toutes les grandes *genses*, les rois, tout ça, ça venait voir les deux en-

fants : c'était une affaire qui était bien curieuse ; c'était jamais arrivé et ça n'arriverait jamais plus non plus.

On va dire que dans les contes ça va bien vite. Voilà les enfants qui sont grands et qui vont aux écoles. Ils sont intelligents, une affaire *épouvantable* ! J'ai pas besoin de vous dire que dans le royaume, ils n'ont pas de collège, ils ont rien. Seulement, tous les professeurs sont là et les maîtresses ; ils sont dans le château. Mais on va dire qu'un château, c'est presque une ville. C'était un roi extrêmement riche et il avait un six, sept cents acres de terre. Il avait des cultivateurs pour cultiver, des animaux de toutes sortes. Il y avait toutes sortes de fruits *alentour* du château. Il ne courait pas ailleurs pour manger ; c'était tout fait dans son royaume, dans son pays.

On va dire que les enfants, les voilà rendus à vingt ans. Ça va vite ! Il sont beaux, gros et grands, et ils sont assez aimables, c'est *épouvantable* ! C'est des personnages *terriblement* grands et *terriblement* aimables, et beaux comme des coeurs tous les deux. Ils se ressemblaient comme deux gouttes d'eau.

Dans un *changement de province*, par les journaux ça se sait. Il y avait un prince qui était un fils unique. Il était extrêmement riche, fortuné. Son père était mort, et sa mère. Il avait seulement des valets puis des servantes avec lui. Un bon jour, il *entend parler* sur les journaux qu'il y avait eu une princesse qui avait la lune *dans* l'estomac et le petit garçon, le soleil.

Il lit ça sur les journaux et ça lui fait quasiment comme dans un rêve. Il ne se *figurait* pas que ça pouvait exister. Mais par les journaux, il se renseigne ; puis d'une affaire à l'autre, il dit :

- En tous les cas, mourir pour mourir, il faut absolument que j'aille voir si ça existe ou bien si ça existe pas.

Il se *greye* de provisions puis il se met une *baïonnette* de chaque côté de lui, un revolver et tout ce qu'il a de besoin, et il prend le plus beau cheval qu'il pouvait y avoir dans son royaume et la plus belle selle diamantée. Rien qu'un diamant de la selle valait tout un royaume, c'était *terrible*. Et lui, il s'habille sur la *formance* d'un prince, c'est pas une affaire ordinaire !

Il *prend la forêt*. Au lieu de prendre le chemin du roi puis le suivre d'une province à l'autre, c'est pas ça : il voulait connaître la misère, connaître la forêt, connaître le *bois*.

On va dire qu'il *prend la forêt*. Il est quatre jours dans la forêt à *combattre avec* les bêtes féroces du *bois*, les loups, et pour *parer* la mort de son cheval. Les loups voulaient l'étrangler mais lui, avec ses *baïonnettes* et son revolver, il se défendait jour et nuit.

On va dire qu'il est quatre jours dans la forêt. La quatrième journée, il était *sur le dessus* d'une grosse montagne. Il prend sa longue-vue et il se met à regarder *autant* loin qu'il voit et il voit un grand *désert*, un *désert* énorme. C'était grand, *épouvantable*. Il dit :

- J'arrive peut-être dans quelque royaume, quelque province, je ne le sais pas au juste. Mais par ce que je peux voir, il y a un *désert* à quelque part, *certain*.

Il était *terriblement* haut sur la montagne. Il s'envoie en descendant de la montagne. Et la montagne était tellement *rochue*, tellement vilaine, c'était *épouvantable* ! Il *débarque haut en bas* de son cheval pour *donner le sens* à son cheval. C'était *terriblement* à pic. Le cheval descend au travers des roches comme il peut et lui pareil.

Et comme il arrive dans le bas de la montagne - il était pour sortir presque au *désert* - une patte de son cheval enfile dans une *craque* de *cran* et il se casse une patte. Voilà le cheval qui tombe à terre ! Par chance qu'il n'était pas à cheval ! Il était à pied. Le cheval se lamente. Il a la patte bien prise dans la *craque* du *cran*. Le prince n'est pas capable de lui arracher la patte ni rien.

Quand il voit ça, il prend son revolver. Il en pleurait de tuer son cheval. C'était le plus beau cheval qu'il pouvait y avoir puis il était d'une finesse, c'était *épouvantable*. I! prend son revolver et il tue son cheval.

Une fois qu'il a tué son cheval, il défait la selle *alentour* de lui. Il part pour porter la selle : c'est impossible. Elle était tellement pesante, il ne pouvait pas la traîner, c'était impossible.

Rendu au *bord du bois*, il prend la selle et il la met sur une *roche*. Il dit :

- Que le bon Dieu soit béni ! Je ne suis pas capable de porter ça. Il faut absolument qu'elle reste ici.

Là, il laisse la selle là, puis il part. Il prend le *désert*. En prenant le *désert*, il voyait ça, c'était terriblement loin. Il voyait un royaume avec des châteaux et des *bâtisses*.

Il part puis il marche, il marche, il marche puis il *voit l'heure* d'arriver. Quand ça arrive sur la *brunante* du soir, il arrive devant un beau château. Les lumières commençaient à s'allumer. Il frappe à la porte. Ce qui *ressourd* ? Un domestique ! il lui ouvre la porte et il dit :

- Bonjour, beau prince.

En le voyant par son costume, il s'apercevait bien que c'était un prince. Il avait une canne en or et un chapeau de castor encore sur la tête. Il n'avait presque pas *brisé* son habit. Il *ressourd* dans le royaume, on ne demande pas !

Le soir, il ne peut pas faire grand-chose. Seulement, il se fait connaître pour un beau prince puis ensuite, c'est tout. Mais le lendemain matin, quand le jour apparaît, il vient à bout de rencontrer la petite princesse avec le petit prince. Mais là, il *est interdit* par le père, le roi Philippe.

Les enfants sont portés *alentour* du beau prince. Et quand il a reconnu la princesse ! Rosa, c'était une princesse *épouvantable*. Elle était tellement belle, et avec la lune encore *dans* l'estomac, ça la mettait bien plus belle !

Elle était terriblement scrupuleuse. Elle cachait ça ; elle ne voulait pas que personne voie ce qu'elle pouvait avoir sur l'estomac. Mais malheureusement, ça paraissait quand même.

On va dire que le prince trouve la princesse terriblement belle. Il commence à lui parler tout bonnement, comme de raison, et le petit prince pareil. Un bon jour, ça va *venir aux grands mots*.

Il est plusieurs jours dans le royaume pour se reposer. Il envoie les domestiques chercher sa selle, qu'il avait laissée sur la *roche*. Il dit aux domestiques :

- Vous allez prendre tel chemin, vous allez voir une selle. Elle reluit. Bien de loin vous allez la voir. C'est une selle sans pareille.

Quand les domestiques ont vu la selle, c'était *épouvantable*. Rien qu'un diamant valait quasiment le royaume *où ce qu*'ils étaient. Ils apportent la selle au château. C'est quand ils voient cette selle-là ! Ils voient bien que le prince est riche, fortuné ; il ne connaît plus le bout de sa fortune.

Et d'un jour à l'autre, en tous les cas, il commence à parler de mariage à la princesse. Et la petite, comme de raison, ça lui coûtait un peu de partir puis de laisser son petit frère Philippe. Ils avaient été élevés ensemble, ils étaient tout le temps ensemble, ils ne se laissaient pas d'une minute. En tous les cas, elle parle à Philippe, son petit frère. Il lui dit :

- Écoute ! Fais comme bon te semblera. C'est un joli prince, c'est un prince extrêmement riche. Ne refuse pas ça, c'est impossible, Rosa, je ne peux pas te donner d'autre conseil que ça. C'est un beau prince. *D'abord que* tu l'aimes, marie-le, ça ne me fait complètement rien. Il faut venir à bout de se séparer. On ne peut pas vivre tous les deux ensemble, c'est impossible.

Elle consent à marier le beau prince. Ils font des noces dans le royaume, c'est *terrible*. Des trois, quatre jours de temps dans les noces et dans la danse. Ils ont du plaisir, *effrayant* !

La jeune enfant, une fois qu'elle est mariée, il faut qu'elle laisse le royaume. Là, le prince, il ne *prend pas le bord* de la forêt. Seulement, là, il prend le plus beau carrosse qu'il ne pouvait pas y avoir et un cocher, et le voilà parti avec la petite Rosa !

Le petit prince Philippe reste dans le royaume. Son père commençait à être vieux *pas mal*. Il dit à Rosa :

- Avant longtemps tu pourras me voir *ressourdre*, c'est tout probable. Mais comme c'est là, je ne peux pas partir, laisser le royaume, c'est impossible. Je te *souhaite le bonjour* en attendant que je te revoie, bonne chance et puis bonsoir.

Toujours, la princesse est partie avec son beau prince. Rendue au château, elle est *portée sur la main*. C'était la plus jolie princesse du jour. Les domestiques étaient aimables et les servantes pareil. Elle est *portée sur la main*.

Deux, trois ans après qu'elle est mariée, elle vient à bout d'avoir un bébé : le plus beau petit garçon du jour. Comme de raison, ils le font baptiser *sur* le nom de Paul, le nom de son père.

Le petit garçon *profite*, c'est une affaire *terrible*. Il avait l'air bien intelligent. Quand l'enfant a trois ans, quatre ans, le petit prince Philippe se décide. Il dit à son vieux père qui était *pas mal* vieux :

- Écoutez, je pars pour un voyage.

Il avait lu dans tous les livres magiques qu'il pouvait apprendre. Il était bien instruit. Il avait entendu dire qu'il y avait une princesse terriblement belle puis terriblement riche dans une telle province. Et cette province-là, ça se trouvait justement la province voisine où était son beau-frère qui était marié avec la petite princesse Rosa.

Un bon moment donné, il se *trime* un beau carrosse. Il ne *prend* pas la forêt, il suit le chemin du roi. Il est quatre jours en chemin. Il arrête dans les hôtels puis il mange et il boit. Comme de raison, avec de l'argent on va *où ce que* l'on veut. Il n'a pas de misère.

Il arrive justement, en pleine nuit, au château où était la petite Rosa. On ne demande pas, quand elle voit son petit frère Philippe ! Ça faisait trois, quatre ans qu'elle ne l'avait pas vu. Ça ne fait pas qu'un petit *bonjour*, un petit plaisir !

Il passe deux, trois jours avec sa petite soeur Rosa. Quand il voit le petit bébé que Rosa a eu ! Il était terriblement beau. Il chérit l'enfant, on ne demande pas ! Il était content, c'était *terrible*.

Un bon jour, il dit à son beau-frère :

- Écoute, je suis ici, ça fait trois, quatre jours. Je suis venu ici, sais-tu pourquoi ?

- Non.

- J'ai entendu dire qu'il y avait une jolie princesse dans un royaume par ici. Je ne sais pas si c'est bien loin. J'ai lu dans les livres qu'il y avait une jolie princesse dans un royaume, quelque part. Je veux marcher jusqu'au temps où je la trouverai. D'abord, je suis riche, fortuné. Je suis âgé de vingt-cinq ans. Je suis capable de *marier* une princesse à mon goût. Je vais marcher jusqu'au temps que j'en trouve une à mon goût.

Un bon moment donné, voilà le prince Philippe qui part pour un voyage. Il voyage d'une province à l'autre. Il vient à bout de *frapper* justement le château où était la belle princesse.

À force qu'il était assez intelligent puis assez *fin*, puis assez beau prince, et bien habillé comme il était, on ne demande pas qu'il n'avait pas de misère à se faire recevoir. Il était *reçu sur la main* partout où il passait.

Il fait connaissance du roi. Et tout en parlant comme ça aux domestiques et aux servantes, il apprend que cette princesse-là n'avait presque pas vu le jour.

Le roi en était tellement content qu'il était presque jaloux de sa princesse. Il ne voulait pas lui montrer le jour tellement qu'elle était belle.

Le prince Philippe s'informe de tout. Les domestiques lui disent tranquillement :

- Mon cher prince, le roi ne veut pas montrer le jour à la princesse. Elle est *renfermée* dans une chambre. Elle a des valets et des servantes pour la servir. Elle ne se chausse seulement pas, elle est *servie au bout*. Elle n'a jamais vu le jour encore, elle n'est jamais sortie dans le jardin, on ne l'a jamais vue là.

- Jamais je ne croirai ! Il faut absolument que je la connaisse.

Un domestique lui dit :

- Écoute, moi, je suis le grand vizir du roi. Je fais tout ce que je veux de lui. C'est moi qui suis le premier dans le royaume à part le roi. Si tu veux - comme tu es beau jeune homme puis que tu as l'air bien aimable - je m'en vais aller trouver le roi et puis je m'en vais lui parler tout bonnement pour tâcher de te faire connaître sa princesse. Et le roi, c'est un vrai bon prince. Je crois que je vais en venir à bout. Je te ferai connaître la princesse, c'est certain ! Fie-toi *sur* moi.

- C'est correct.

Au bout de quelque temps, le grand vizir parle au roi. Il fait comprendre au roi que le prince Philippe, c'est un beau prince, un prince extrêmement riche, puis que c'était le meilleur garçon qu'il ne pouvait pas y avoir.

"Ecoute, moi je suis le grand vizir du roi. Je fais tout ce que je veux de lui."

Le roi, c'était son grand vizir qui lui disait ça et il se fiait bien à son grand vizir. Il dit :

- C'est correct. Dis au jeune homme qu'il vienne me voir pour que je le connaisse. Puis quand je l'aurai connu, on décidera ce qu'on va faire.

Il part puis il s'en va dire ça au beau prince. Le prince dit :

- Je suis terriblement content, je te remercie. Je vais aller voir le roi.

Il part puis il s'en va voir le roi. En arrivant, il frappe à la porte puis il *rouvre* la porte où était le roi. Ce n'était pas qu'une petite affaire ! C'était une chambre qui était tout en or. Il était riche c'était une affaire *épouvantable*.

Le jeune homme ôte son chapeau puis il se met un genou à terre, puis il s'en va donner la main au roi. Le roi le trouve tellement poli ; il voit que c'est un jeune homme qui a été bien élevé puis qui est bien instruit. Là, il lui présente la main. Le jeune homme dit :

- *Asteure*, beau prince, vous savez pourquoi je suis venu ici vous voir. Je suis extrêmement riche et je suis un prince qui *marche pour me fiancer*. Et j'ai entendu dire que vous aviez une princesse, la princesse la plus belle du jour. Je suis venu pour vous donner la main et vous demander votre princesse. Je voudrais la voir, du moins la connaître.

- Oui, mon jeune homme, tu as l'air terriblement poli. Tu es un beau jeune homme, tu as l'air bien mis. C'est correct. Je m'en vais te donner la permission de parler à ma princesse. Je vais aller te la montrer.

Il part avec le prince et ensuite il ouvre la porte de la chambre de la princesse. C'est quand la princesse voit le beau prince ! C'était *terrible*, elle n'avait jamais vu de beau prince encore de sa vie. C'est bien court, elle le trouve tellement beau, c'est *effrayant* ! La princesse se lève, comme de raison, pour aller lui présenter la main. Le roi la *recule*. Il dit :

- Écoute, princesse ! Tu sais, tu es d'une grande noblesse. Je ne

t'ai jamais montré le jour encore. Prends garde à toi, *prends tes sens* ! Je ne veux pas que tu en fasses trop.

Le petit prince trouve son père *pas mal* dur. Mais, en tous les cas, il dit :

- Écoutez, beau prince, il faut absolument que je parle seul à seule à votre princesse. Vous allez, si vous voulez, si vous êtes généreux, me laisser seul avec elle. J'ai quelque chose à dire à votre princesse, quelque chose de sérieux. Vous avez pas besoin d'avoir peur. Je veux parler avec votre princesse, je veux la connaître.

- C'est correct, mon jeune homme. Je me fie à toi. Je sais que tu es un beau et brave jeune homme.

Le roi *revire de bord* puis il referme la porte et puis il laisse le jeune homme *renfermé* avec la princesse. Le prince Philippe dit à la princesse :

- Bien, comment trouvez-vous ça ? C'est *terrible* ! Votre père m'a dit que vous n'avez jamais vu de prince de votre vie.

- Non, beau prince, pour l'amour de Dieu ! Je suis *renfermée* ici. Me voilà rendue à vingt-quatre ans et je n'ai jamais vu encore de prince de ma vie. C'est *terrible* comme je suis misérable !

- Bien, vous ne serez pas misérable longtemps. Soyez aimable pour moi et je vous promets de vous *fiancer*. Je vais vous sortir du royaume et vous *mettre heureuse* une fois dans votre vie. Vous allez être ma belle princesse si vous êtes consentante.

- Oui, beau prince (en lui sautant au cou). Je vous embrasse d'un coeur *terrible*. Je prends votre parole. Quand vous voudrez me *fiancer*, *pour moi*, je suis toute à vous tout entière, *certain* ! Je n'ai jamais vu le jour ; ça me ferait un plaisir *terrible* de vous *fiancer*.

Le beau prince sort et s'en va trouver le roi. Il dit :

- Sire mon roi, vous êtes cruel d'avoir *renfermé* votre princesse comme ça. Une si belle princesse ! Elle qui est misérable, elle aimerait ça dans la vie de connaître de beaux princes et de parler à tout le monde. Ça serait un plaisir pour elle. Puis vous l'avez *renfermée* ! Elle m'a parlé sérieusement. Elle s'est trouvée bien misérable dans le royaume. Et aujourd'hui, moi, je viens pour la *mettre heureuse*. Il faut

absolument que vous me donniez votre princesse en mariage. Ça ne sera pas bien long : on va se *fiancer* et elle va être la princesse la plus heureuse du monde.

On va dire, comme de raison, que le roi consent de marier sa princesse avec le prince Philippe. Ils font des noces, une affaire *terrible* ! Il se marie dans une province éloignée de chez lui. Une fois qu'il est marié, il faut absolument se rassembler ! Là, il dit ça à la princesse :

- Je ne t'ai pas dit tout ce que j'avais.

Et il *rouvre* sa chemise et il lui montre le soleil qu'il avait *dans* l'estomac. La princesse, elle reste tellement *frappée*, c'est *épouvantable*, quand elle voit que son mari a le soleil *étampé* sur l'estomac. Elle dit :

- Tu ne m'avais pas dit ça !

- Non, je ne te l'ai pas dit parce que c'est une affaire bien sérieuse. Ma petite soeur, Rosa, elle a la lune *dans* l'estomac. On est deux jumeaux. Je m'en vais te la faire connaître. On va se prendre un carrosse puis on va se faire conduire justement chez mon beau-frère, puis tu vas connaître ma soeur Rosa. Elle me ressemble comme deux gouttes d'eau. Tu vas voir comme elle est belle, comme elle est jolie puis comme elle est *fine*.

Le prince Philippe se *trime* un carrosse, puis le voilà parti pour changer de province. On va dire qu'il arrive chez la petite princesse Rosa. Et le prince Paul, c'était un prince *recevant*, extrêmement riche et qui était vraiment plaisant. On ne demande pas, ils sont tous ensemble et ensuite ils font des noces de nouveau. On ne demande pas, c'est un plaisir énorme quand elles se rencontrent, les deux belles princesses, Rosa et la princesse du petit Philippe ! Et là, ils sont contents de se connaître tous ensemble.

Le père du prince Philippe était âgé *pas mal* et ça faisait longtemps que le petit Philippe était parti. Il dit à la princesse :

- Écoute ! *Asteure*, on a toujours bien le moyen, on est riches, fortunés. On va partir tous les quatre en carrosse. On va se prendre deux, trois chevaux, au besoin, et Rosa va *embarquer* avec le prince Paul *au ras* moi et ma princesse. On va partir et on va aller trouver

mon père. Il n'y a pas moyen, il faut absolument aller voir le roi Philippe, mon père, qui est extrêmement riche aussi. Ça fait plusieurs années qu'on est partis du royaume. Il pleure peut-être après nous autres, puis il s'ennuie. Il faut absolument aller le voir.

Ils se sont *trimé* un carrosse et ensuite ils sont partis tous les quatre avec un bon cocher. Ils avaient quatre, cinq chevaux attelés au carrosse. Et les voilà partis avec ça !

Et *changement de province,* ça leur prenait deux, trois jours avant de changer de province. C'était terriblement loin.

Un bon jour, ils arrivent à la province, là où Philippe avait été élevé. Là, ça *fait un bonjour*, j'ai pas besoin de vous dire quel *bonjour* que c'est ! C'est *terrible*. Ils sont *portés sur la main*. Ils sont trois, quatre jours dans les noces et dans le plaisir, on ne parle pas de ça.

Un bon jour, comme de raison, *malgré que* ça va bien, il faut qu'ils s'en retournent dans leur royaume, eux autres. Ils ne sont pas pour rester là. Philippe, il reste avec son père mais Paul, il faut qu'il s'en retourne dans son royaume.

Ils se séparent. Là, Paul part avec la petite Rosa et le jeune Philippe reste à son vieux château, son vieux royaume. C'est lui qui était le fils unique. C'était tout à lui ; le château lui appartenait en pur don de son père.

Il vit de même longtemps. Eux autres, ils n'ont pas fait comme leur mère. On sait bien que les enfants ont commencé à *ressourdre*. Ils ont eu des petits enfants, des petites princesses et des petits princes. Ils en ont eu plusieurs. Ça a grandi, comme de raison, et il s'est formé une famille de princes et ensuite ils ont vécu heureusement le restant de leurs jours. C'est tout.

Contes d'origine savante

Le jeune Dinqué

Avec Le jeune Dinqué, *nous abordons un phénomène curieux de la littérature orale : le fait, pour un conteur, de puiser une partie de son répertoire à des sources imprimées, dans la littérature savante. Nous nous sommes expliqué là-dessus dans notre introduction. Inutile donc d'y revenir.*

L'atmosphère dans laquelle baigne Le jeune Dinqué *rappelle incontestablement les débuts pénibles de la colonisation de la Nouvelle-France avec ses dangers qui provenaient surtout des Iroquois. Le conteur insiste sur le caractère cruel de ceux qu'il nomme « les Peaux-Rouges » dont toutes les activités - dans le conte s'entend - se résument à exécuter des coups de force contre les établissements des Blancs, à s'emparer d'innocentes victimes pour les torturer avec férocité. Le conteur insiste justement sur la délectation qu'ils y mettent.*

Le rapt du jeune Dinqué par une tribu d'Indiens frappe par sa parenté avec l'aventure qui est arrivée à l'un de nos héros québécois, Pierre-Esprit Radisson. Enlevé vers l'âge de quinze ans puis torturé par les Iroquois, il fut finalement adopté par ceux-ci qui admirèrent le grand courage et la grande résistance qu'il avait manifestés sous la torture. Dès lors, il vécut comme eux jusqu'au jour où il put s'enfuir et se réfugier à un fort tenu par des Hollandais. Il allait devenir, plus tard, ce grand coureur des bois qui ne craignait pas de s'aventurer dans les pays d'en haut à l'époque même où les Iroquois mettaient la jeune colonie en danger.

On remarquera la précision avec laquelle M. Patry décrit certains comportements, notamment l'art de la torture. Le combat qui s'engage entre le jeune Dinqué et Griffes-d'Ours prend, dans la bouche du conteur, des proportions épiques.

LE JEUNE DINQUÉ

Pas besoin de vous dire, une fois ça se trouvait dans un petit village éloigné dans le *bois*. C'était terriblement pauvre ; c'était des villages bien éloignés, des petites terres ici et là. Les cultivateurs faisaient leur petite récolte bien tranquillement et c'était bien pauvre.

On va dire que dans cette petite paroisse-là, au bout des villages, il y avait une famille de Dinqué. Et ces Dinqué-là, ils avaient deux petits enfants, une petite fille et un petit garçon. Le petit garçon avait trois ans et la petite fille avait cinq ans.

Ils étaient proches de la forêt et dans cette forêt-là, il y avait des brigands, c'était *épouvantable*. Ils appelaient ça des Peaux-Rouges. C'était une armée *épouvantable*. Puis ils *détruisaient* tout le monde. C'était *terrible* au *bord* de la forêt, comme ça, proche du bois. Ils étaient toujours rendus dans ces petits villages-là pour faire du mal puis prendre des Canadiens puis les faire souffrir.

Un bon moment donné, les enfants, les deux petits Dinqué, la petite fille puis le petit garçon, étaient *après* jouer dehors *dans* le bord de la forêt, tous les deux. Le petit garçon avait trois ans et la petite fille cinq ans. La petite fille voit venir ces deux brigands-là, elle, deux Sauvages qui s'en venaient tranquillement, bien doucement, pour tâcher de les prendre tous les deux. La petite fille dit à son petit frère :

- Vite ! Sauvons-nous ! Regarde ce qui vient là !

Le petit gars se met à pleurer comme de raison et n'est pas capable de courir aussi fort que la petite fille. La petite soeur *se pare* ; mais l'enfant n'est pas capable de *se parer*. Il avait trois ans. Les Sauvages arrivent puis ils prennent le petit garçon. Ils le saisissent et ils l'emmènent au fort des Sauvages.

On va dire que dans les contes ça va bien vite. Là, le petit garçon, il *profite* au travers des Sauvages. Ils lui montrent comment faire, eux autres, comment faire du mal, puis faire toutes sortes de choses, puis

faire *pâtir*. *Dret quand* l'enfant a été capable de porter un outil, ils ont commencé à lui en montrer de belles : des outils pour arracher les orteils du monde, ou bien les piquer avec des aiguilles, ou bien toutes sortes de choses qu'ils montraient au jeune homme.

Et les autres, ils prenaient les Blancs, comme ça, ils les *pleumaient à la courroie*, ils leur faisaient toutes sortes de souffrances. Ils les faisaient brûler au feu, toutes sortes de duretés qu'ils pouvaient faire.

L'enfant est élevé parmi ces brigands-là. À tout bout de champ, il arrivait des Blancs, puis il les voyait souffrir ; des femmes, des belles femmes qui arrivaient, que les Peaux-Rouges *poignaient* de même, qu'ils allaient se voler dans les villages et qu'ils emmenaient et les faisaient souffrir martyre.

L'enfant, quand il a été âgé d'une quinzaine d'années, *dret* qu'il a commencé à porter des outils comme de raison, ils ont commencé à lui montrer à faire souffrir le monde. Il faisait tel que les Sauvages faisaient. Mais il était tellement intelligent que, quand il était tout seul, il n'oubliait pas son français. Il parlait français. Les Sauvages ne voulaient pas, ils savaient que c'était un Canadien. Mais dans son coeur, là, il se promettait qu'un jour viendrait, quand il serait un homme, qu'il vengerait tout ça, la mort de ces Canadiens-là.

On va dire que l'enfant, il fallait bien qu'il *paye*, il était menacé lui-même quasiment *à la* mort s'il ne faisait pas ce qu'ils disaient. L'enfant faisait souffrir les Canadiens. Avec des pinces terribles, les Sauvages arrachaient les ongles d'orteils, ils leur faisaient brûler des mèches de cheveux, toutes sortes de choses qu'ils montraient au jeune Dinqué.

Ils ne lui montraient pas rien que ça. Ils lui montraient à *nager*, à plonger, à se battre dans l'eau comme un poisson. Ils lui montraient à tirer de la flèche, du poignard et tout ce qu'ils pouvaient montrer de méchant ils lui montraient. L'enfant avait la tête bien *tendre* pour apprendre toutes ces choses-là. Il apprend tout ça. Il jouait du sabre puis il jouait de la flèche. Il tirait comme il n'y avait pas un Sauvage.

Rendu à vingt ans, il n'y avait plus un Sauvage qui était capable de lui en montrer. C'était un gros et grand homme et il avait une force

épouvantable. Il plongeait et il se battait dans l'eau comme sur terre ; c'était pas de différence. C'était une affaire *épouvantable* !

Les Sauvages n'avaient jamais pensé de le faire sortir au *désert*. Eux autres, ils avaient une *caravane* qui partait, trois ou quatre ensemble, pour aller voler du monde. Mais un bon jour les Sauvages se mettent à dire :

- Le jeune Dinqué, lui, il est accoutumé à nous autres ; il est avec nous autres *asteure*.

C'était ni plus ni moins qu'un Sauvage : il avait les cheveux longs, puis la barbe pas faite, puis ensuite, il était habillé tout en fourrure. Ils ne le distinguaient pas d'un Sauvage et c'était le plus bel homme qu'il pouvait y avoir.

Un bon jour, un Sauvage dit au jeune Dinqué :

- Tu vas venir avec moi. On va changer de pays. Il faut que tu viennes avec moi, on va aller chercher des Canadiens.

Mais lui, il avait dans son coeur, en lui-même : «Si je pars avec toi, je pense que tu t'en reviendras pas vivant. »

Finalement, il se *trime* avec le Sauvage et les voilà partis pour aller dans les petites provinces, dans les petits villages, pour aller voler encore des Blancs comme d'habitude. Il y avait une quarantaine de milles avant de *frapper* des maisons. Ils étaient bien sellés avec de bons chevaux, puis ils étaient partis. Le Sauvage laissait tout le temps passer le jeune Dinqué en avant. On dirait qu'il avait une crainte du jeune Dinqué. Le jeune Dinqué *file*. Il ne fait pas voir de rien. À un bon moment donné, quand ça vient sur le *haut du jour*, il dit au gars :

- Écoute ! Passe en avant à ton tour. Moi, je suis *tanné* de suivre le chemin. Tu es aussi capable que moi.

- C'est correct !

Quant à lui, son affaire était *emmanchée* comme de raison. Il voulait faire disparaître le Sauvage pour prendre la fuite. Ça ne manque pas le coup. Il ne fait semblant de rien, mais il avait son arc. Il prend son arc et il lui met une baguette qui était empoisonnée au bout et puis il guette le Sauvage. Un bon moment donné, le Sauvage *se vire le*

dos. Le jeune Dinqué tire une flèche et il le culbute en bas de son cheval. Là, il le *rachève* puis il *file* au petit *désert*.

En arrivant au petit *désert*, c'est impossible, il ne peut pas sortir avec son cheval, c'est impossible ! Là, il laisse son cheval *sur le bord du bois* et lui, il part à pied, tout habillé en fourrure puis la barbe longue et les cheveux longs, comme de raison.

Et les gars, eux autres, qui guettaient les Sauvages à coups de carabine, qui étaient armés jusqu'aux dents, qui se méfiaient tout le temps des Sauvages ! Ils savaient qu'à tous les jours, à tout bout de champ, ils perdaient une personne dans le petit village. Le jeune Dinqué se faufile comme il peut pour essayer de *gagner* le village. Mais ils le voient et en le voyant, ils commencent à le menacer avec leurs carabines. Puis lui, bien, les bras en l'air, il leur fait signe de ne pas tirer. Puis il leur parle en canadien comme eux autres. Ils s'aperçoivent que ce n'est pas un Sauvage.

Finalement, ils baissent les armes et ils le laissent approcher. En approchant d'eux autres, le jeune Dinqué commence à leur parler français. Puis là, il commence à *rentrer* dans une petite maison qu'il y avait là, qui était bien pauvre. Il *rentre* là. Il y avait un bonhomme qui était tout blanc, tout vieux, et la bonnefemme pareil. Ils se mettent à demander d'où il venait. Il commence à se rappeler que lui, son nom, c'était un Dinqué. Il se rappelait encore du nom de son père, du nom de sa mère. Il *s'est adonné* à *rentrer* chez une de ses tantes qu'il y avait là, qui était vieille terriblement, le bonhomme pareil. Ils ont dit :

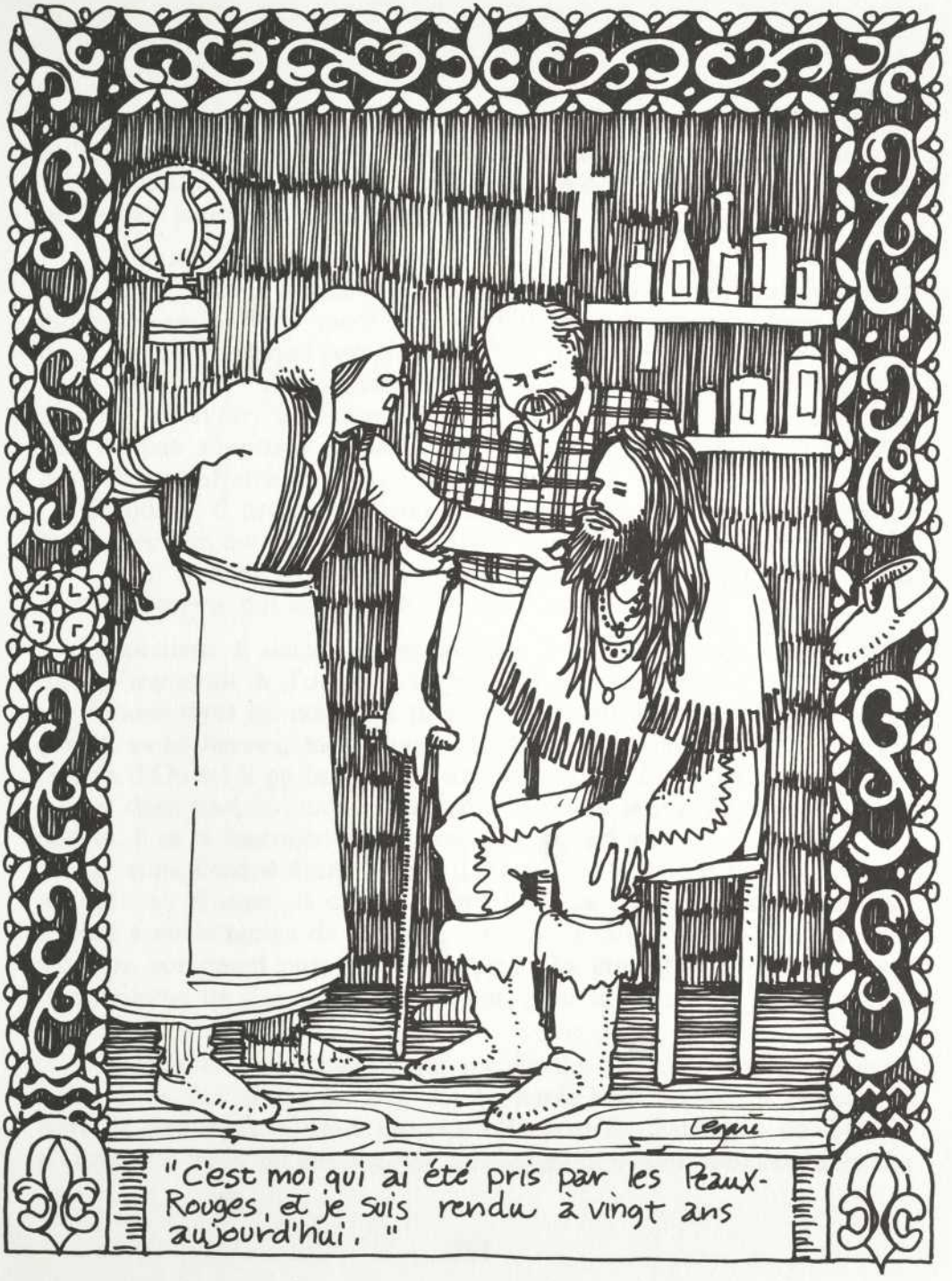
- Mon Dieu ! C'est pas possible ! On se rappelle encore du temps où tu as été volé à l'âge de trois ans ! C'est justement toi !

Le jeune Dinqué, bien, il dit :

- C'est moi qui ai été pris par les Peaux-Rouges, et je suis rendu à vingt ans aujourd'hui. Je veux venger le mal qu'ils m'ont fait.

Le jeune Dinqué se fait couper la barbe, puis il se fait couper les cheveux. Puis ils lui donnent un bel habit, puis, le jeune Dinqué, c'est le plus beau prince qu'on a jamais vu !

Il y avait un de ses cousins qui était pour se marier. En voyageant dans le village, il entend parler de Griffes-d'Ours, qu'il y avait un


"C'est moi qui ai été pris par les Peaux-Rouges, et je suis rendu à vingt ans aujourd'hui."

nommé Griffes-d'Ours. Quand on était *dans* les noces, tu étais certain qu'il partait avec la mariée ou bien il partait avec une personne. C'était impossible de faire des noces ; le monde ne pouvait pas faire de noces ! Le jeune Dinqué dit à son cousin :

- Écoute ! Tu es pour te marier ?

- Oui ! Puis le *maudit* Griffes-d'Ours, là, qu'à tout bout de champ quand on se marie, il vient nous chercher nos femmes ou bien il vient nous chercher quelque *personnage*. C'est quasiment *pas mariable* !

- Marie-toi ! Je te promets sur mon âme que si Griffes-d'Ours vient, il va avoir connaissance du jeune Dinqué. Ne crains rien ! Mariés ou pas supposés de se marier par rapport à Griffes-d'Ours ? Il aura rien qu'affaire au jeune Dinqué.

Toujours, il prend la parole du jeune Dinqué. Et le jeune Dinqué était avec son cousin : il lui montre à *nager* puis il lui montre à plonger ; il lui montre toutes sortes de choses. C'est un homme habile et c'est un homme qui est terriblement fort aussi.

Finalement, il décide de se marier. Il se marie avec la plus belle fille qu'il y avait là. Toujours, ils font des grosses noces.

Rendus dans les noces, le soir, il était peut-être bien dix heures et demie, onze heures, tout d'un coup la porte s'ouvre et qui *rentre* ? Griffes-d'Ours ! Il ne fait pas ni une ni deux, il fonce de même en *reculant* dans tout le monde et ensuite, il prend la mariée qui est *après* danser, il se la *fourre* sous son bras puis il part avec.

Le jeune Dinqué était là mais il n'a pas eu le temps de rien faire. Il n'avait pas d'arme, il n'avait rien ; il ne se méfiait pas. Et Griffes-d'Ours a eu le temps de regagner son canot. Il embarque avec la femme dans son canot puis les voilà partis ! Ils étaient peut-être bien une cinquantaine de Sauvages. Seulement, c'est lui qui était le chef, Griffes-d'Ours.

Finalement, il part avec la femme. Et il y avait un lac, là, qui avait à peu près dix milles de long. Et à l'autre bout du lac, il y avait un port de Sauvages. C'était justement le port de Sauvages de Griffes-d'Ours. Il y avait un *saccage* de Sauvages là, c'était *épouvantable* ! Et

ils faisaient souffrir le monde comme les autres, les Peaux-Rouges ; c'était la même affaire, c'était une sorte de Sauvages pareil.

Le jeune Dinqué, comme de raison, laisse faire quelques jours et il dit à son cousin :

- Ne pleure pas pour rien ! Tu vas voir qu'on va y aller la chercher ta femme ! Ça ne sera pas long.

Au bout d'une quinzaine de jours - il laisse faire une quinzaine de jours pour tout ça - *ça a de l'air* qu'ils n'en entendent plus parler. Le jeune Dinqué se *trime* avec son cousin. Il dit :

- *Asteure*, tu es pas pire pour te battre, puis tu es capable de te défendre ?

- Oui, je suis capable de me défendre. Ne crains rien !

Il lui donne un sabre puis une carabine. Puis lui, il prend rien qu'un couteau. Il avait toujours un gros couteau dans sa ceinture. Il traînait rien que ça. Finalement, ils partent, ils embarquent dans un canot, puis ils *filent*.

Comme de raison que ça prend du temps *pas mal* pour faire dix milles sur l'eau en canot. Ils arrivent à l'autre bout du lac en *nageant* ce qu'ils pouvaient *nager* toute la journée, à la rame ; puis rame, puis rame ; ils étaient tout *trempes de sueur*. Finalement ils arrivent à la *brunante* du soir. Ils commencent à entrevoir le *château* des Sauvages. Le jeune Dinqué dit à son cousin :

- Écoute ! On va arriver bien tranquillement ; on va *laisser prendre la nuit* puis rendus à terre, là, on va se percer un trou dans la terre avec nos sabres, puis on va *caler* nos canots dans la terre, puis on va mettre les *couennes*, comme il faut, par-dessus le canot pour pas qu'ils aient connaissance de rien. Et on va se garder une *couenne* pour voir, voir le lendemain matin quel *bord* ils vont prendre.

Comme de fait, quand la *brunante* du soir arrive, ils creusent la terre et ils percent un trou dans la terre, tous les deux, en travaillant comme des nègres ; ils viennent à bout de *caler* leur canot dans la terre. Puis ils mettent des *couennes*, comme il faut, par-dessus et ils laissent une *couenne* pour voir le jour. Voir venir les Sauvages !

Quand le matin arrive, là, tout d'un coup ils entendent crier. Ils lè-

vent la *couenne* tranquillement et, tout d'un coup, ils voient cette armée de Sauvages. Et il y avait des canots ! Il y avait peut-être bien cent canots sur le bord du rivage qui étaient prêts à partir.

Les Sauvages partent tous en *caravane* pour aller chercher encore des Blancs comme d'habitude pour faire souffrir tout le monde. Quand il voit que les Sauvages sont partis, le jeune Dinqué dit :

- *Asteure*, vite mon cousin ! Il faut *ressourdre* nos canots de là, puis mettons-nous prêts !

Ils ôtent les *couennes*, ils arrachent le canot de là, puis ils le mettent sur le bord de la grève, prêt à partir. Eux autres, ils *filent* au fort des Sauvages. Ils arrivent à une barrière de fer. Impossible ! Ils ne pouvaient presque pas *rentrer*, c'était *terrible* ! Mais malheureusement, le chef des Sauvages qui *avait ressorti* n'avait pas pensé de remettre le cadenas comme il faut. En forçant le cadenas, le cadenas se défait. Là, le jeune Dinqué dit que c'est une permission du bon Dieu, comme de raison.

Il ouvre la porte de fer puis il *rentre*. Puis en *rentrant*, il s'en va à l'autre porte. En ouvrant l'autre porte, il y avait un Sauvage qui les *attendait là avec un bouquet épouvantable*. Un animal ! Mais le jeune Dinqué, ça n'a pas été bien long, il lui a fait son affaire tout de suite. Le Sauvage n'a pas eu le temps de *grouiller*. Il dit à son cousin :

- Vite !

Ils sont entrés vitement puis ils ont aperçu la reine (la femme) qui était assise sur une chaise. Ils l'avaient enchaînée et c'était leur reine. Il voit sa femme qui est rendue qu'elle est reine *pour les* Sauvages ! Elle avait un *bouquet* sur la tête et elle était habillée comme une princesse. Quand elle voit entrer son mari, elle dit :

- Mon Dieu ! Vite, allez-vous-en, Seigneur ! S'ils arrivent tous, ils vont vous mettre à feu et à sang. Ils sont une *gang épouvantable* ! C'est impossible ! Allez-vous-en ! Allez-vous-en !

- Non ! Tu vas embarquer bon gré mal gré. On vient te chercher. Occupe-toi de rien ! On vient te chercher puis tu vas faire le voyage, dit le jeune Dinqué.

Toujours, quand elle voit que le jeune Dinqué est absolument déci-

dé à l'embarquer, comme de raison, elle embarque dans le canot avec tout son bagage, et les voilà partis !

Quand ils sont rendus à peu près dans le milieu du lac, tout d'un coup, ils entendent crier, puis ils voient venir cette *filée* de canots-là : peut-être bien cent canots qui s'en viennent ! Le jeune Dinqué avait pris une carabine avec tout ce qu'il avait besoin de cartouches, puis son couteau dans sa ceinture. Il dit à son cousin :

- *Asteure*, si je disparais *de dans* le canot, ne sois pas inquiet de moi, *rien en tout*! Éloigne-toi des Sauvages ! Prends garde à toi qu'ils traversent ! Tu es capable de naviguer ? Tu es capable de ramener ton canot ?

- Oui ! Ne crains rien, jeune Dinqué !

- Moi, laisse-moi faire ! Je peux disparaître *de dans* le canot à la minute où tu ne le sauras pas. *Pousse-toi* avec ton canot et prends bien garde qu'ils ne te touchent !

Comme de raison que le jeune Dinqué attend les Sauvages ! Il s'en va droit en ligne sur les Sauvages. Il les enligne *pas mal* bien enlignés, puis il prend sa carabine et il *s'aplombe*, puis il en tue peut-être bien cinq, six canots du coup. C'est pas mêlant ! Après une balle, c'est une autre ! Puis il voit tomber ça à l'eau, puis ça renverse, puis tiens bien ! Et ça crie. Finalement, ils *filent* tous les deux pareil en canot pour aller aux autres canots.

Quand il vient pour arriver aux autres canots, le jeune Dinqué s'envoye à l'eau, puis il disparaît tout d'un coup. Comme de raison, son cousin s'éloigne, puis il *file*. Le jeune Dinqué arrive à un canot, il met la main sur le bord du canot : il a renversé vingt-cinq canots comme ça. Le dernier canot qu'il vient pour renverser, c'est le canot de Griffes-d'Ours. En renversant le canot de Griffes-d'Ours, il tombe face à face avec lui dans le lac.

On ne demande pas ! Il n'était pas mal pris, lui, Griffres-d'Ours, quand il *poignait* quelque chose. C'était ni plus ni moins qu'une griffe d'ours. Il avait des griffes épouvantables ! Mais le jeune Dinqué était tellement vite puis tellement *capable* puis tellement fort que le voilà pris dans l'eau avec Griffes-d'Ours, puis ça se bat, puis ça *se bûche* !

Les Sauvages, ça crie au meurtre ; ils sont tous à l'eau, prêts à se noyer, puis ils se noient ! Son cousin, lui, *se pousse* au large au plus vite pour ne pas qu'ils prennent son canot pour le renverser. Il s'éloigne.

Le jeune Dinqué, quant à lui, combat de même avec Griffes-d'Ours une bonne *escousse*. Griffes-d'Ours, lui, vient à étouffer. Il part pour *monter sur* l'eau pour prendre son *respir*. Et, en *montant sur* l'eau pour prendre son *respir*, le jeune Dinqué lui poignarde un coup *dans* l'estomac. Il *ressourd* sur l'eau comme une bouée.

Le jeune Dinqué *ressourd* sur l'eau lui aussi et il prend Griffes-d'Ours par la chevelure et il le traîne à la terre sèche. Griffes-d'Ours ne *grouille* pas. Il n'avait plus aucun souffle. Il est mort !

Comme de raison, le jeune Dinqué était tellement content de son coup, lui, il le pensait vraiment mort. Toujours, il laisse Griffes-d'Ours là. Son ami s'en vient le trouver. Ils embarquent dans le canot tous les deux bien contents. Griffes-d'Ours est mort ! Puis, ils *filent*.

On demande pas ! Quand ils arrivent au petit village, là, de la femme de son cousin, c'est encore des noces nouvelles, ni plus ni moins. Là, ils étaient contents tous les deux, puis ils criaient tous :

- Griffes-d'Ours est mort ! On n'aura plus peur ! Griffes-d'Ours est mort !

On va dire, comme de raison, qu'ils pensaient que Griffes-d'Ours était mort ; mais il n'était pas mort. La *connaissance* lui revient. Il avait perdu beaucoup de sang. Il se faufile : il y avait des vignes de raisins, là, tout le long de ce lac-là. C'était toutes des vignes de raisins, et puis toutes sortes de fruits. Griffes-d'Ours se glisse au travers de ces vignes de raisin-là, puis il se fait un nid de foin. Puis là, on va dire que, pour Griffes-d'Ours, c'était de se *retenir* ! Tous ses canots étaient renversés. Il se dit en lui-même que, si quelqu'un pouvait venir le chercher, il aurait du secours. Mais là, il n'y avait plus de secours. Ils étaient tous renversés à l'eau, presque. Il n'y en avait rien que quelques-uns qui s'étaient sauvés, puis c'est tout.

On va dire, comme de raison, que Griffes-d'Ours commence à *se relever* et puis à manger du raisin. Il commence à *revenir*, tellement

qu'il était *capable*. Il commence à *revenir* en se *graissant* avec toutes sortes de choses de bois, puis des *racinages* de bois. Il connaissait tout ce qu'il fallait pour se guérir comme un Sauvage.

Le jeune Dinqué, quant à lui, un bon jour - il faisait beau soleil - avec son cousin, ils ont dit qu'ils voulaient aller faire un tour au bord de la grève. Tous les trois, avec la femme, ils partent du village : ça n'était pas bien loin à pied. Finalement, ils s'arrêtent. Le jeune Dinqué puis son cousin s'assoient sur un *corps mort* qu'il y avait là. Et la femme, elle, elle commence à marcher sur le bord de la grève. Elle mangeait du raisin puis elle trouve ça assez bon qu'elle s'éloigne un peu.

Un bon moment donné, en s'éloignant comme ça, Griffes-d'Ours aperçoit la femme. Il était encore là. Ça faisait dans les huit jours qu'il était là pour se faire *revenir* dans ces vignes de raisin-là. La femme avait le dos *viré*. Griffes-d'Ours arrive tranquillement en arrière puis la première affaire qu'il fait, il lui pose la main sur la *gueule* pour ne pas qu'elle crie. Il se faufile au travers des vignes de raisins. Ah ! ce qu'il peut courir bien loin !

Eux autres, le jeune Dinqué puis son cousin, ils s'aperçoivent que la femme est longtemps. Ils ont dit :

- Dis-moi donc qu'est-ce qu'elle fait ? Elle est bien longtemps ?

Ils partent à la *découverte* de la femme et là, ils voient les *pistes* de Griffes-d'Ours. Il faisait des *pistes* comme un ours. Ils voient les *pistes* de Griffes-d'Ours et ils voient que la femme a été volée par Griffes-d'Ours. Le jeune Dinqué, lui, bien il dit :

- Il est parti avec. Bien, mourir pour mourir, Griffes-d'Ours va mourir et puis on aura la femme !

Toujours, comme de raison, son cousin pleure à chaudes larmes. Ce n'est pas qu'une petite affaire de voir que sa femme est partie après avoir eu bien de la misère à aller la chercher. Il se passe encore quelques jours comme ça, puis ils se *triment* tous les deux avec des provisions *au besoin*. Le jeune Dinqué dit :

- Écoute un peu, mon cousin ! Tu n'as pas besoin d'avoir peur. On va faire comme on a fait l'autre jour. Je t'en réponds qu'on va l'avoir puis qu'on va aller la chercher ! Je t'en réponds !

Ils partent encore, puis ils font la même affaire qu'ils avaient faite, comme avant. Ils traversent le lac. Ça leur prend toute la journée jusqu'au soir pour traverser le lac. Quand ils sont rendus l'autre bord, ils *connaissent* leur trou où ils avaient mis leur canot. Ils *calent* encore leur canot dans la terre comme d'habitude, avec des *couennes* dessus, puis ils attendent le jour.

Le jour, ce qu'ils voient partir ? Il n'y avait plus qu'une vingtaine de canots ! Tous les autres étaient disparus ; ils étaient morts ! Après avoir été une centaine de canots, il ne restait plus que vingt canots. Finalement, ils voient partir encore vingt canots de Sauvages. Le jeune Dinqué dit à lui-même et à son cousin :

- Écoute ! Ce voyage-là, ils n'en ont peut-être pas laissé rien qu'un. Et puis peut-être que la porte va être *barrée*. Mais, en tout cas, on va s'*emmancher* d'une manière pour essayer d'y aller.

Ils étaient tous les deux. Quand ils voient partir les Sauvages, le matin, ils sortent encore leur canot. Ils mettent leur canot prêt et les voilà qui *prennent le bord* du *château*.

En arrivant au *château*, ils voient encore cette *maudite* barrière de fer-là qu'il y avait là ; mais la barrière était ouverte. Ils *rentrent* sans misère. Et quand ils sont *rentrés* là, il y avait trois ou quatre Sauvages pour les guetter. Mais le jeune Dinqué était armé jusqu'aux dents, puis son cousin aussi. Il lui a dit :

- Il faut que tu sois brave, cousin, autant que moi ! Puis il faut que tu sois *bon homme* !

- Crains rien, jeune Dinqué, tu vas voir que ça sera pas long ! Si on en voit chacun un . . . Je t'en réponds que je vais faire mon possible.

C'était un *homme de force* épouvantable ! En tous les cas, en ouvrant la porte, ils sont en face avec trois, quatre Sauvages armés avec des flèches. Eux autres, ils avaient des sabres. Ça n'a pas été bien long ; le jeune Dinqué, en trois ou quatre coups, en trois ou quatre sauts, les Sauvages sont encore étendus par terre. Ils sont morts raides, le cou coupé net.

On va dire qu'ils *rentrent* dans la *bâtisse*. Ce qu'ils voient ? La femme pendue par les cheveux et rien que le bout des pieds qui touchait à terre. Elle avait une grosse chevelure : ils l'avaient pendue par les cheveux. Le jeune Dinqué ne fait ni une ni deux, lui, il arrive. Tu sais bien qu'il coupe la corde ; ça n'a pas été une *traînerie*. Puis elle tombe debout à terre. Il dit :

- Écoute ! Vite !

- Allez-vous-en d'ici ! Voyez-vous, vous êtes certains de mourir ! Ils n'iront pas loin. J'ai compris par leurs paroles qu'ils n'iront pas loin, *certain* !

Toujours, ils n'ont rien que le temps de regagner le canot. C'était vrai que les Sauvages n'avaient pas été loin ! Griffes-d'Ours était à bord comme de raison. Ils embarquent dans leur canot avec la femme, puis les voilà partis ! Ils font à peu près six arpents sur le lac, puis ils voient les Sauvages. Ils n'avaient pas été absolument loin. Et là, le jeune Dinqué dit :

- Écoute ! Fais comme d'habitude ! Tu sais ce que je t'ai dit : s'ils s'approchent trop, prends ta carabine et tire ! Culbute-les ! Fais coucher la princesse sur le ventre dans le canot pour ne pas qu'ils la voient. Puis toi, défends-toi à coups de carabine, puis à coups de sabre. Fais ce que tu pourras ! Moi, laisse-moi faire !

Comme de raison qu'ils *filent* tous les deux sur les Sauvages. Le jeune Dinqué, lui, prend sa carabine puis il culbute une *couple* de canots. Et le restant, il met sa carabine dans le canot et il s'*envoie à la plonge*. Et d'un canot à l'autre, il les renverse tous, à part le canot de Griffes-d'Ours.

Griffes-d'Ours, lui, il s'est aperçu que c'était le jeune Dinqué encore qui était rendu là. Il s'est jeté à l'eau avant qu'il n'arrive pour renverser son canot. Le jeune Dinqué se trouve face à face avec Griffes-d'Ours dans le lac. Griffes-d'Ours se dit en lui-même : « Là, tu pensais m'avoir tué l'autre jour puis tu ne m'as pas tué, hein ! Bien là, tu vas mourir ! »

Puis le voilà pris avec Griffes-d'Ours. Griffes-d'Ours fait son possible comme jamais. Mais le jeune Dinqué était tellement vite et telle-

ment *capable* et tellement adroit ! Puis dans l'eau, il aurait pu y passer des journées !

Griffes-d'Ours commence à s'apercevoir, après une heure de bataille, qu'il ne peut plus souffler, quasiment. Il est obligé de *monter sur* l'eau pour prendre son *respir*. Quand il *monte sur* l'eau pour prendre son *respir*, le jeune Dinqué le poignarde ; en le dardant encore dans la poitrine, il *ressourd* sur l'eau comme une bouée.

Il prend Griffes-d'Ours par la chevelure et il le traîne à terre. Et là, ce voyage-là, il assaille le corps de coups de couteau et il part de là quand il est certain qu'il a le coeur de Griffes-d'Ours sur l'arme. Griffes-d'Ours est mort ! C'est vrai qu'il est mort !

Là, il fait un signal à son cousin qui vient le chercher. Ils embarquent tous les trois dans le canot et ils s'en vont au petit village.

Rendu au village, on ne demande pas, bel homme comme il était ! C'était plus qu'il n'en fallait pour faire un homme ! Il rencontre la plus belle fille qu'il pouvait y avoir là et le jeune Dinqué se marie. Avec son cousin, ils ont vécu heureux le restant de leurs jours.

C'est tout . . .

Le marin et la religieuse

Il n'y a pas grand-chose à dire sur ce roman passé à la littérature orale. Il est traité un peu à l'eau de rose. Mais son intérêt réside surtout dans l'érotisme latent et naïf - on pourrait presque dire un érotisme d'Épinal - qui marque les rapports du marin et de la religieuse.

L'épisode de la morsure de serpent est une merveille d'ingénuité à cet égard.

LE MARIN ET LA RELIGIEUSE

J'ai pas besoin de vous dire, une fois, c'était un navigateur puis il naviguait sur une frégate ; c'était une frégate française. Il y avait toutes sortes de monde à bord. Seulement, il n'y en avait rien qu'un qui était Canadien. Il s'appelait John, un gros et grand homme ; un bel homme *épouvantable*.

Ça faisait plusieurs années qu'il naviguait sur la mer. Un bon jour, il arrive un vent *épouvantable*, une tempête énorme. La frégate a sombré. John voit que les autres marins *se triaient* dans la chaloupe. Mais la chaloupe était trop chargée et commençait à prendre l'eau. Quand il voit ça, lui, - c'était un homme bien prévenant - il entre dans sa cabine puis il commence à se *trimer* un *pack-sac* qu'il avait. C'était un sac en *rubber*, garanti *pour* l'eau. John ramasse des allumettes puis il met une petite hache là-dedans, un couteau et sa *baïonnette*. Il se *trime* prêt. Il dit :

- En tout cas, mourir pour mourir, moi je vais essayer de *gagner* la terre.

C'était tous des gens qui ne lui plaisaient pas. Il n'y avait rien que lui de Canadien, il n'y avait rien que lui qui parlait canadien. C'était des gens de toutes sortes de races. Il aimait autant partir et laisser la frégate. Les autres se lamentent puis ça crie, puis ça se jette à l'eau, puis tiens bien ! Lui, ce n'est pas ça. C'était un nageur puis un *homme de force* sans pareil.

Il s'envoie à l'eau, en arrière de la frégate, chargé de son *pack-sac* sur le dos. Il avait tout ce qu'il fallait, des allumettes, une hache et un couteau ; il avait pris un peu de provisions ; il avait un *pack-sac terrible*. Il s'envoie à la mer.

J'ai pas besoin de vous dire comment il ventait fort ! Il *montait sur* la mer et il descendait. C'est quand il est venu à descendre ! Il était englouti par la mer. Il se pensait vraiment capable de *gagner* la terre, on

ne vous demande pas ! Il avait à peu près cinq, six arpents à faire pour toucher terre. Mais quand il vient pour *gagner* la terre, il se décourage complètement. Il dit :

- Je vais mourir ! Je vais périr !

La *connaissance lui part*. La mer le *garroche* à terre, *drette* sur la grève. Là, il reste étendu sur la grève. Comme de raison, il n'a pas connaissance de ça, lui. La mer lui passait quasiment par-dessus la tête. Un bon moment donné, John *restitue* un peu d'eau qui lui part de la bouche. La *connaissance* vient à bout de lui revenir.

Quand la *connaissance* lui *revient*, il remercie bien le bon Dieu de pouvoir avoir sa *connaissance*. Quand il se voit à terre, il est bien content, comme de raison. On va dire que c'est un homme bien *capable*. Il se laisse reposer un peu, il prend son *pack-sac* et il *prend le bois*.

Cette forêt-là, c'était une forêt *épouvantable* tellement c'était grand. Il fallait qu'il s'envoie en forêt de même, *à la volonté de Dieu*. Toujours, il *prend le bois*. Il commence à partir dans un bout bien *planche*, puis ensuite il commence à *prendre les montagnes*. Et ça *file* !

Il couche pendant cinq, six nuits comme ça dans le *bois*. Il se faisait des feux avec sa petite hache et, pour se faire des provisions, il tuait toutes sortes de bêtes avec sa *baïonnette*. C'était un homme sans pareil ! Un homme *adroit au bout* !

Finalement, tout en marchant comme ça, au bout de cinq, six jours, il arrive dans une descente, un plateau comme on va dire. Dans ce plateau-là, il y avait des vieux, puis des cultivateurs qui s'étaient ouvert des terrains, comme ça, par taches, dans des petits morceaux au travers du *bois*.

Il arrive là. Il y avait, tout près, un petit village et il y avait une petite chapelle. Et tout est disparu de là ! Les Sauvages, les Peaux-Rouges étaient arrivés là-dedans et avaient tout détruit ce qu'il y avait dans le village. Tout était *viré* à feu et à sang, mort, fini ! Il n'y avait pas personne.

Il arrive là, lui, à la *brunante* du soir. En arrivant là, il va dans des

vieilles *bâtisses* puis tout ça. Il est bien découragé : toute la terre est *virée de bord*. Mais il ne se décourage pas. Il prend le chemin puis il *file*. C'était un chemin presque à moitié fait. *Tant* loin qu'il peut voir, il voit une petite chapelle avec une croix dessus. Il s'aperçoit que c'est une chapelle ; lui, c'était un bon catholique. Comme de raison qu'il se rend auprès de la chapelle. Rendu à la chapelle, il se dit lui-même :

- Je suis aussi bien de coucher ici ; ça a l'air assez propre dans la chapelle. Je vais coucher ici.

Il regarde partout dans la chapelle mais il ne voit rien. Il y avait une religieuse quand les Sauvages ont passé là. Elle s'était cachée dans une place. Comme les Sauvages n'étaient pas tous partis avec les provisions, la religieuse s'en était ramassées *au besoin*. Il y avait d'autres religieuses, il y avait des pères pour *tenir la messe*. Tous étaient morts ; tout était *viré de bord* ; c'était vide.

On va dire que cette religieuse-là s'était cachée. Comme de raison, elle pouvait voir. De temps en temps, elle se sortait la tête puis elle regardait. Un bon moment donné, elle voit cet homme-là qui est entré dans la chapelle. Puis c'est un bel homme, *bien planté*, puis bien habillé. Il était encore en matelot, il paraissait bien, il marchait droit ; un *animal d'homme* qui était gros puis *capable* !

La religieuse se décide de sortir de sa cachette. Lui, il reste surpris. Elle *ressourd* à lui. Elle fait un grand salut en disant :

- Bonjour, monsieur !

- Bonjour, ma sœur ! Comment se fait-il que vous soyez ici ? J'ai visité tout le petit village, il n'y a pas personne de vivant. Tout est *viré de bord* et on ne voit aucun mort sur la terre.

- Mon cher monsieur ! Ça fait deux ans que c'est arrivé, ça, imaginez-vous ! Je vais vous conter ça. C'est une aventure ; c'est ni plus ni moins qu'un conte. Ce serait trop long de vous conter tout, mais je m'en vais vous conter rien que *le plus gros*. Si je vous disais que tout de suite après que ç'a été passé, que les Sauvages ont ravagé le village, c'est moi-même qui ai tout enterré les morts avec des pelles puis des grattes. Puis j'ai fait tout mon possible. J'ai toujours travaillé. J'ai travaillé pour enterrer les morts. Ici, j'avais un *père* qui restait avec moi.

Tout a disparu. Malheureusement, le bon Dieu m'*a parée*. Je me suis cachée, impossible de me trouver ! Et voyez-vous, c'est pour ça qu'aujourd'hui, j'apparais devant vous. C'est le premier *personnage* que je vois depuis deux ans.

- Bien, ma sœur, vous allez avoir un *personnage* qui va être *terriblement* aimable pour vous et vous allez voir comment on va être heureux. Ne perdez pas courage ! Si vous voulez m'associer avec vous, vous allez me suivre et on va être amis tous les deux. Et je vous promets sur mon âme d'être fidèle envers vous. Vous êtes la plus belle religieuse que j'ai jamais vue de ma vie, bien faite puis belle. Mais ça ne fait rien. Je vous promets sur mon âme que jamais je ne *lèverai la main sur vous*.

Dans ce cas-là, elle lui donne la main et elle dit :

- C'est correct ! Puisque vous êtes aussi brave, je le suis moi aussi. Vous allez avoir une religieuse qui est *capable* ! Je suis habituée de travailler, habituée de tout faire. Je suis bien *capable*.

Elle était grande et grosse, bien faite aussi. On va dire qu'ils passent une *couple* de jours pour se reposer dans la chapelle tous les deux. La religieuse faisait à manger, puis lui, il était bien *joyal pour* sa religieuse. Un bon moment donné, elle dit :

- John, si tu veux *être comme moi*, on va fuir de la chapelle ! On va s'en aller. Moi, j'ai vraiment peur de rester ici. Tout d'un coup que les Peaux-Rouges arriveraient encore ! Ces brigands-là vont peut-être nous mettre à feu et à sang. Si tu veux m'en croire, *être comme moi*, on va *prendre la forêt* puis on va s'en aller.

- Bien, vous avez raison.

Le lendemain matin, ils se *triment* un bagage tous les deux. La religieuse, elle, se prend du *butin*. John se prend un peu de provisions qu'il y avait dans le village, qui étaient restées. Ils partent avec ça tous les deux, un bon matin, et ils *filent*.

Je ne vous demande pas, j'ai pas besoin de vous dire que dans la forêt il y a toutes sortes de choses ! Je vous dis qu'ils ont beaucoup de misère ! Ils traversent des ruisseaux, des rivières, puis après ça, les voilà partis tous les deux.

La religieuse était courageuse, *épouvantable*. *Épouvantable* comme elle était *capable* puis courageuse, toujours le sourire au visage puis aimable, *épouvantable* ! Lui pareil.

Comme de raison, ils couchent ensemble, tous les deux ensemble, à chaque bout, séparément. Jamais qu'il ne *levait la main* seulement sur la religieuse !

Un bon moment donné, ils commencent à monter des montagnes et ils arrivent sur une hauteur. Rendus sur cette hauteur-là, ils aperçoivent un *cran* escarpé. Ils arrivent là puis ils se mettent à examiner ce *cran*-là. Là, ils aperçoivent une place qui *rentrait* dans le *cran* ; c'était quasiment une affaire spéciale. John dit :

- Tiens ! Regarde donc, ma sœur ! Regardez donc la belle place ! Si vous voulez m'en croire, on va passer quelques jours ici, tranquilles tous les deux. On va se reposer. Voyez-vous la belle grotte que ça va faire ? On va mettre des *sapinages* chaque côté puis à la porte. Puis on va-*t'y* être heureux ici ! On va se faire un beau feu à la porte, vous allez voir !

- Vous avez raison, John ! C'est ici qu'on va faire une *escousse*.

Toujours, ils s'installent tous les deux là. Elle était travaillante, c'était *terrible*, puis *capable* aussi. Lui, comme de raison, il sortait du *sapinage* puis il sortait du foin. Il faisait toutes sortes de choses pour se faire des lits, pour être bien couchés.

John partait dans le jour ; il la laissait toute seule dans la grotte. Il partait avec sa *baïonnette* puis il courait pour essayer de tuer des bêtes des *bois*, toutes sortes de chevreuils puis toutes sortes de choses. Il avait une *baïonnette* et tout ce qui passait sur sa voie, c'est bien court, ça mourait à chaque grand coup qu'il donnait.

Comme de raison, ils sont trois, quatre jours là dans cette grotte-là. John voyait au loin, lui. Il avait toujours sa longue-vue avec lui qu'il traînait tout le temps depuis qu'il était dans la marine. Un bon jour, il prend sa longue-vue puis il se met à regarder sur la hauteur. Qu'est-ce qu'il aperçoit ? Il aperçoit une mer, bien loin, une mer ! Il dit à la religieuse :

- Ma sœur, venez ici !

Elle s'en vient. Il lui dit :

- Regardez ! Prenez ma longue-vue puis regardez ! Il me semble qu'au loin on voit une espèce de mer. C'est une mer, *certain* !

- Oui, John, c'est une mer, *certain*. Puis c'est bien juste si on ne voit pas quelque vaisseau sur la mer ! Regardez comme il faut ! Il me semble qu'on voit venir un vaisseau sur la mer.

Il regarde :

- Oui, ma sœur ! Vous avez raison, c'est un vaisseau qui s'en vient.

Ils commençaient à manquer de provisions, eux autres. Ils étaient *jusqu'à sec* de provisions. Manger rien que des bêtes féroces de même, des bêtes comme ça, puis sans sel ! Ils étaient dans la forêt, ils mangeaient comme ils pouvaient. On va dire qu'ils surveillaient cette affaire-là. Ils se disent :

- On va aller faire un tour tous les deux puis on va approcher la mer.

Ils partent tous les deux puis ils *filent*. Ils prennent une descente puis ils *filent* encore. Ils marchent à peu près une *couple* de milles et là, John monte sur une petite hauteur. Il s'aperçoit que c'est la mer. Elle n'était quasiment pas éloignée de leur grotte. Il aperçoit encore un vieux *campe*. C'était un petit *campe* qui avait été bâti, je ne sais pas, par les Sauvages. Je ne sais pas trop. Il était *joliment* grand ! Et des fois, il y avait des matelots qui s'en venaient là puis ensuite ils allaient coucher dans ce *campe*-là. C'était quasiment une résidence pour matelots, on va dire. Toujours, John examine tout. Il dit à la religieuse :

- Écoute ! Ici on va passer quelques jours dans la grotte puis on va attendre. Un bon moment donné, si on se décide, on viendra visiter ce *campe-là*, et puis ensuite, on viendra résider là tous les deux.

Comme de raison, ce fut dit, ce fut fait. Un bon jour, en s'en allant au vieux *campe*, ils s'aperçoivent qu'il y a une armée *d'arrivée, épouvantable* ! Il y avait toutes sortes de soldats puis toutes sortes de matelots ! Ils voient une *gang épouvantable*. John dit :

- Sœur, il faut prendre bien garde de se montrer. Il y a des brigands *d'arrivés* au *campe*. Ils sont une vingtaine puis ils sont armés

jusqu'aux dents. Il faut prendre bien garde de se montrer. Il faut prendre bien garde de ne pas faire de *boucane* non plus. Il faut prendre bien garde parce qu'on est *fini*. Ce sont des vrais méchants. Ce soir, quand il fera noir, ce n'est pas absolument loin, je m'en vais aller leur jouer un tour. Ils doivent avoir des provisions, eux autres, *épouvantables* ! Il n'y a pas moyen ! Il faut que j'aille essayer de voler, pour essayer de me trouver des provisions pour manger.

Toujours, ils se couchent le soir. Ils dormaient inquiets, c'est *terrible* ! Un bon moment donné, la religieuse lâche un cri, un cri de mort *épouvantable*. Lui, il fait un *sursaut* puis il se lève. Il dit :

- Sœur, qu'est-ce que vous avez ?

- Seigneur ! Il y a un gros serpent qui m'a piquée sur une cuisse. John ! Je ne sais pas, je suis *finie*, je suis empoisonnée, je vais mourir !

- Non, ne vous découragez pas !

Tout de suite il prend son couteau puis il retrousse la robe de la religieuse. Puis il donne un coup de couteau, puis il se met là, puis il lui suce le sang. Elle dit :

- John, que faites-vous là ?

- Je suis *après* vous sauver, ma sœur ! Ne soyez pas scrupuleuse ! Laissez-moi faire ! Je suis absolument obligé de faire ça, absolument !

- John, faites ce que vous voulez de moi ! D'abord vous savez, je vous aime tellement, c'est *épouvantable* ! Puis vous êtes tellement bon pour moi ! Faites ce que vous voulez de moi. Je suis vraiment décidée, le bon Dieu nous pardonne.

Comme de raison que lui, ça lui donne encore de l'ardeur un peu. Il se dit en lui-même : « Puisqu'elle veut me laisser faire ça ! »

Il lui suce le sang comme il faut sur la cuisse puis il l'*enveloppe*. Il déchire sa chemise puis il lui fait une *enveloppe* sur la jambe. Puis toujours, il la laisse là. La nuit se passe, mais la religieuse se plaint une partie de la nuit. Quand le jour est arrivé, John dit :

- Ma sœur, comment est-ce que vous allez ?

- John, je t'assure, j'ai la jambe bien enflée ! Puis je t'assure que ça fait un mal *noir* !

- Ne craignez rien ! Le bon Dieu va nous aider ; ça va vous passer.

Il passe un certain temps. Un bon moment donné, John dit :

- *Asteure*, je vais vous laisser seule dans la grotte. Il faut absolument que j'aille voir au vieux *campe* pour voir s'ils sont partis ou non, ces gens-là.

Il part puis il s'en va voir. Mais ils étaient encore tous là. Quand il voit ça, John s'en retourne au *campe*. Puis là, il reste avec sa religieuse, puis il lui *fait des soins*. Il la *graisse* avec toutes sortes de *gommes* qu'il pouvait trouver dans le *bois* pour tâcher de la guérir.

Un bon moment donné, elle s'aperçoit qu'elle n'a pas de *méchant sang*. Ce n'était rien qu'une piqûre ! Un peu de temps après, voilà la religieuse qui est très bien, puis elle n'a pas de mal !

Un moment donné, ils se couchent le soir et ils commencent à entendre des coups de carabine puis des coups de canon. John dit à la religieuse :

- Ne *grouillons* pas, ne *grouillons* pas ! Restons tranquilles, restons tranquilles tous les deux parce que si on a la malchance de se montrer, on est *finis* !

Elle, comme c'était une religieuse puis qu'elle était pieuse *épouvantable*, elle avait toujours *traîné* une petite croix dans son *suitcase* puis elle l'avait mise dans la grotte avec des petites branches qu'elle avait prises. Devant sa petite croix, elle se mettait à genoux puis elle disait ses prières tous les soirs. John l'accompagnait. Il disait le chapelet avec elle.

Le lendemain matin, John dit :

- *Asteure*, vous allez rester ici. Moi, ce soir, il faut que j'aille chercher des provisions à tout prix. Là, on est rendus au bout des provisions.

- Je suis presque inquiète de rester toute seule ; j'ai peur un peu.

- N'ayez pas peur, vous n'aurez pas de mal ! Restez ici, laissez-moi faire !

Il part à la pleine nuit, au travers du *bois*, comme il peut, et ensuite il se faufile. Il arrive au vieux *campe*. Il fallait qu'il traverse un petit ruisseau pour aller au vieux *campe*. Il s'envoie à l'eau et ensuite il fonce au vieux *campe*. En arrivant là, tout était mort ! Seulement, ils étaient tous endormis, bien saouls, presque *morts ivres*. Ils avaient bu.

Il ouvre la porte : il en aperçoit au travers qui ronflent, puis ça ne *grouille* pas *pantoute*. Il vient à bout de *gagner* la salle, la *couquerie* comme on peut dire. Là il se sert. Il s'emplit un *pack-sac* bien plein de toutes sortes de *cannages épouvantables*. Ensuite, il se faufile, il vient à bout de sortir, il s'envoie à l'eau, traverse le petit ruisseau et s'en va trouver sa religieuse.

On va dire qu'ils passent encore sept, huit jours dans la grotte, comme ça. Là, ils ont du manger et puis ils sont heureux tous les deux. Un bon jour, comme de raison, John dit :

- *Asteure*, écoutez, ma sœur ! Moi, je suis *tanné* d'être ici. Si vous voulez *être comme moi*, on va essayer d'aller voir au vieux *campe*. On va descendre tous les deux, on va partir avec notre bagage puis on va voir. Ils sont peut-être partis, ces gens-là ! On ne sait pas !

Ils partent puis ils arrivent au petit *campe*. En arrivant au vieux *campe*, tout était *levé*. Ils étaient partis avec leur frégate puis le diable les avait tous emportés et il n'y avait personne dans le *campe*. La religieuse puis John entrent dans le *campe* puis ils sont heureux tous les deux.

Le lendemain matin, John trouve une bouteille de boisson. Il n'avait pas pris un coup depuis le temps qu'il était dans le *bois*. Il n'avait pas pris de boisson, il ne connaissait plus ça. Il prend cette bouteille-là puis il s'en va montrer ça à la sœur. Il dit :

- Ma sœur, regardez ce que j'ai trouvé là ! La belle bouteille !

Il la débouche puis il commence à la sentir. Il s'aperçoit que c'est de la boisson : il connaissait ça, comme de raison. Il commence à prendre un coup. Il prend la bouteille puis c'est glou, glou, glou. La religieuse s'en aperçoit. Elle dit : « Il va se saouler. »

Comme de raison que, quand elle voit ça, elle, la religieuse, la peur la prend. « Un homme en boisson, cherche ce qu'il peut faire de moi ! »

Elle se prend un peu de provisions puis elle *revire de bord* et elle s'en retourne à la grotte. Rendue à la grotte, elle était inquiète de John en *maudit* ! Comme de raison, elle l'aimait du plus profond de son cœur, puis lui pareil.

John vide la bouteille. Il est bien saoul.

Toujours, la religieuse se couche dans la grotte toute fin seule, le soir. Elle a les deux mains jointes puis elle prie le bon Dieu presque toute la nuit. Elle est inquiète de son John, comme de raison.

Lui, il est bien saoul, *mort ivre*. Il se couche de même dans le lit qu'il y avait là. Il était comme mort. Il ne pensait plus à sa religieuse *pantoute*. Le lendemain matin, quand la *connaissance* lui *revient*, il est bien à jeûn et il pense à sa religieuse :

- Je n'étais pas tout seul ici, moi ! Où est-ce que ma religieuse est allée ?

Là, il se met à *crier au cri* pour voir si elle va lui répondre quelque chose. Il regarde partout, puis pas de religieuse ! Il s'assoit sur un bois mort puis il pleure. Il se met la tête dans les deux mains puis il pleure. Il pleure de voir que sa religieuse est partie. La peine qu'il avait !

- Cherche quel *bord* elle a pris ! Elle peut avoir été volée, je ne le sais pas !

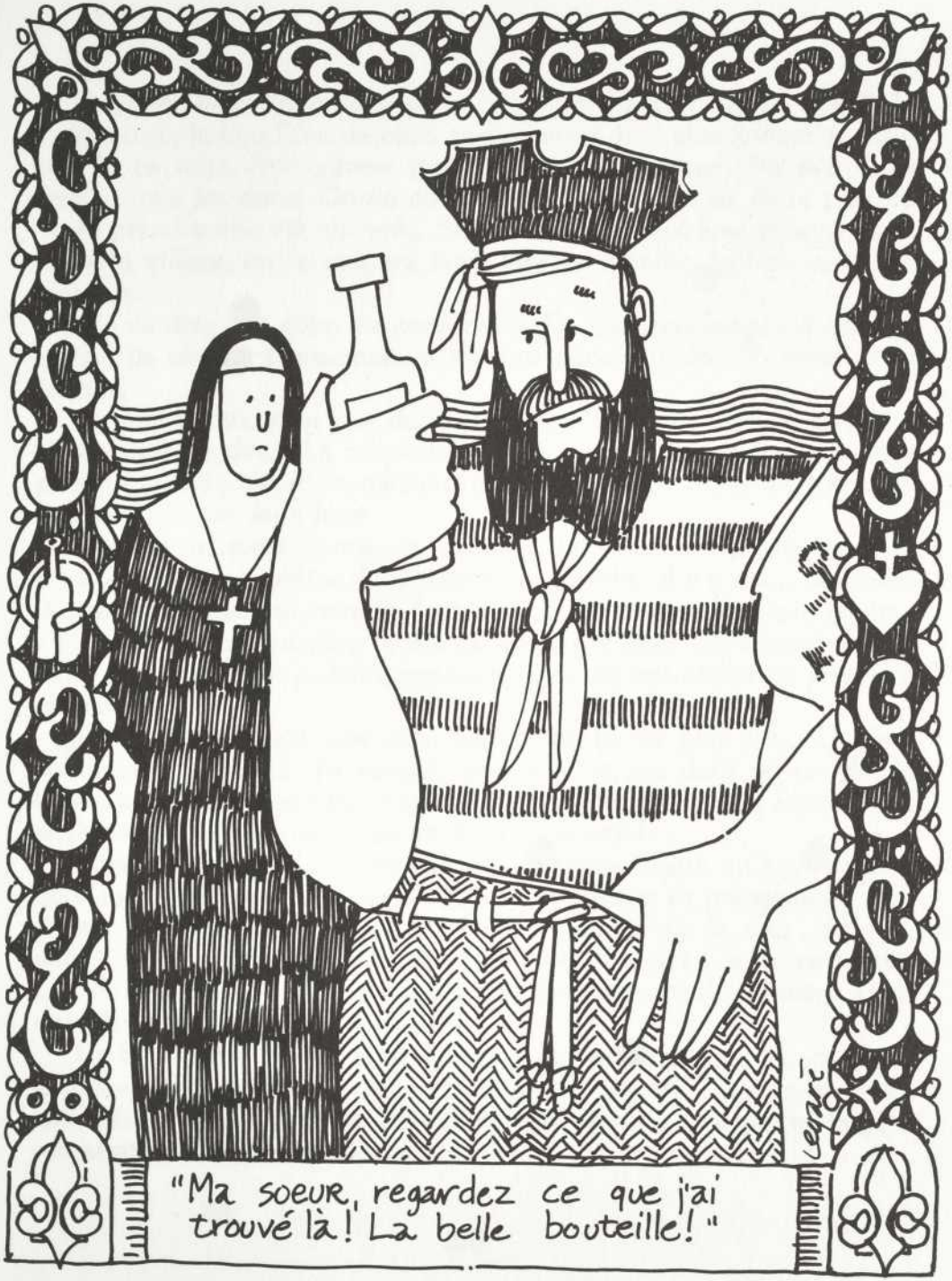
Il ne sait pas quel *bord* elle a pris. Finalement, elle, quand le jour arrive, - comme de raison, elle était bien inquiète de son John - elle prend son petit bagage qu'elle avait apporté puis la voilà partie en descendant puis elle *gagne* le *campe*. Elle arrive bien tranquillement, *douillettement* au *campe*. Ce qu'elle aperçoit ? John qui a la tête dans les deux mains puis qui pleure à chaudes larmes. Elle arrive *contre* lui bien tranquillement. Elle dit :

- Dis-moi donc, mon Dieu, John ! Qu'est-ce que tu fais là ?

Il fait un saut *épouvantable*, il se lève debout, puis les bras tout ouverts pour aller la prendre à bras-le-corps, ni plus ni moins.

- Mon Dieu !

La religieuse s'en va *envers* lui puis elle lui saute au cou. Puis là, je vais vous dire, c'est une *connaissance épouvantable* ! Elle dit :


"Ma soeur, regardez ce que j'ai trouvé là! La belle bouteille!"

- John, c'est impossible qu'on reste de même tous les deux ! Je t'aime trop, le bon Dieu va nous pardonner. Il faut absolument se *fiancer*. Si tu veux *être comme moi*, on va *faire comme l'homme et la femme* tous les deux. On va coucher ensemble tous les deux puis on va se prendre une vie nouvelle. Si, par cas, on vient à se trouver dans un petit village, on se mariera *dans* l'église. Ensuite on fera un *règne* heureux.

On va dire que John est consentant. Ce n'est pas long, il aimait ça aussi ! Ils couchent ensemble et ils font *pareil* comme *l'homme et la femme*.

Ils sont un an et un jour dans ce *campe-là*. Ça va bien *de première classe* tous les deux. La religieuse, elle, a toujours le sourire au visage puis lui pareil : c'était le meilleur garçon du jour ! Ils s'aimaient tous les deux comme deux fous.

Un bon moment donné, la corneille lui apporte un gros garçon. C'est John qui est obligé de le mettre au monde : il n'y avait personne là, pas un *docteur* ni rien. Ils font leurs affaires tous les deux comme s'il était médecin, ni plus ni moins. Elle, elle était *connaissante pas mal* : elle enseignait à John comment faire. Ils ont réussi *de première classe* !

Comme de raison que dans les contes ça va bien vite. L'enfant commence à grandir. Ils passent quatre, cinq ans dans ce *campe-là*. L'enfant grandit, il *profite*. Puis eux autres, ils vieillissent aussi. Mais seulement, ils s'aimaient tous les deux tellement !

John partait avec sa religieuse et ils allaient faire un tour dans le *bois*. Ils tuaient toutes sortes de *bétails* et ensuite ils mangeaient. Ah ! ils n'avaient pas de misère ! Ils étaient proches de la mer ; ils prenaient du poisson, toutes sortes de choses. Ça allait bien, ce n'était pas de la misère de vivre, *pantoute* ! Seulement qu'ils étaient seuls dans la forêt, c'était bien ennuyant !

Un bon jour, il faisait beau soleil, ils étaient assis tous les deux sur la grève. Qu'est-ce qu'ils voient ? Une petite frégate ! Ils s'aperçoivent que c'était une frégate de Canadiens qui arrivait, une petite frégate pas absolument grosse. John dit :

- Tiens, ma sœur, regarde ce qu'il vient là ? Pour moi c'est une frégate française, une frégate de chez nous. C'est une frégate canadienne-française qui arrive. Si tu veux bien m'en croire, on va s'approcher de la grève puis on va leur faire des signaux pour tâcher qu'ils viennent nous chercher.

Ils ne se contentent pas de ça : ils font un feu *épouvantable* sur le bord de la grève. La frégate commence à examiner ça ; la *boucane*, ça montait. La frégate s'aperçoit qu'il y a quelque chose *sur* le bord de la grève. Ils *filent* là et ils arrivent à terre. C'était justement des Canadiens qui arrivaient avec leurs dames.

Je ne vous demande pas qu'ils sont reçus ! Oh ! quand ils voient ces deux *personnages*-là à terre ! Là, John est *connu* par tout son monde qu'il connaissait dans sa province, dans sa place, dans son village.

La religieuse, elle, n'était pas *connue* par personne. C'était une religieuse pour eux autres. Ils ne la connaissaient seulement pas. Mais elle était tellement d'*adon* ! Puis elle avait son petit garçon qui avait à peu près quatre ans. Il était beau comme un cœur. On ne demande pas que l'enfant est *porté sur la main* par les gens. Ils ont dit :

- Vous ne serez plus longtemps malheureux ici, tous les trois, dans ce *campe-là*. Vous allez venir avec nous autres à bord de la frégate.

Ils embarquent l'enfant, John puis la religieuse et les voilà partis pour faire le voyage de retour !

Rendu dans son pays, John reconnaît tout son monde. Il est chez lui, ni plus ni moins. Son père était *pas mal* riche. Il lui donne un peu d'argent. John puis sa religieuse se *forment un foyer* tous les deux.

La toute première affaire qu'ils ont faite, ils sont allés à l'église, ils se sont mariés tous les deux et ils ont fait bon ménage le restant de leurs jours.

Glossaire

Ce glossaire se limite à colliger et à présenter le sens des mots et des expressions populaires utilisés par le conteur. Il n'a pas la prétention d'être complet, loin de là : ce n'est d'ailleurs pas son but assigné. Il ne se veut qu'un outil d'appoint afin de faciliter la juste compréhension des contes. Il ne s'agissait pas pour nous de constituer un glossaire général du parler populaire québécois à partir des récits de M. Patry. Il faut donc se garder de généraliser et d'étendre les définitions que nous avons données des différents mots et des différentes expressions populaires. La seule aire sémantique que nous leur assignons est celle-là seule fournie par les contes qui en constituent le référent privilégié. Nous ignorons sciemment les aspects morpho-syntaxiques des récits. Nous abandonnons volontiers cette tâche aux linguistes.

À : de, ce, vers.
Abattre des provisions : chasser.
Abolir sa religion : se convertir.
Abord que (d') : puisque.
Achat : s. m. accouchement.
Acheter : v.t. accoucher.
Adon (être d') : avoir de l'entregent ; être aimable.
Adonner (s') : v.t. se convenir ; faire par hasard ; se rencontrer par hasard.
Adroit au bout : très habile.
Alentour : autour de.
Aller sur la bomme (s'en) : voir ses affaires péricliter.
Amancher (s') : v.t. se débrouiller ; s'organiser.
Amener : v.t. conduire.
Amorphoser : v.t. métamorphoser.

Amours (faire des) : dire des amabilités ; prodiguer de la tendresse.
Aplomber (s') : v.t. viser.
Appliquer un crime : commettre un crime.
Apprendre au travers des branches : entendre dire par hasard.
Après : en train de, contre.
Arrive pas (qui) : qu'on n'a jamais vu.
Asseoir contre (s') : s'asseoir près de.
Asteure (de : à cette heure) : maintenant.
Attacher à toute épingle : lier solidement.
Au : du, vers.
Autant : aussi ; mieux.
Autant — comme : mieux - que.
Autant — plutôt que : mieux - que.
Avant (en) : antérieur.
Avoir bien manque : avoir beaucoup, suffisamment.
Avoir d' l'air : avoir l'air ; ressembler.

Bâdrer : déranger.
Baïonnette : s.f. épée.
Barda : s.m. bruit ; vacarme.
Barrer : v.t. verrouiller ; fermer à clef.
Bas du désert : fond d'un terrain défriché.
Bâtisse : s.f. bâtiment ; dépendance, écurie.
Ber : s.m. berceau.
Besoin (au) : à volonté.
Bétails (de : bestiaux) : s.m. bêtes féroces, gros animaux.
Bijouteries : s.f. amulettes.
Bleuet : s.m. bluet du Canada (nom vulgaire d'une espèce d'airelle).
Bois : s.m. forêt
Bon homme : homme courageux.
Bond (tout d'un) : tout d'un coup.
Bonjour : s.m. retrouvailles, accueil.
Bonjour (faire un) : accueillir avec chaleur et empressement.
Bonjour (souhaiter le) : dire au revoir.

Bonsoir (faire) : dire au revoir.
Bonté (à la — du bon Dieu) : à la grâce de Dieu.
Bord : s.m. côté ; direction.
Bord de la forêt : orée de la forêt ; lisière de la forêt.
Bord de la montagne : le pied de la montagne.
Boss : s.m. maître, patron.
Boucane : s.f. fumée.
Bouquet : s.m. couronne de fleurs ; plantes ; panache.
Bouquet (attendre avec un — épouvantable) : guetter avec des sentiments hostiles et meurtriers.
Bouquetterie : s.f. fleurs ; parterre ; plantes ornementales.
Bout (au) : sans pareil ; tant que l'on peut.
Boutique : s.f. atelier.
Brancher : v.t. couronner.
Branler : v.t. trembler.
Brasser : v.t. bouger.
Brin du soir : s.m. crépuscule.
Briser son habit : déchirer ses vêtements en lambeaux.
Brunante : s.f. crépuscule.
Bûcher (se) : se battre ; se porter des coups.
Butin : s.m. vêtements.

Cachettement : en cachette.
Caille : noir et blanc.
Caler : v.t. enfoncer ; enterrer.
Calotte : s.f. casquette.
Campe : s.m. cabane, refuge en bois rond.
Cannages : s.m. boîtes de conserve.
Capable : fort, débrouillard.
Car : parce que.
Caravane (partir en) : partir en expédition.
Cas (par) : au cas où.
Catholique : s.m. homme fantasque (sens second).
Cause que (à) : pourquoi.

Cérémonies du corps : s.f. funérailles.
Cavalerie : s.f. flottille.
Certain : sûrement.
Changement de province : autre province.
Changer (se) : v.t. s'habiller ; se vêtir
Charger comme un vieux mulet : surcharger ; ployer sous le faix.
Châssis : s.m. fenêtre.
Château : s.m. bourgade.
Chemin de pied : s.m. sentier.
Chercher de l'ouvrage : chercher de l'embauche, de l'emploi.
Classe (de première) : sans pareil ; incomparable ; avec attention, empressement.
Combattre avec : v.t. combattre contre.
Comme de coutume : comme d'habitude.
Commencer à : v.t. commencer par.
Comprendre (ne plus se) : v.t. être heureux, fou de joie.
Comprendre (se) : v.t. prendre sur soi ; se dominer.
Connaissance (être tellement sans) : être sous l'empire d'une grande fureur.
Connaissance (faire la) : se présenter ; se faire connaître ; prendre contact.
Connaissance (faire une — épouvantable) : se retrouver avec chaleur.
Connaissance (revenir à la) : retrouver, reprendre ses esprits.
Connaissant (être) : être instruit.
Connaître : v.t. retrouver.
Connu : reconnu.
Content contre (être) : être content de.
Contraire (être tout au) : ignorer.
Corps mort : s.m. arbre mort.
Couenne : s.f. motte, lisière de terre, de gazon.
Coulée : s.f. légère dépression de terrain dans laquelle passe un cours d'eau.
Couler : v. intr. se vider.

Couple : s.f. deux.
Couquerie (de l'anglais « *cook* ») : s.f. cuisine.
Courir le château : v.t. parcourir.
Court (couper au plus) : v.t. mettre un terme à.
Couru (avoir) : avoir parcouru.
Couru (être) : être poursuivi.
Cran : s.m. rocher.
Craque : s.f. fissure ; faille ; craquelure.
Créature : s.f. femme.
Cri (crier au) : crier à haute et forte voix ; pousser une forte clameur.
Croche (en) : courbé.
Crocheté : accroché.

Dans : parmi ; à ; en train de ; au ; sur.
Dans (de) : de ; du.
Dans (l'estomac) : sur l'estomac.
D'arrivé : qui est arrivé.
Débarquer : v.t. descendre.
Débarrer : v.t. déverrouiller ; ouvrir.
Découragеage : s.m. désespoir ; découragement.
Découverte : s.f. recherche.
Défense (à la) : sur la défensive.
Défunte : morte.
Défunte (faire) : tuer.
Demander le couvert : demander l'hospitalité.
Désert : s.m. terrain déboisé, défriché ; clairière.
Dessus : s.m. sommet.
Détruire : v.t. tuer.
Détruisable : tuable.
Dévirer (se) : v.t. se retourner.
Diable (le — prend) : chicane, bataille.
Docteur : s.m. médecin.
Donner le mot : v.t. révéler.

Donner le mot à un soldat : v.t. ordonner.
Donner le sens : v.t. indiquer la direction ; montrer le chemin.
Donner pardon : v.t. pardonner.
Dormir tendre : v.t. avoir le sommeil léger.
Douillettement : doucement ; silencieusement.
Dret où : à l'endroit où.
Dret que : aussitôt que.
Drette : droit ; droite.
Drille : s.f. entraînement militaire (se prononce « drile », de l'anglais « *drill* »).
Driller (se) : v.t. s'exercer ; s'entraîner (se prononce « driler »).
Droit à pic : dressé.
Dur (bien) : solidement.

Easy : facile.
Écartiller : v.t. écarteler ; subir le supplice de l'écartèlement.
Effrayant : adv. ou adj. qui marque tantôt l'admiration extrême, tantôt l'horreur absolue ; syn. épouvantable, terrible.
Égarouillés : écarquillés ; exorbités.
Élancée : s.f. élan ; bond.
Élonger : v.t. tendre ; pron. (s'élonger) : s'étendre ; s'allonger.
Embarquer : v.t. monter.
Embarquer dans la cage : entrer dans la cage.
Emmancher (s') : s'organiser ; se préparer.
En bas de : au pied de.
Enfiler dans l'eau : v.t. tomber à l'eau ; être englouti par l'eau.
Enfiler (s') : v.t. s'essayer et réussir
Engager : v.t. embaucher ; employer.
En masse : souvent, beaucoup.
Enragé noir : fou furieux ; rouge de colère.
Entendre parler au travers des branches : apprendre par ouï-dire.
Enveloppe : s.f. pansement.
Envelopper : v.t. panser.

En venir aux grands mots : faire la grande demande ; déclarer son amour.
Envers : vers.
En vie : vivant ; vif.
Environ vers : aux environs de.
Épouvantable : adv. et adj. qui marque tantôt l'admiration extrême, tantôt l'horreur absolue ; peut marquer aussi le nombre, la quantité ; syn. effrayant, terrible.
Épouvante (partir à la belle) : s.f. s'affoler ; aller à folle allure.
Escousse (de : secousse) : s.f. laps de temps ; un certain temps.
Essayer à : v.t. essayer de.
Étampé : gravé ; imprimé.
Éteindre : v.t. tuer ; mourir.
Être achalé (ne pas) : être fantasque ; ne pas être timoré.
Être bien changé : être bien vêtu.
Être comme soi : être du même avis, de la même opinion.
Eux autres : quant à elles.

Fâché sans connaissance (être) : ne plus se contenir de colère.
Faire (ne pas) : v.t. ne pas aller ; aller mal.
Faire des amours ; v.t. dire des amabilités ; prodiguer de la tendresse.
Faire feu des dents : v.t. fulminer.
Faire filer : v.t. faire tournoyer.
Faire le bonjour : v.t. dire au revoir.
Faire le bonsoir : v.t. dire au revoir.
Faire rester (se) : v.t. s'épuiser ; se fatiguer.
Faiseurs de fagots : s.m. fagotiers.
Fait : défriché.
Fesser : v.t. donner un coup d'épée ; frapper ; en escrime : botter.
Fiancer (se) : v.t. se marier.
Figurer (se) : v.t. s'imaginer.

Figure sauvage (avoir la) : avoir la physionomie d'un Sauvage ; ressembler à un Sauvage.
File (de) : de suite.
Filée : s.f. une file.
Filer : v.t. marcher vite ; aller vite.
Fin (être pas mal) : rusé ; débrouillard ; gentil ; aimable.
Fini : mort ; perdu.
Finition : s.f. fin.
Fleurir : v.t. prospérer.
Fleurissant (être) : être prospère.
Foin plate : foin sauvage ; foin seul (sans avoine, pour la nourriture des animaux).
Forçant : pénible.
Force (homme de) : homme très fort.
Force du mot (à la) : dans toute l'acception du terme.
Formance : s.f. apparence.
Former un foyer (se) : se trouver une maison.
Fourrer dans la tête (se) : v.t. réfléchir à.
Fourrer sous son bras : v.t. emporter.
Frapper (se laisser) : v.t. se laisser atteindre, toucher.
Frapper des maisons : v.t. rencontrer des maisons sur son chemin.

Gagner : v.t. se diriger vers ; se rendre à ; retourner ; monter.
Gagner terre : v.t. atteindre le rivage.
Gang (ou gagne) : s.f. bande ; groupe ; horde.
Garde-robe : s.m. penderie.
Garrocher : v.t. jeter ; lancer.
Gas : s.m. essence, pétrole.
Genses : s.f. personnes ; personnages (de « gens »).
Grafigner : v.t. égratigner ; s'agripper avec les ongles.
Graisser avec de la gomme : v.t. pommader avec un onguent fait avec de la résine de conifères.
Grave : important ; sérieux.

Gré (de bon) : de plein gré.
Greyer (se) : v.t. se préparer ; se munir.
Grimace (avoir la face en) : être laid ; défiguré.
Gros (le plus) : le principal.
Grotte : s.f. cabane ; chaumière.
Grouiller : v.t. bouger.
Gueule : s.f. bouche.

Habiller de larmes : v.t. couvrir de larmes.
Habiller sur son plus fin (s') : revêtir ses plus beaux habits.
Habité : fréquenté.
Harts d'épines (h muet) : s.m. aubépines.
Haut du jour : s.m. le milieu de la journée ; midi.
Haut en bas : en bas de.
Homme (animal d') : gros homme fort.
Homme et la femme (faire comme l') : agir comme mari et femme.

Icitte : ici.
Impossible : marque l'incapacité totale devant une action ou une tâche à accomplir.
Inspiré (être) : être protégé.
Interdit (être) : tenu à l'écart.
Introduire (s') : se présenter ; présenter.
Itou : aussi.

Jaquette : s.f. robe de nuit.
Jaser à : v.t. penser ; réfléchir.
Jeter son génie : v.t. reporter toute son attention, toute son affection.
Jeunesse : s.f. homme inexpérimenté, jeune homme, fille.
Job : s.f. emploi.
Joliment : très.
Joyal : jovial.

Juger : v.t. condamner.
Jusqu'à sec : à sec.

Le : au
Lettre (faire à la) : respecter l'étiquette, les conventions sociales.
Levé : parti.
Lever la main sur quelqu'un : caresser quelqu'un.
Ligné : écrit.
Loucher du bord de : v.t. regarder de travers ; avoir un regard hostile, haineux.

Maganer : v.t. maltraiter.
Maîtriser : v.t. cesser de craindre.
Malgré que : bien que.
Manger les cheveux (se) : être au comble de la joie, de l'énervement.
Marcher pour se fiancer : faire des démarches pour se marier.
Mariable (ce n'est quasiment plus) : ne plus avoir la possibilité de se marier.
Marier : v.t. épouser.
Marqué (être) : être persécuté ; frappé d'interdit ; tenu à l'écart.
Masse (en) : souvent ; beaucoup.
Masse dans le coeur (avoir une) : être ébranlé par une vive émotion, par un pressentiment.
Matin (à) : ce matin.
Maudit : juron.
Maudit (au plus) : faire avec empressement ; au plus vite.
Maudit (être bien) : être hors du commun.
Maudit (faire son) : faire le prétentieux, le fat, le faraud.
Mausanne : atténuation de maudit.
Méchant sang : mauvais sang ; sang empoisonné.
Mener : v.t. reconduire ; conduire.
Mettre à l'épreuve (se) : v.t. s'abriter.
Mettre après (se) : v.t. harceler ; tourmenter.

Mettre belle (se) : v.t. se faire belle ; se faire une beauté.
Mettre catholique (se) : v.t. se convertir à la foi catholique.
Mettre dans le cou : v.t. passer autour du cou.
Mettre un barda : v.t. faire du bruit, du vacarme.
Mettre en : v.t. déguiser.
Mettre heureuse : v.t. rendre heureuse.
Mettre mal : rendre mal à l'aise.
Mettre noir comme le poêle : noircir ; médire.
Mi-souillon : s.m. mendiant.
Monter au : v.t. revenir.
Monter sur : v.t. émerger.
Mort (à la) : jusqu'à la mort ; de mort.
Mort (à sa) : de mourir.
Mort ivre : ivre mort.
Mot (donner le) : révéler.
Mot (donner le mot à un soldat) : ordonner.
Mots (en venir aux grands) : faire la grande demande ; déclarer son amour.
Mouvée de frais : fraîchement retournée, remuée.

Nager : v.t. ramer.
Noblesse : s.f. noble.
Noir (enragé) : rouge de colère ; fou furieux.
Noir (faire un mal) : souffrir atrocement.
Nommés : assignés.
Non-noblesse : s.f. roturier.
Nuit (à la belle) : s.f. à la belle étoile ; en pleine nuit.

Où ce que : où
Ouvrir dans un désert : v.t. déboucher sur un endroit déboisé, défriché.

Pack-sac : s.m. havresac.

Pâmé : hors d'haleine.
Pantoute (de : pas en toute) : pas du tout ; nullement.
Par : à cause.
Pareil comme : pareil à, semblable.
Parer : v.t. éviter.
Parer (se) : v.t. éviter ; esquiver.
Parer la vie : v.t. sauver la vie.
Parler sauvage : parler une langue amérindienne.
Parler sur les journaux (entendre) : lire dans les journaux.
Part (la connaissance lui) : il perd connaissance.
Part quand (à) : que lorsque.
Partir à la découverte : v.t. partir à l'aventure.
Partir après : v.t. prendre en chasse ; poursuivre.
Partir en caravane : v.t. partir en expédition.
Partir en peur : v.t. s'affoler.
Partir gêné : v.t. partir mal à l'aise, intimidé.
Pas mal : beaucoup ; très ; assez.
Passer sous la voix de : v.t. être aux ordres de.
Pâtir : v.t. souffrir ; attendre avec impatience.
Patte de poêle (être comme une vraie) : avoir la démarche raide, empesée.
Payer : v.t. se soumettre.
Peanut (être sur une belle) : s.f. être exubérante, enthousiaste.
Peine contre (avoir de la) : être désolé de la perte de.
Perdre : v.t. périr.
Père : s.m. prêtre.
Personnage : s.m. gens ; individu ; personne.
Peurs (faire des) : s.f. dire des mensonges.
Piastre : s.f. dollar.
Pièce : s.f. poutre.
Piquer : v.t. blesser, transpercer au moyen d'un sabre.
Piste : s.f. trace.
Piste (faire une) : laisser des traces de pas.
Pistes (piquer par des) : marquer de traces de pas.

Planche à laver (être comme une) : s.f. avoir des seins minuscules, peu apparents.
Planche (être) : plat ; plate.
Planté (bien) : musclé.
Pleumer à la courroie : v.t. écorcher vif en prélevant des lanières de peau.
Plonge (s'envoyer à la) : s.f. plonger ; sauter à l'eau.
Poigner : v.t. attraper.
Porté pour (être) : avoir une affection particulière pour quelqu'un ; avoir un penchant.
Porté sur la main (être) : être traité avec de grands égards.
Positions : s.f. emplois.
Pour : contre ; envers.
Pour les : des.
Pour moi : quant à moi.
Pour toi : quant à toi.
Pour un : comme un.
Pousser (se) : v.t. s'éloigner rapidement.
Pratiques : s.f. exercices de la religion ; règles.
Prendre de l'air (se) : v.t. prendre un élan.
Prendre jusqu'aux dents : v.t. se retenir, s'agripper avec les dents.
Prendre la montagne : v.t. se diriger vers la montagne.
Prendre la nuit (laisser) : v.t. laisser la nuit tomber.
Prendre la porte : v.t. sortir ; partir.
Prendre le bois : v.t. se diriger vers la forêt ; entrer dans la forêt.
Prendre mal : v.t. prendre de court.
Prendre ses sens : v.t. se dominer ; se maîtriser ; prendre sur soi.
Prendre son besoin : v.t. se servir.
Prendre son vol : v.t. s'envoler.
Prendre sur soi : v.t. surmonter sa fureur ; garder la maîtrise de ses sentiments.
Prendre une bataille : v.t. se battre en duel.
Prendre une vie nouvelle : changer de vie, mener une nouvelle vie.

Pris par une armée (être) : être menacé d'extermination ; être réduit en esclavage.
Profiter : v.t. croître ; grandir.

Quatre-roues : s.m. carrosse, voiture de promenade à quatre roues.

Rachever : v.t. tuer.
Racinages : s.m. racines.
Ras (à) : près de.
Ras (au) : près de.
Rebarrer : v.t. refermer à clef.
Recevant : accueillant ; hospitalier.
Reçu comme sur la main (être) : être accueilli avec empressement et cordialité.
Reculer : v.t. repousser.
Regarder l'ouvrage (ne pas) : v.t. être travailleur.
Régime de vie : s.m. genre de vie ; manière de vivre.
Réglés : réguliers.
Règne : s.m. vie.
Relever (se) : v.t. guérir ; se rétablir.
Rembarquer : v.t. monter une nouvelle fois.
Remonter : v.t. gravir des échelons dans la hiérarchie sociale.
Renfermer : v.t. enfermer ; emprisonner.
Renfermer en pénitence : v.t. emprisonner.
Rentendu : entendu.
Rentrer : v.t. entrer ; pénétrer.
Rentrer chez quelqu'un : v.t. entrer au service de.
Rentrer comme : v.t. entrer comme.
Rentrer quelque part : v.t. être embauché quelque part.
Respir : s.m. respiration, souffle ; haleine.
Ressorti (être ou avoir) : être sorti ; être parti.
Ressourdre : v.t. sortir ; surgir ; arriver.
Resté (être) : être las, fatigué, épuisé.

Rester : v.t. demeurer ; résider.
Rester mort : v.t. demeurer stupéfait ; être pris de torpeur.
Restituer : v.t. vomir.
Restreindre : v.t. rationner.
Retenir (se) : v.t. se maintenir en vie.
Retirer : v.t. tirer de nouveau, une seconde fois.
Revenir : v.t. se rétablir.
Revirer de bord : v.t. retourner chez soi.
Revoler : v.t. faire tomber ; faire échapper.
Rien en tout : rien du tout ; pas du tout.
Roche : s.f. rocher.
Roches parlent (les) : tout finit par se savoir.
Rocheuses : rocailleuses.
Rochue : rocailleuse.
Rougeaud (ne pas être) : être penaud, dans un état pitoyable.
Rouvrir : v.t. ouvrir.
Royaume : s.m. château.
Rubber : s.m. caoutchouc ; imperméable.
Ruffer : v.t. regimber.

Saccage : s.m. bande ; horde ; attroupement.
Sacoche : s.f. sac à main.
Sacrer en, dans : v.t. jeter.
Sacrer le feu : v.t. incendier ; mettre le feu.
Sacrer un barda : v.t. faire du vacarme.
Sacrer une claque : v.t. donner une taloche ; talocher.
Sacrer une volée : v.t. battre ; donner une volée de coups.
Sapinages : s.m. branches de sapin.
Sauter tout au pic : v.t. trépigner de colère.
Semble (je me) : il me semble.
Sens (donner le) : s.m. indiquer la direction ; montrer le chemin.
Service (le dernier) : s.m. funérailles ; service funèbre.
Servir au bout : servir quelqu'un de la meilleure manière.
Siler : v.t. siffler.

Soi (être comme) : penser, dire la même chose.
Soierie : s.f. en soie.
Soigner : v.t. nourrir.
Soigner à l'engrais : v.t. engraisser.
Soins (faire des) : s.m. soigner.
Soir : s.m. la veille.
Sonder : v.t. éprouver.
Sonder la côte : v.t. tâter.
Sortir : v.t. courtiser.
Sortir du : v.t. expulser.
Sortir sur la porte : v.t. sortir sur le perron ; dehors.
Sortir sur les journaux : v.t. paraître.
Suitcase : s.m. valise.
Sur : à ; au.
Sur (de) : de ; des.
Sur le dessus : au sommet.
Sur le nom : sous le nom.
Surmonter : v.t. remonter.
Sursaut (faire un) : s.m. sursauter.

Tannant de (un) : incomparable ; sans pareil.
Tanner : v.t. lasser ; fatiguer.
Tant : aussi.
Tant qu'à moi : quant à moi.
Teams de bœufs : s.m. paire de bœufs.
Tenir la messe : v.t. célébrer la messe.
Terre faite : terre défrichée, cultivée.
Terri (être) : toucher terre.
Terrible : adj. et adv. qui marque tantôt l'admiration extrême, tantôt l'horreur absolue ; syn. effrayant, épouvantable.
Terriblement : abondamment ; le mieux possible ; très.
Tête : s.f. faîte ; sommet.
Tête tendre (avoir la) : apprendre avec une grande facilité.

Tomber dans : v.t. se retrouver ; se trouver.
Tomber en : v.t. être métamorphosé, changé en.
Tomber laide : v.t. enlaidir brusquement.
Tomber sur le dos de : v.t. se jeter sur ; fouetter.
Tortiller : v.t. lier avec plusieurs tours de ficelle.
Toute : tout.
Tout travailler : tant travailler.
Tout un : tout un chacun.
Traîner : v.t. emmener.
Traînerie (ne pas être une) : être vite fait.
Travers (au) : parmi.
Trempes de sueur (être) : trempés de sueur.
Trier (se) : se répartir ; se sauver.
Trimer (se) : v.t. s'habiller ; se préparer ; s'appareiller ; se munir.
Trimer sur son plus fin (se) : v.t. mettre ses plus beaux habits.
Turlutter : v.t. chanter ; fredonner un air.
T'y : particule interrogative archaïque.

Vaillant : bon travailleur.
Vanteux : vantard.
Venir en fureur : v.t. devenir fou furieux.
Vie (en) : s.f. vivant.
Vie sauve (donner) : faire grâce de la vie ; épargner.
Vieille fée : s.f. sorcière.
Vieux : s.m. mari.
Viré de bord (tout) : mis sens dessus dessous.
Virer alentour : v.t. tournoyer.
Virer le dos : v.t. tourner le dos.
Virer de bord : v.t. retourner ; rentrer chez soi.
Visager : v.t. regarder.
Voir le bord (ne pas) : v.t. ne pas voir le pied de.
Voir l'heure : v.t. mettre longtemps.
Voir l'heure de se tenir : avoir de la peine à se maintenir.

Voiture d'eau : s.f. embarcation.
Voix (passer sous la) : être aux ordres de.
Volcan : s.m. gouffre.
Volée : s.f. volée de coups.
Volonté du bon Dieu (à la) : à la grâce de Dieu.
Vue : s.f. yeux ; regard.

Bibliographie

Aarne, Antti et Thompson, Stith, *The Types of Folk-Tale*, New York, Lennox Hill (Burt Franklin), 1971, 280 p.

Delarue, Paul, *Le conte populaire français*, Paris, Ed. Erasme, 1957, 396 p.

Delarue, Paul et Tenèze, M.-L., *Le conte populaire français*, Paris, Maisonneuve et Larose, 1964, XXVIII et 732 p.

Dupont, J.-C., *Contes de bûcherons*, Montréal, Quinze, 1976, 216 p.

Huysmans, J.-K., *Là-bas*, Paris, Plon, 1908, 284 p.

Lacourcière, Luc, *Catalogue des légendes et faits de folklore*, Fichiers manuscrits des Archives de folklore du CELAT, commencé en 1956, en cours, université Laval, Québec.

Marcel, Jean, *Jacques Ferron malgré lui*, Montréal, Ed. du Jour, 1970, 222 p.

Perrault, Charles, *Contes*, Paris, Coll. 10-18, 1964, 314 p.

Souvestre, Emile, *Contes de Bretagne*, Paris, Le Liseron, 1946, 184 p.

Thompson, Stith, *The Folk-Tale*, New York, The Dryden Press, 1951, 510 p.

Thompson, Stith, *Motif Index of Folk Literature*, Indiana University Press, Bloomington and London, 1966, 6 volumes.

Tremblay, Victor, *Histoire du Saguenay*, Chicoutimi, Société historique du Saguenay, 1968, 466 p.

Index des types selon la classification Aarne-Thompson

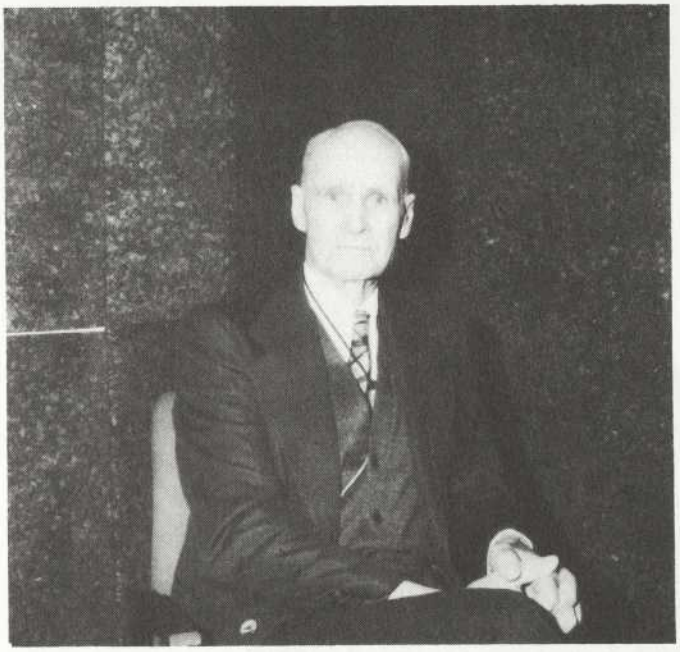
			pages
311-312	Barbe-Bleue	V	109
327	Le Petit Poucet ou les enfants abandonnés en forêt	I	35
328	Le garçon qui vole le trésor du géant	I	35
403	La fiancée (l'épouse) substituée	III	65
530	La montagne de verre	II	51
531	La belle aux cheveux d'or	II	51
705-712	L'épouse bannie	III	65
707	Les trois fils dorés	VII, X	135, 187
770	La religieuse qui voulait visiter le monde	VI	125
991-999	Le jeune Sélénois	IV	89

Index des motifs principaux selon la classification Aarne-Thompson

B 401	Le cheval secourable	VIII	151
G 82	Les Cannibales qui engraissent leur victime	IX	167
T 230	L'infidélité dans le mariage	VIII	151

UN CONTEUR QUI PRATIQUE ENCORE SON ART

Monsieur Joseph Patry en train de raconter devant un groupe d'étudiants du campus collégial d'Alma (photographies prises en novembre 1977)



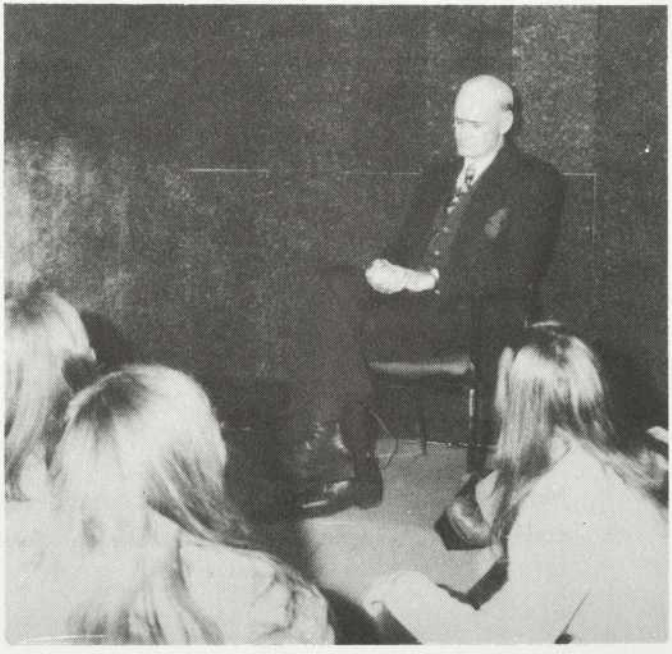


Table des matières

Préface 7
Introduction : Le beau plaisir de conter 13
Éléments d'une biographie 25

CONTES POPULAIRES
I LE CONTE DE PARLE 35
II LE CONTE DE GOD 51
III LA PETITE ALICE 65
IV LE JEUNE SÉLÉNOIS 89
V LA PETITE MARIE 109
VI LA SAINTE VIERGE, LA RELIGIEUSE ET LE SOLDAT 125
VII L'OISEAU VERT 135
VIII LE CONTE D'HÉLÈNE 151
IX LE ROCHER PERCÉ 167
X LES DEUX BESSONS 187

CONTES D'ORIGINE SAVANTE
XI LE JEUNE DINQUÉ 205
XII LE MARIN ET LA RELIGIEUSE 223

Glossaire 239
Bibliographie 257
Index des types et des motifs selon la classification Aarne-Thompson 258
Un conteur qui pratique encore son art 259

Dans la collection Mémoires d'homme

Contes de bûcherons, présentés par Jean-Claude Dupont

Menteries drôles et merveilleuses. Contes traditionnels du Saguenay, recueillis et présentés par Conrad Laforte

La bête à sept têtes et autres contes de la Mauricie, présentés par Clément Legaré, suivis d'une étude sur la «Sémiotique générative de *Pierre la Fève* », par Clément Legaré.

L'oiseau de la vérité et autres contes des pêcheurs acadiens de l'île du Cap-Breton, présentés par Gérald E. Aucoin

Achevé d'imprimer sur les presses de
L'IMPRIMERIE ELECTRA*
*Division de l'A.D.P. Inc.

Imprimé au Canada/Printed in Canada

R.C.L.

JUIN 2012

BAnQ
000 638 906

Douze contes populaires présentés dans la langue même du conteur, Joseph Patry, octogénaire à la mémoire prodigieuse. Des contes de séquestrations et de séductions, de châtiments et de vengeances qui hantent la tradition orale du Lac Saint-Jean. En redonnant la parole à Joseph Patry, Bertrand Bergeron ouvre un chapitre nouveau dans la connaissance de notre littérature orale régionale. Il offre la possibilité d'analyser le contenu du répertoire d'un informateur unique, d'en apprécier l'adaptation par rapport aux sources traditionnelles et d'en circonscrire les qualités littéraires.

Bertrand Bergeron est originaire de Saint-Bruno au Lac Saint-Jean. Il a fait ses études à Alma et à Québec. Il détient une maîtrise en arts et traditions populaires de l'université Laval. Depuis 1971, il est professeur de littérature au Cegep d'Alma.